



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Voire référence*

Our file *Notre référence*

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

Canada

Le Dialogue dans l'*Heptaméron*
de Marguerite de Navarre

par
Marie-Odile Wilmotte-Bourrelly
Département des Lettres Françaises
Faculté des Arts



Thèse présentée à l'École des Études
Supérieures
de l'Université d' Ottawa
en vue de l'obtention
du Doctorat (Lettres Françaises): PH. D

Ottawa - Année 1995



M.-O. Wilmotte-Bourrelly, Ottawa, Canada, 1995



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-612-07812-4

Canada



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

Le Dialogue dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre par Marie-Odile Wilmotte-Bourrelly, Département des Lettres Françaises, Faculté des Arts. Thèse présentée à l'École des Études Supérieures de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention du Doctorat (Lettres Françaises): PH.D, Ottawa, avril 1995. Résumé:

S'inquiéter du dialogue à la Renaissance et choisir l'*Heptaméron* comme exemple d'investigation est, *a priori*, surprenant. En effet, le dialogue n'est pas la seule forme discursive de l'oeuvre. Lui sont concomitantes des narrations brèves. Dans l'*Heptaméron*, des dialogues encadrent des narrations. Dix personnages-narrateurs sont chargés de conter et de commenter les nouvelles rapportées. En conséquence, faut-il dissocier contes et devis? Faut-il admettre, au contraire, que les dialogues font partie intégrante de la diégèse de l'oeuvre?

Postuler un lien entre dialogues et contes oblige à rejeter la définition fermée, et inexacte, qui réduit le dialogue à un discours entre deux personnes alors que, selon l'étymon, il est une parole "qui traverse", qui circule et s'échange. L'étude du dialogue n'est donc pas seulement l'étude des formes dialoguées. Dans l'*Heptaméron*, le dialogue est présent dans l'architecture même de l'ouvrage. Pour rendre compte de cette diffraction du sens, de cette pluralité des voix et des visions, les courants critiques sont interrogés pour savoir de quels outils peut bénéficier l'analyse. Le dialogue occupant une place privilégiée dans la critique contemporaine, les outils méthodologiques abondent. Les apports de Bakhtine, Chomsky, Benveniste, Weinrich, Kristeva, Austin, Genette, Jacques, Perelman ou Kerbrat-Orecchioni permettent d'avoir des bases théoriques et des outils descriptifs importants. Aucune étude, cependant, ne propose de théorie unifiée du dialogue, même si toutes ont à voir avec la dimension épistémologique du texte dans ces différentes perspectives.

C'est, notamment, à Bakhtine que revient la découverte d'une dynamique propre au dialogue, capable d'imprimer l'oeuvre dans sa globalité. La notion de polyphonie est le point de départ indispensable à l'exposé d'une poétique de l'*Heptaméron*. De plus, le travail fait par Eva Kushner sur une grande partie du vaste corpus d'oeuvres dialoguées au XVI^e siècle a permis de fonder la cohérence épistémologique de cette production textuelle. Ainsi, même le dialogue d'encadrement d'une oeuvre narrative telle que l'*Heptaméron* mérite attention.

L'aspect multi-vocal, pluri-épistémologique constaté dans l'*Heptaméron* indique une rupture avec le discours monologique antérieur. Comment aborder cette diffraction référentielle, cette forme ouverte qu'est le dispositif dialogal dans l'*Heptaméron*?

Le constat d'un éparpillement tant des destinataires que des destinataires de l'oeuvre ne signifie pas, paradoxalement, qu'il n'y pas de cohérence et de choix dans l'*Heptaméron*. Elles s'y trouvent intégrées d'une autre façon que thématique.

La première partie de la thèse expose les termes du contrat, les dispositifs unificateurs de la matière narrative qui les fonde. La distribution des rôles et les règles dialogales sont ensuite établies. Elles donnent non seulement une stabilité à l'identification personnelle de chacun des devisants mais elles montrent, en plus, que l'activité dialogale est à même d'intégrer les ruptures, telles les disputes et les polémiques, sans nuire à la cohérence de l'écrit, malgré la mimétique supposée de l'oral. Des outils régulateurs, tels le don de la voix, l'alternance des tours de parole, sont mis en place et permettent la gestion de la polyphonie.

En conséquence, dans la deuxième partie de la thèse, on peut dire que la polyphonie est une richesse et non un dysfonctionnement. Grâce au contrat, formulé dans le premier prologue, la réalité peut être interrogée dans sa diversité, dans ses contradictions, dans ses opacités. Cela

n'est possible que parce que les instruments d'investigation choisis sont aptes à entrer dans cette diversité, dans ce foisonnement et dans les formes rhétoriques et symboliques qui sont prégnantes pour nourrir ce chatolement.

La troisième partie de la thèse est associée sur le plan philosophique et religieux à la double articulation précédente, l'une ayant exposé les mécanismes régulateurs du dialogue, l'autre ayant montré comment le réel s'échappe et s'éclaire à la fois. Entre la volonté de régler l'ordre du monde et la nécessaire reconnaissance d'une épaisseur du monde qui échappe à des plans simples, on retrouve, sur le plan philosophique et religieux, la résistance du profane à une dogmatique et l'incapacité du dogmatique à catégoriser. Cela correspond à "l'inquiétisme", pour reprendre le mot de Verdun-Louis Saulnier, de Marguerite de Navarre.

Dans ces trois parties est privilégiée la dimension interprétative de l'*Heptaméron*, le versant dynamique et ludique du dialogue, jamais réduit à une activité purement opératoire ou logique mais exposé en termes d'interactions, de recherche conjointe de relations et de sens.

En conclusion, l'image du pont s'impose comme métaphore par excellence de la perspective de Marguerite de Navarre dans l'*Heptaméron* et de celle de la thèse. Cet inquiétisme de la princesse rejoint les préoccupations des penseurs de la Renaissance, conscients d'une diffraction du sens, d'une impossibilité d'accéder à l'évidence de la révélation qui est une source d'inquiétudes, voire d'angoisses, autant qu'un facteur dynamique.

En mémoire d'Isabelle Bransle,
"Faut-il que mort d'avec toy me deboutte!",
Marguerite de Navarre, *La Navire*, vers 85.



Marguerite d'Angoulême, Reine de Navarre,
Chantilly, Musée Condé.

REMERCIEMENTS

Au long de ces années de recherche, j'ai bénéficié de l'apport de professeurs et d'amis, de part et d'autre de l'Atlantique. Je tiens à remercier vivement Nicole Cazauran, Michèle Châtelet et Janine Mercier de m'avoir soutenue pour la poursuite d'études au Canada; Kathy Molino, Catalina Sagarra et Pierre Plouffe pour les relais administratifs établis entre la France et le Canada, Patrick Tarakdjian pour son soutien logistique.

Je dois des remerciements particuliers à mon maître de thèse, Pierre-Louis Vaillancourt, qui a accueilli avec bienveillance mon projet et qui m'a gratifiée de ses conseils et de son appui constant tout au long de sa mise en oeuvre. Sa généreuse disponibilité ne s'est jamais démentie, du commencement du travail, au Canada, à son achèvement, en France.

Je suis également redevable aux membres de mon jury de doctorat, Marie-Laure Girou Swiderski, Eva Kushner, Yvan Lepage et Raymond Rheault, de leurs corrections approfondies. Ils ont porté une grande attention au résultat de mes recherches et je leur sais gré de leurs remarques et de leurs suggestions.

Rédiger une thèse aujourd'hui peut être une lourde charge financière. C'est pourquoi j'exprime ma vive gratitude à tous ceux qui ont été agents de cette réalisation: en premier lieu l'Université d'Ottawa et le gouvernement de l'Ontario.

Qu'on me permette, enfin, de remercier ma famille et, particulièrement, mon époux qui m'a toujours apporté un soutien discret et efficace.

Introduction

Si la Renaissance assigne au dialogue un rôle privilégié, la critique de ces vingt dernières années en a fait l'objet d'une recherche toujours plus approfondie. A la diversité des formes dialoguées au XVI^e siècle répond la diversité des outils méthodologiques proposés à l'analyse. L'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre émerge de ce grand brassage d'idées et de voix par l'effet d'un double ancrage. Il témoigne de la pensée des hommes de la Renaissance, rétifs à toute clôture, à tout enfermement monologal, et séduits par l'efflorescence du dialogue. Forme ouverte, en effet, le dialogue n'est pas limité dans le choix de ses sujets, non plus que dans le nombre des participants ou dans la longueur de leurs interventions. Cette flexibilité séduit au point que se multiplient les approches théoriques et les outils descriptifs concernant le dialogue. Proposant un ouvrage synthétique en français¹, Catherine

¹ Catherine Kerbrat-Orecchioni observe, en effet, que si, depuis quelques années, les recherches se multiplient dans le domaine de l'analyse des interactions verbales, il existe de nombreux ouvrages synthétiques en langue anglaise mais il n'en existe pas encore en langue française. L'objet de son travail est donc de produire une présentation synthétique des bases théoriques et des outils descriptifs de l'analyse des interactions verbales. Voir, à ce propos, *Les Interactions verbales*, tome I, Paris, Armand Colin, 1990.

Kerbrat-Orecchioni en vient à constater "une multiplicité des labels qui reflète une égale multiplicité des cadres méthodologiques, ainsi qu'une incontestable confusion dans l'articulation de ces différentes disciplines [...]"². La réception de l'*Heptaméron* suppose que se trace un chemin au sein de cette plurivocité et de cette polysémie. Lire n'est pas seulement affaire d'ingestion. Il convient, en effet, de mettre en question l'*Heptaméron* non seulement en regard du statut du dialogue à la Renaissance mais aussi en regard des outils critiques actuellement disponibles.

Mais s'inquiéter du dialogue à la Renaissance et choisir l'*Heptaméron* comme exemple d'investigation ne va pas de soi. L'*Heptaméron*, en effet, est une figure singulière au sein du vaste corpus d'oeuvres dialoguées au XVI^e siècle, d'abord parce que le dialogue n'est pas la seule forme discursive de l'oeuvre. Lui sont concomitantes des narrations brèves. Dans l'*Heptaméron*, des dialogues encadrent des narrations. Or, cette forme alternante de narrations et dialogues n'est pas fréquente au moment où Marguerite de Navarre compose cette oeuvre, vers 1546. Les *Cent Nouvelles nouvelles* de Philippe de Vigneulle (composées entre 1505 et 1515), Le *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles* de Nicolas de Troyes (1536), les

² C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 55.

Nouvelles Récréations de Des Périers (1558) juxtaposent des nouvelles sans commentaires dialogués ajoutés. Certes, le *Décameron* de Boccace, rédigé entre 1350 et 1355, propose déjà l'encadrement des nouvelles et introduit dix personnages-narrateurs dans l'oeuvre. Mais l'*Heptameron* radicalise la perspective en instaurant une polyphonie de voix singulières et parfois discordantes. À ce titre, l'*Heptameron* met en place un dialogue qui a peu à voir avec le sens rhétorique classique du terme, qui le réduit à l'échange de répliques entre deux personnes ou groupes assumant alternativement le rôle de locuteur et celui d'allocutaire. C'est à Bakhtine³, notamment, que revient la découverte d'une dynamique propre au dialogue, capable d'imprimer l'oeuvre dans sa globalité. La polyphonie, c'est-à-dire la pluralité des voix et visions, est un point de départ indispensable à l'exposé d'une poétique de l'*Heptameron*. Mais ce cadre théorique ne suffirait pas encore initialement si n'était admise la cohérence épistémologique du corpus d'oeuvres dialoguées au XVI^e siècle. Eva Kushner a lutté pour que ne soit plus "refusée l'épithète de littéraire à la plupart des textes de cet immense corpus", pour que soit levée la "pétition de principe qui fragmente par trop l'image que nous

³ Voir, notamment, Mikhaïl Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski* traduit du russe par Isabelle Koliatcheff, présentation de Julia Kristeva, Paris, Seuil, 1970 (1^{ère} éd.:1929).

nous faisons de la production textuelle de la Renaissance ou qui, plus simplement, privilégie les textes les mieux connus, grâce précisément à leur réputation littéraire⁴. Même le dialogue d'encadrement d'une oeuvre narrative telle que l'*Heptaméron* réclame une attention soutenue. Il importe d'intégrer dans tout classement synthétique, dans toute véritable typologie les oeuvres d'auteurs ayant pensé dialogiquement⁵.

Ceci posé, les questions induites par l'exploration des dialogues ne sont pas pour autant résolues. Elles ressortissent à deux domaines d'études différents quoique complémentaires. D'une part, il faut revenir à l'historicité des dialogues, à leur spécificité à la Renaissance. D'autre part, il faut choisir les outils méthodologiques aptes à valoriser la singularité d'une oeuvre donnée.

En premier lieu, le couple *imitatio/mimésis*, écriture/nature, proposé par Michel Jeanneret au terme d'une analyse

4 Eva Kushner, "Le dialogue de 1580 à 1630", dans *L'Automne de la Renaissance 1580-1630*, études réunies par Jean Lafond et André Stegmarm, Paris, Vrin, 1980, p. 151.

5 Tout en reconnaissant l'intérêt du travail de Mustapha Kemal Bénouis, *Le Dialogue philosophique dans la littérature française du seizième siècle*, La Haye et Paris, Mouton, 1976, Eva Kushner constate que cette première analyse propose un classement arbitraire des dialogues, en exclut l'*Heptaméron* et refuse d'admettre l'unité poétique et la fonctionnalité épistémologique et sociale du dialogue à la Renaissance. Voir, à ce propos, E. Kushner, "Le dialogue en France de 1550 à 1560", dans *Le Dialogue au temps de la Renaissance*, Paris, Touzot, 1984, p. 151.

dynamisante des propos de table à la Renaissance⁶, présente l'enjeu majeur de nombreuses oeuvres du XVI^e siècle et le paradoxe qui les anime. L'écriture est aux prises avec le poids des traditions, la nécessité de se référer aux "textes autorisés par la culture"⁷ et, en même temps, éprouve le besoin "d'assujettissement de l'art à la nature"⁸. Les dialogues recourent à cette stratégie complexe qui consiste à feindre le réel, à reproduire l'énergie du vivant et du naturel sans omettre, pour autant, la reconnaissance d'un passé scripturaire fondateur. En effet, Eva Kushner constate que

Comme pour beaucoup d'autres genres l'Antiquité donne l'exemple: la faveur que connaît le dialogue correspond moins à l'invention d'une manière originale de rechercher la vérité qu'au renouvellement d'une forme aimée de l'Antiquité et transmise à travers trois grandes traditions: celle de Platon, celle de Cicéron, celle de Lucien⁹.

De plus, l'analyse révèle que "le dialogue (est le) lieu privilégié (en puissance au moins) d'interférence du texte et du

⁶ Michel Jeanneret, *Des Mets et des Mots. Banquets et propos de table à la Renaissance*, Paris, Corti, 1987.

⁷ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 250.

⁸ *Ibid.*

⁹ E. Kushner, "Réflexions sur le dialogue en France au seizième siècle", *Revue des Sciences Humaines*, 148, 1972, p. 487.

contexte¹⁰. Comment concilier la fidélité aux modèles anciens, qui est l'article de foi des hommes du XVI^e siècle, et la volonté de donner au texte l'intensité du vivant, la vélocité d'une parole ancrée dans la réalité?

La tension *mimésis/imitatio* est au coeur de la recherche car l'*Heptaméron* prétend reproduire le jaillissement impromptu d'une parole vivante sans pourtant faire mystère de son ancrage scripturaire. Le dialogue s'approprie l'oralité en restant dans un cadre écrit. Si la position est ambiguë, elle devrait montrer au moins que "le dialogue offre un terrain propice à l'exploration, dans le texte écrit, des pouvoirs de la langue¹¹". Dès lors se pose le problème des moyens d'accès à l'expérience dialogique proposée par Marguerite de Navarre. Comment, en effet, aborder cette diffraction référentielle, cette forme ouverte qu'est le dispositif dialogal dans l' *Heptaméron*?

En second lieu, c'est à la singularité d'une oeuvre ancrée dans son siècle que doivent s'adapter les outils méthodologiques. L'éclectisme et la transdisciplinarité sont de mise dans la mesure où il n'existe pas de techniques synthétiques élaborées pour l'analyse du dialogue. Cela tient à

¹⁰ E. Kushner, "Le dialogue de 1580 à 1630: articulations et fonction", dans *L'Automne de la Renaissance 1580-1630*, études réunies par Jean Lafond et André Stegmann, Paris, Vrin, 1980, p.154.

¹¹ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 166.

la complexité d'un domaine qui concerne l'oral comme l'écrit autant qu'à la jeunesse du domaine de recherche .

L'*Heptaméron* étant une oeuvre littéraire, son analyse ne peut faire l'économie des exposés savants qui ont déjà exploré longuement les méandres de la pensée de Marguerite de Navarre¹². Mais il n'est pas de travail s'inquiétant uniquement de l'articulation du dialogue dans l'*Heptaméron*. Parmi les études portant sur ce processus spécifique de communication, Francis Jacques radicalise les perspectives de Bakhtine. Adoptant le point de vue de la philosophie du langage, il attire l'attention sur le dialogue comme construction pragmatique et affirme qu'une "canonique du dialogue"¹³ est possible. Réflexion "méta-théorique", d'une certaine façon, la recherche de Francis Jacques expose des outils empruntés à la logique épistémique, aux sémantiques modales ou à la théorie des jeux, à partir desquelles on peut procéder à diverses descriptions de dialogues. L'intérêt de cette perspective est qu'elle se focalise sur le fonctionnement du dialogue. Mais l'inconvénient des schémas proposés est qu'ils finalisent le dialogue et s'occupent assez peu du référent réel de celui-ci. A l'opposé se présentent les recherches faites par la psycholinguistique, la sémiotique, la

¹² Voir, à ce propos, la rubrique II de la bibliographie, "Ouvrages et articles critiques concernant l'oeuvre de Marguerite de Navarre".

¹³ Francis Jacques, *L'Espace logique de l'interlocution*, Paris, P.U.F., 1985, p. 16.

narratologie et les sciences cognitives, notamment, qui ambitionnent la modélisation de conversations réelles. Les articles présentés par Jacques Cosnier, Nadine Gelas et Catherine Kerbrat-Orecchioni dans les *Échanges sur la conversation*¹⁴ fournissent une approche synthétique des ces perspectives hétéroclites mais ayant comme point commun une pragmatique du dialogue réel.

L'Heptaméron est au centre de ces observations théoriques: il assigne au dialogue une fonction référentielle tout en conservant au texte la linéarité d'exposition de l'écrit. Quelle technique choisir pour appréhender cette oeuvre? D'un côté, les schémas dégagés au rythme de l'analyse de conversations réelles sont à utiliser avec précaution puisque l'oralité de *l'Heptaméron* est oralité mimée. D'un autre côté, greffer sur le texte une dogmatique donnée serait atrophier l'ouverture caractéristique de l'oeuvre. Obligation est donc faite d'un va-et-vient continu entre différentes perspectives, sans négliger, cependant, une cohérence et une unité qui viennent du fonctionnement dialogal de *l'Heptaméron*.

En conséquence, dialoguer avec un dialogue implique qu'une place essentielle doit être réservée au problème de l'interprétation, de la lecture et de la réception du texte.

¹⁴ Jacques Cosnier, Nadine Gelas, Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Échanges sur la conversation*, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1988.

Puisque tout dialogue induit une interaction communicative, puisqu'il met en question ou soutient une thèse sous le contrôle sollicité d'autrui, le dialogue est une conduite d'ouverture pour la critique. Il n'est pas une stratégie discursive de plus non plus qu'une parole d'usage social de plus mais une mise à l'épreuve du discours et de son interprétation. De plus, l'*Heptaméron*, en utilisant le module narratif bref de la nouvelle avec intervention de dialogues interprétatifs, introduit une représentation de la lecture et de la réception dans la fiction. Les dix personnages convoqués dans le prologue pour conter autant que pour interpréter les contes réagissent en fonction de leur subjectivité propre. Leur activité continue de questionnement donne de la lecture l'image d'une confrontation complexe avec un texte qui résiste à l'analyse et à la compréhension médiatisée d'individus. Cette mise en question est source d'instabilités et de tensions. Hors des cadres de l'autorité, tant par sa structure que par son objet, l'*Heptaméron* est un vaste champ d'exploration. Le problème essentiel que pose le dialogue est donc le point d'aboutissement possible de la quête: où mène le dialogue dans l'*Heptaméron*? Faut-il, au demeurant, lui assigner une finalité? Est-il une clôture possible, une résolution ultime des tensions de l'*Heptaméron*? En un mot, à quoi sert le dialogue?

L'analyse procède en trois temps: une première partie appréhende le rôle unificateur du dialogue dans l'*Heptaméron*,

une deuxième la complète en étudiant la polysémie et la polyphonie induites par la forme ouverte du dialogue et une troisième partie interroge la relation du livre avec la réalité référentielle et les problèmes de l'interprétation.

Les deux premiers ensembles s'exposent selon un rythme ternaire. La première partie met en place trois axes qui délimitent le champ technique d'exercice du dialogue. Celui-ci a besoin d'un contrat initial, d'instances énonciatives et d'outils régulateurs. La deuxième partie présente les tensions exhibées par la polyphonie: soumise à un monde opaque et instable, oscillant entre le scripturaire et l'oral, l'oeuvre puise aussi ses outils expressifs dans l'imaginaire et le symbolique.

Si la dernière partie adopte un rythme binaire, contrastant avec celles qui précèdent, c'est afin d'exposer au mieux l'aspect duel des problèmes posés par le dialogue: faut-il choisir entre l'immanent et le transcendant?

Dans les trois cas est privilégiée la dimension interprétative de l'*Heptaméron*, le versant dynamique et ludique du dialogue, jamais réduit à une activité purement opératoire ou logique mais exposé en termes d'interactions, de recherche conjointe de relations et de sens.

I- Cohérences et choix; les dispositifs unificateurs de l'*Heptaméron*

I-1- Le contrat dialogique de l'*Heptaméron*

1- Modèles

La dissémination et l'inachèvement marquent d'emblée les *Nouvelles* de Marguerite de Navarre. Soixante-douze nouvelles sur les cent supposément écrites sont actuellement disponibles dans une oeuvre nommée, *a posteriori*, l'*Heptaméron*¹ pour éviter, peut-être, toute confusion avec l'oeuvre de l'illustre modèle: Le *Décaméron* de Boccace. Les sommaires de chaque journée, donnés eux aussi tardivement², ne parviennent pas à masquer l'éclatement et l'hétérogénéité première de la matière narrative. Cette greffe dessert le texte des nouvelles en laissant supposer

¹ Les *Nouvelles* de Marguerite de Navarre seront désignées par le terme *Heptaméron* par commodité et pour rester conforme au titre utilisé dans l'édition de référence; celle de Michel François, *Marguerite de Navarre; l'Heptaméron*, Paris, Garnier, 1967 (1^{re} éd.: 1943).

² Sommaires mis en place par Adrien de Thou en 1553, présentés dans la première édition de Claude Gruget en 1559, reproduits en tête de chaque journée dans l'édition de Michel François mais laissés de côté dans l'édition plus récente de Renja Salminen, *Marguerite de Navarre; l'Heptaméron*, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1991.

qu'il n'existe d'autres dispositifs unificateurs que thématiques dans l'*Heptaméron*

Or, l'art du récit bref auquel s'exerce la princesse est marqué dès ses origines par une "aspiration au regroupement dans un cadre [...] pourvu de signification propre³." Dire, conter une nouvelle au début du seizième siècle signifie que l'on s'adonne à une activité sinon déjà régie par des règles⁴, du moins servie par quelques dispositifs exemplaires et fondateurs. Le *Décameron* de Boccace, qui réunit cent histoires composées entre 1350 et 1355, peut être placé au premier rang des textes fondateurs de la pratique de la narration courte. Le mot "nouvelle" parvient au français par le passage de l'étymon originel en latin populaire "novella" à l'italien, où il conserve la même forme. La nouvelle désigne alors le récit bref d'une aventure. Selon l'étymon, l'aventure est ce qui s'est réellement passé. Le contrat minimum de tout auteur s'engageant à "noveler" est donc double: il s'exerce à la brièveté et garantit l'authenticité et l'actualité de l'événement rapporté. Aussi bien, le jeu sur les mots "nouvelle" et

³ Selon la remarque de Paul Zumthor, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil, 1972, p. 404.

⁴ Au Moyen-Âge, Roger Dubuis constate que "les oeuvres précèdent le genre.": "Le mot *nouvelle* au Moyen-Âge: de la nébuleuse au terme générique", dans *La Nouvelle: définitions, transformations*, textes recueillis par B. Allein et F. Suard, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1991, p. 15.

"nouveau" est d'usage puisque les *Cent Nouvelles nouvelles*, en 1432, en portent la trace dans leur titre comme dans leur dédicace: il y est dit que la nouvelle doit être "d'assez fresche memoire et de myne beaucoup nouvelle". De plus, la technique narrative de la nouvelle imposée par l'usage autorise toutes sortes de thématiques et laisse la part belle à la variété et même à l'imagination, le caractère récent et authentique pouvant tout à fait entrer en collusion avec le caractère exceptionnel ou extraordinaire d'une aventure.

Compte tenu de la multiplicité possible, voire nécessaire (pour maintenir l'attention de l'auditeur-lecteur) des nouvelles, comment assurer une cohérence organique aux recueils ainsi produits? Chrétien de Troyes, déjà confronté à pareille difficulté, joignait des éléments narratifs brefs par l'intermédiaire d'une "conjointure", synthèse équilibrée et harmonieuse d'éléments disparates. Or, la *conjointure* est une exigence hautement revendiquée par les humanistes. Même un pédagogue tel Ramus entend joindre des domaines jugés alors hétérogènes tels la dialectique et la rhétorique, la philosophie et l'éloquence et en fait profession de foi dans son *Discours sur l'union de la philosophie et de l'éloquence*, datant de 1546. Cette "conjointure" idéale épouse les formes du modèle boccacien, rappelant ainsi que la recherche vise toutes les formes de l'éloquence. Ces procédés d'assemblage

proposés par Boccace sont placés dans un dispositif extérieur aux récits: il s'agit du prologue. Celui-ci met en place un cadre qui présente la matière, l'organise et la justifie: un événement récent, la grande peste de 1348, permet de réunir dix personnages, d'organiser les récits à venir en journées et de les placer sous le signe du plaisir que l'on prend à conter et à dialoguer. Ce dispositif unificateur est repris et largement exploité dans l'*Heptaméron*. Les prologues rythment son parcours. Aux huit journées de contes retrouvés correspondent huit prologues. Sept d'entre eux préparent directement aux contes et devis à venir et participent à l'organisation générale des journées. Mais le premier prologue seul met en place le dispositif unificateur de la matière narrative. Les sources boccaciennes y sont rappelées à deux reprises. La première allusion confirme la célébrité du modèle puisqu' "il n'y a nulle de vous qui n'ait leu les Cent nouvelles de Boccace⁵." L'hommage se précise ensuite par le descriptif détaillé d'allocutaires-narrataires illustres: les *Cent nouvelles* sont connues par "le roy François, premier de son nom, monseigneur le Daulphin, madame la Daulphine, madame Marguerite". La nouvelle, loin d'être un objet littéraire désincarné, est donc l'occasion

⁵ Prologue, p. 9.

d'un dialogue social vivace: le texte est traduit, lu, entendu puis transmis et commenté, fût-ce dans le cénacle restreint de la cour de France.

Mais reconnaître un modèle n'est pas s'assujettir à celui-ci. Cette attitude contredirait la pratique et la technique narrative de la nouvelle: quelle "nouveauté", en effet, trouver dans un texte qui serait, plus ou moins, simple décalque d'une oeuvre italienne? Le modèle est donc aussitôt révoqué qu'invoqué. Il s'agira de faire de l'*Heptaméron* "chose différente de Boccace: c'est de n'escrire nulle nouvelle qui ne soit veritable histoire⁶". Ce rejet contraste avec l'indétermination des termes dans la préface du *Décameron*. Celui-ci raconte "cent nouvelles ou fables, ou parabolles, ou histoires, comme nous les voudrons baptiser⁷ [...]".

Par conséquent, le lien entre le *Décameron* et l'*Heptaméron* ne peut être instauré que si chaque oeuvre maintient sa différence positive. Dès le prologue, l'*Heptaméron* ménage un dialogue avec le modèle boccacien, en en reconnaissant les vertus mais en le mettant à distance au nom d'une quête de singularité. Partant, la tâche

⁶ Prologue, p. 9.

⁷ Le texte du *Décameron* est celui de la version d'Antoine le Maçon, Estienne Roffet, Paris, 1545, dans l'édition proposée par Alcide Bomeau, Paris, Isidore Liseux, 1879, nous soulignons.

du prologue ne consiste pas seulement à exposer le rapport au modèle et la tension d'une oeuvre qui vise à acquérir son indépendance, en cheminant de l'imitation à la différence. La dimension référentielle se double aussi d'une profondeur réflexive: le prologue doit exposer son programme d'écriture et établir les conditions de sa propre réception afin de justifier ses velléités d'autonomie et de confirmer la spécificité de son projet.

2- Destinataires

Le prologue de l'*Heptaméron* se lit aussi comme un programme d'écriture confronté au problème central de l'accréditation. La situation d'attente implicite est la première difficulté à laquelle il faut, stratégiquement, se confronter. Pas de nouvelles, en effet, sans public, pas de récit sans l'ambition de combler un vide dans lequel s'immiscerait la parole. La nouvelle, par essence, est d'abord parole transmise, parole entendue que les auditeurs à leur tour transmettront. La pratique de la nouvelle suppose établie une relation entre celui qui l'apporte et celui qui la reçoit. Même la nouvelle "encadrée", modèle canonique imposé par Boccace, n'échappe pas à la nécessité d'une mise en relation fondatrice. Au début de la quatrième journée du *Décameron*,

par exemple, le prologue de l'auteur est relayé par une épître aux lectrices. Il importe toujours de désigner un public, que l'on préfère alors féminin. Le *Décameron* se donne comme consolation aux amoureuses, comme plaisir du conte offert aux dames "durant les temps pestilencieux de la dernière mortalité: ensemble aucunes chansonnettes desdictes dames chantées à leur plaisir"⁸. Y-a-t-il, dans l'*Heptameron*, souvenir de cette première dédicace boccacienne? Toujours est-il qu'à la fin de chaque conte, c'est vers les dames que se tournent d'abord les conteurs⁹. La préséance est-elle seule en cause dans cette fréquente adresse au public féminin¹⁰? Elle signifie, au moins, l'importance accordée à la réception. En effet, la convention énonciative de la nouvelle est qu'au commencement s'instaure le dialogue, même si celle-ci est fixée par l'écriture et devient objet littéraire. Ce *primum relationis* impose la mise en place d'une véritable stratégie

⁸ Fin du prologue du *Décameron*

⁹ On compte 42 adresses directes aux dames, dès la première phrase de reprise du conte. Une particule démonstrative du type "voilà" introduit le plus souvent la phrase et lance le débat. Voir, par exemple, p. 21, 27, 34, 94, 127, 185, 219, 233, 249, 252, 302 et 310.

¹⁰ Serait-ce parce qu'un des récepteurs visés serait parmi les conteurs? Une jeune femme, en effet, du nom de Nomerfide paraît réclamer une attention particulière au point de penser que l'*Heptameron* serait "une éducation sentimentale dialoguée" à son usage, selon l'hypothèse formulée par Michel Bideaux, *Marguerite de Navarre: l'Heptameron: de l'enquête au débat*, Mont-de-Marsan, Éditions Interuniversitaires, 1992, p. 164. Cette perspective, cependant, ne saurait limiter le champ des lecteurs potentiels de l'*Heptameron*.

interactionnelle apte à programmer la réception des contes. Cette réception est l'objet d'une présentation complexe, car diffuse, dans le court prologue de l'*Heptaméron*. Quatre groupes sont susceptibles de jouer le rôle de destinataires dans l'oeuvre: la cour de François 1^{er}, les auditeurs-lecteurs réels, les devisants-conteurs de l'*Heptaméron* et les moines de l'abbaye de Notre-Dame de Serrance. Ils ressortissent à deux domaines différents: le premier inscrit le référent dans le monde réel, qu'il s'agisse de la cour ou d'éventuels lecteurs-auditeurs contemporains, tandis que le second met en abyme la réception en l'inscrivant dans la fiction elle-même, par l'intermédiaire des devisants et des moines.

La première stratégie référentielle dont usait le prologue était la référence au *Décameron*. Une fois le modèle mis à distance, l'attente à combler devient autre. En effet, l'*Heptaméron* se donne d'abord comme la réalisation d'un projet avorté de la cour de François 1^{er}. Celle-ci n'a pu réaliser le projet suite aux "grandz affaires survenuz au Roy depuis, aussy la paix d'entre luy et le roy d'Angleterre, l'accouchement de madame la Dauphine et plusieurs autres choses dignes d'empescher toute la court¹¹". La parole narrative se déplace donc hors du champ d'action de la cour

¹¹ Prologue, p. 9.

de France, hors des lieux où la collusion entre le public et le privé, le politique et le quotidien pourrait menacer la production littéraire. Mais, en retour, l'oeuvre visera d'abord le cercle social restreint de la cour: le premier destinataire de l'*Heptaméron* devient aussi son premier destinataire. Lui seront remises les nouvelles "en lieu d'ymaiges ou de patenostres¹²". Ainsi se trouve privilégié un discours profane ancré dans un cadre social précisément délimité, dans l'espace et dans le temps.

Le prologue, pourtant, n'entend pas enfermer la parole à venir non plus qu'il n'ambitionne de restreindre le champ de ses lecteurs bénévoles. Deux adresses directes aux auditeurs potentiels et réels sont inscrites dans le prologue. Dans les deux cas, la structure adoptée est dénégatrice: "Ma fin n'est de *vous* déclarer la scituation ne la vertu desdits baings¹³" du début du prologue fait pendant au refus de description d'un pré "si beau et si plaisant qu'il avoit besoin d'un Bocace pour le depaindre à la vérité; mais *vous* contenterez que jamais n'en feut ung plus beau¹⁴." Ces deux apostrophes visent à intégrer la préfiguration du public dans

¹² Prologue, p. 10.

¹³ Prologue, p. 1; nous soulignons.

¹⁴ Prologue, p. 10; nous soulignons.

le tissu narratif. Ainsi, grâce au jeu de la fonction conative¹⁵, les destinataires participent aux choix stratégiques du prologue, au contrat qui, en premier lieu, rejette puis réinvestit la technique boccacienne.

Aux deux groupes potentiels et réels d'auditeurs s'ajoute un second ensemble, inscrit dans la fiction elle-même. L'*Heptaméron* fait entrer subrepticement dans le corps de l'oeuvre des destinataires saisis au vif de la fiction: il s'agit des moines de l'abbaye abritant les conteurs de nouvelles. Ceux-ci entrent dans la narration par le jeu d'une infraction. Cachés "dedans une fosse, le ventre contre terre, derriere une haye fort espesse", ils écoutent les récits "aimant mieux leurs plaisirs que les oraisons¹⁶". A l'infraction qui consiste à oublier les obligations religieuses s'ajoute l'effraction qui est l'indiscrete audition des récits de l'*Heptaméron*. Mais dès la troisième journée, les moines sont autorisés à assister aux devis, reclus "derrière la haye, assiz à leurs ayses".

L'irruption d'un groupe d'auditeurs dans les nouvelles confirme, après coup, les choix affichés du prologue: le

¹⁵ Conformément à l'analyse, devenue traditionnelle, de Jakobson, la fonction conative, centrée sur le destinataire, "vise à obtenir de la personne à qui on s'adresse un comportement conforme à ce qu'on lui dit. Elle se manifeste notamment par l'impératif et l'apostrophe." Rappel synthétique proposé par Michel Arrivé, Françoise Gadet, Michel Galmiche, *La Grammaire d'aujourd'hui: guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion, 1986, p. 364.

¹⁶ Fin de la deuxième journée, p. 156.

religieux est sinon révoqué du moins écarté du monde profane des nouvelles. Il est à l'extérieur du projet narratif initial qui valorise l'étude du monde phénoménal, d'un réel qui s'explore par l'intermédiaire d'une pluralité de voix. Comme le remarque Michel Jeanneret, l'*Heptaméron* est de ces oeuvres "marginales¹⁷", c'est-à-dire hors du champ sérieux de l'exégèse biblique, du doctrinal, du fait même de son objet: elle vise en premier lieu la distraction. C'est elle que recherchent les moines en prenant, pour un temps, leurs distances avec la discipline religieuse. Leur surgissement inopiné au titre de destinataires montre un étrange éclatement de la structure de réception. Alors qu'étaient circonscrits les destinataires, les moines surgissent et menacent la communion idéale conteurs-écoutants. La parole est sujette à des ébranlements visibles dans cette mise en abyme de la situation de réception. Mais l'effraction perpétrée par les moines est vite maîtrisée: on les fait asseoir, c'est-à-dire qu'ils sont placés dans une position nécessaire à une bonne réception.

Mais le schéma de réception élaboré dans le prologue se complique encore. En effet, en plus des trois groupes de

¹⁷ Michel Jeanneret, "Modular Narrative and the Crisis of Interpretation", *Critical Tales. New Studies of the Heptameron and Early Modern Culture*, études présentées par John D. Lyons et Mary B. McKinley, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1993, p. 95-96.

destinataires exposés s'ajoute un dernier ensemble, essentiel à la mise en place de la parole narrative: il s'agit de dix personnages invités à conter les nouvelles. Le modèle structurel est le même que chez Boccace, à ceci près que le collectif se compose de cinq femmes et de cinq hommes dans l'*Heptaméron*, alors qu'il comprend sept femmes et trois hommes dans le *Décameron*. Les dix sont appelés à être successivement destinataires et destinataires de la fiction.

Cette programmation de la réception dans le prologue met donc en place un dispositif complexe qui oblige à revenir au point de départ de l'instance énonciative: qui se donne la tâche d'unifier la matière éparse des nouvelles? Où est l'auteur, celui qui, en principe, profite du prologue pour commenter l'unité de l'oeuvre et lui assigner un objectif?

3- Destinataires: l'ouverture discursive du prologue et ses conséquences

L'instance productrice de l'oeuvre semblerait imposer sa présence dès la deuxième phrase du prologue: il faut rapporter "la matiere que je veulx escrire¹⁸". Le "je" fait irruption dans un récit présenté jusqu'alors sous forme

¹⁸ Prologue, p. 1; nous soulignons.

d'énonciation historique, à l'imparfait et au passé défini. Mais l'intervention du "je" est fugace: il n'intervient plus dans la suite du prologue. A la fin de celui-ci, pourtant, est cité le nom de Marguerite de Navarre. Mais c'est au titre de princesse intégrée au groupe des destinataires historiques de la cour de France qu'est donné ce nom. Tout se passe comme si l'auteur devenait une projection de lui-même, intégré à la fiction au titre d'auditeur à venir des contes rapportés. Cette mise en scène du désaisissement fait remonter jusqu'à l'inaccessible les origines de la parole: qui parle? qui raconte ce qui est à raconter? Entre la deuxième phrase du prologue et la fin de celui-ci, l'auteur a renoncé à son statut hégémonique, à son rôle d'instance suprême apte à assumer la vérité et la cohésion du discours. Or, le mode de passage d'une voix, celle de l'auteur, à plusieurs voix passe par l'intermédiaire du collectif des dix. En effet, les personnages réunis dans le prologue deviennent seuls destinataires fictifs de l'oeuvre. La parole instaurée devient multiforme et collective. Ce processus permet d'équilibrer, d'une certaine façon, les relations interlocutives: à public protéiforme, conteurs multiples. L'unité sémantique éclate, portée désormais par la pluralité des voix, comme avait éclaté le statut des destinataires, difficile à fixer et à unifier.

Le prologue de l'*Heptaméron* met donc en place une ouverture discursive caractérisée par la plurivocité. Le groupe de dix hommes et femmes est chargé de mettre en place un dialogue polyphonique, apte à répondre à l'éclatement de la structure de réception. Or, ces dix voix sont, en premier lieu, dépourvues de toute corporéité: on cherchera en vain dans le prologue de l'*Heptaméron* une description précise des dix destinateurs-destinataires virtuels. Cette absence est d'autant plus surprenante que le langage se conçoit mal sans le corps, comme préalable à une transmission supposée orale d'un message: sans cordes vocales, pas d'énonciation possible et pas d'écriture sans l'outil médian qu'est la main.

A cette expulsion de toute corporéité s'ajoute une autre épuration brutale du narratif: sans visages et sans corps, les dix sont, de plus, contraints d'évacuer en quelques lignes leur capacité à agir physiquement. La confrontation à la violence, d'origine naturelle, humaine ou animale, est le motif paradoxal qui permet cette épuration. Chacun des personnages y est confronté. Des pluies apocalyptiques, par exemple, obligent dame Oisille à rejoindre par marche forcée Notre-Dame de Serrance tandis que Simontault, confronté aussi à la colère des eaux, tente de forcer un gué et doit sa survie au soutien d'un berger. Deux dames,

Nomerfide et Ennasuite, échappent à l'attaque d'un ours. Geburon, de son côté, combat des brigands, de même que Dagoucin et Saffredent venant en aide à Hircan, à son épouse Parlamente et à Longarine, qui y perd son époux. Cette densité des péripéties pourrait être attribuée à une maladresse dans le maniement de ce type de récit. Pourtant, les nouvelles abondent en description de scènes de violence, tant physiques que verbales. La violence, en fait, permet de refuser, *in fine*, l'action physique aux destinataires-destinataires fictifs. Le but recherché est de les laisser mieux dire. Le passage du faire au dire est, en effet, une nécessaire sublimation. Hircan, cherchant une occupation pour tous, insiste sur l'importance des exercices corporels et demande qu'on choisisse "quelque passetemps qui ne soit dommageable à l'ame, soit plaisant au corps"¹⁹.

L'épuration du narratif oblige à ne donner aux personnages d'autres caractérisations que textuelles. A ce titre, le dialogue instauré entre les devisants²⁰ n'est pas "l'antichambre de l'action", pour reprendre une expression de Bakhtine, mais il est "l'action même [...] Lorsque le

¹⁹ Prologue, p. 8.

²⁰ Désignation d'usage des dix narrateurs-narrataires de l'*Heptaméron* reprise ici parce que montrant nettement le rôle du dire dans la caractérisation des dix.

dialogue s'arrête, tout s'arrête²¹". Les devisants sont en fonction de parole et, dans le prologue, en instance de dialogue. Cette prise de position, ce choix de l'énonciation est radicalisé non seulement par l'élimination de la description physique mais encore par le refus de tout encadrement naturel précisément décrit. Aussi saura-t-on peu de choses de l'abbaye de Notre-Dame de Serrance où se réfugient les dix rescapés. Le pont rompu qui les empêche de poursuivre leur périple fait figure de symbole: il est une rupture avec le temps, les rythmes et les règles du monde extérieur. Le pont rompu, loin d'être une figure négatrice, porte en lui toutes les virtualités du dialogue. Ce motif de clôture -qui est aussi motif de libération- a une telle importance structurelle qu'au début de la cinquième journée, les devisants espèrent que la restauration du pont tardera encore à se faire "pour faire durer le contantement qu'ilz avoient de leur heureuse vie²²". Or, le temps est à la base de toute interaction dialogale. En effet, un "aspect dynamique n'intervient que lorsqu'on prend en compte l'influence de "ce qui précède" sur "ce qui va se passer²³". "Ce qui précède" est placé sous le signe d'une rupture radicale, seule capable d'offrir la polyphonie au

²¹ Mikhaïl Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski* Paris, Seuil, 1970, p. 325.

²² Prologue de la cinquième journée, p. 282.

²³ M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 325.

discours en regard d'un monde extérieur menacé par la "cacophonie", par l'irruption pétrifiante de la violence. "Ce qui suit" sera donc autre à un double titre. D'une part, il est placé hors du monde habituel des dix personnages. D'autre part, il est ouvert à l'Autre, il exclut le monologue pour s'offrir au dialogue.

En conséquence, le statut des devisants paraît confronté à l'ambiguïté, voire à la contradiction. Hors de l'histoire leur société reste pourtant celle de mondains. Le groupe est présenté dans le prologue comme un substitut fictif à la société historique des personnages de la cour. Les devisants sont chargés de reprendre un projet en instance, laissé vacant par l'imbrication du politique et du privé. Par ailleurs, les devisants s'inscrivent dans la fiction puisqu'ils sont chargés de conter et de commenter les contes. L'inscription des devisants dans le texte du prologue est donc problématique: faut-il les rattacher à l'Histoire ou les inscrire dans la fiction? Cette incertitude n'échappe pas à la critique intéressée à l'étude de l'*Heptaméron*. Ceux qui entendent inscrire le prologue dans l'Histoire s'attachent à repérer des jeux onomastiques. Les noms des devisants sont décortiqués afin d'y reconnaître le masque des personnages de la cour²⁴.

²⁴ Voici un rappel rapide de ces équivalences proposées d'abord par Félix Frank dans son introduction à l'édition de l'*Heptaméron* Paris, I. Liseux, 1879:

Mais ces identifications sont sujettes à des controverses qui mettent leur cohérence en cause²⁵. Aussi, pour que la critique ne stérilise pas l'analyse, certains spécialistes ramènent le texte dans le seul champ de la fiction. Les devisants sont alors des "romanciers²⁶".

Mais ce parti pris de la fiction veut ignorer le choix des devisants, régulièrement rappelé dans les nouvelles. Ceux-ci n'hésitent pas, en effet, à signaler leur relation avec les plus hautes figures de la cour. Deux procédés sont alors en usage, dans les devis comme dans les contes: l'allusion et la désignation explicite d'un personnage historique.

La justification de l'allusion est le plus souvent présentée comme une nécessité: elle vise à protéger un personnage

Parlamente est tenue pour Marguerite elle-même tandis que Oisille, par anagramme, est sa mère, Louise de Savoie. Hircan serait Henri d'Albret, second mari de Marguerite; Longarine, Aimée Mortier de la Fayette, dame de Longray, confidente de la princesse; Ermasuite, Anne de Vivonne, mère de Brantôme et dame de compagnie de Marguerite. Simontault serait le père de Brantôme; Dagoucin, Nicolas Dangu, évêque de Sées et de Monde; Geburon, le seigneur de Burye, lieutenant-général du roi de Guyenne; Nomerfide, Françoise de Fimarcon, épouse de Jean de Montpezat, qui associé au nom de sa terre, Montferand, devient Saffredent par anagramme.

²⁵ Michel Bideaux rend compte des controverses dans son ouvrage, *op. cit.*, p.106-108. Il signale, notamment, que Louise de Savoie, morte en 1531, pouvait difficilement participer à des débats sensiblement postérieurs. Il ajoute que rien dans l'*Heptaméron* vient confirmer un mariage entre Nomerfide et Saffredent et un autre entre Ermasuite et Simontault. Le seul couple donné comme constitué est celui formé par Parlamente et Hircan.

²⁶ C'est le parti pris par M.M. De La Garanderie jusque dans le titre de son étude, *Le Dialogue des romanciers: une nouvelle lecture de l'Heptaméron*, Paris, Archives des lettres modernes, 1977.

illustre dont le prestige pourrait être terni par le récit de la nouvelle. C'est le cas dans la nouvelle 30, contée par Hircan, qui commence ainsi: "Y avoit au pais de Languedoc une dame de laquelle je tairay le nom pour l'amour de sa race²⁷[...]". L'allusion permet aux devisants d'inscrire une connivence dans la narration: ne comprennent que ceux qui se réfèrent au même groupe social, que ceux qui appartiennent à la même caste. Dans les discussions qui suivent les contes, ce jeu de masques permet au groupe de renforcer sa cohésion, de s'auto-accréditer. Une allusion, au reste, ne prend sa force illocutoire que relevée par un tiers, reconnue et assimilée. Hircan, par exemple, reconnaît les allusions proposées par Ennasuite, dans la nouvelle 53: "je me doute de qui vous voulez parler", remarque-t-il, "mais, au moins, ne la nommez point²⁸". Reconnaissance semblable de Geburon à l'égard d'une allusion soumise à l'assemblée par Longarine dans la nouvelle 25: "Encores, dist Geburon, que je me doute bien qui c'est²⁹ [...]". Parlemeute, de son côté, est familière de ce genre d'accréditation et joint directement la notion de proximité à celle d'allusion, comme

²⁷ p. 229. Même procédé utilisé par Geburon dans la nouvelle 22, p. 176, ou encore dans la nouvelle 43, où le pseudonyme vient compléter le masque, p. 296.

²⁸ p. 335-336.

²⁹ p. 207.

l'indique le début de la nouvelle 30: "Je vous en diray une advenue à une dame qui a esté toujours bien fort de mes amyes³⁰ [...]".

L'essentiel est donc de ne pas oublier l'origine sociale des dix qui ne doivent pas se confondre avec les "pauvres gens et mecaniques³¹", ceux-là mêmes qu'on laisse périr dans le prologue, tués par les brigands ou noyés pour protéger leur maître³².

Cependant, l'inscription dans l'Histoire peut être plus directe encore: elle passe par l'émergence d'un personnage contemporain dans la narration même. François 1^{er} est cité explicitement dans les nouvelles 17 et 63 en tant que roi de France, tandis que dans les nouvelles 25 et 42, il est un "bien grand prince" qui a fait "le compte", c'est-à-dire qu'il a rapporté un récit à un devisant³³. Lorsque Dagoucin, commençant la nouvelle 76, assure qu'il tient "ce compte de la duchesse mesme³⁴" ou lorsque Simontault place un conte "en la ville d'Allençon, du vivant du duc Charles³⁵", les visages

³⁰ p. 97.

³¹ p. 228.

³² Simontault, par exemple, a le bon goût de placer ses gens autour de lui pour franchir le gué. Serviteurs et chevaux périssent, laissant le "gentilhomme [...] seul", p. 5.

³³ Nouvelle 25, p. 203.

³⁴ Nouvelle 72, p. 427.

³⁵ Nouvelle 1, p. 11.

de Marguerite de Navarre et de Charles, duc d'Alençon, son premier mari, sont aisément reconnaissables. Le double statut de premiers destinataires et destinataires des contes de François 1^{er} et Marguerite de Navarre est signifié à nouveau tout autant que se confirme le désaisissement initial de l'auteur de l'*Heptaméron* dans le prologue, ce qui s'écrit n'appartient pas à la voix hégémonique de l'auteur mais à la fiction d'une narration collective. Histoire et fiction s'entremêlent sans cesse jusqu'à l'inextricable.

4- Programme d'écriture

4-1- Histoire et fiction

Dans le prologue, où s'instaurent les règles de l'activité narrative, les dix entendent "n'escripre nulle nouvelle qui ne soit veritable histoire³⁶". Certes, ce vœu est le lieu commun de la narration courte, des mises en scène propres à l'énonciation de nouvelles. Mais il désigne aussi l'Histoire comme pivot de la réflexion. Les dix signalent souvent leur prétention au vrai. Ils reprennent alors presque textuellement le contrat du prologue. C'est le cas de dame

³⁶ p. 9.

Oisille au cours du devis suivant la 48^e nouvelle: "Puis que nous avons juré de dire la vérité, dit Oisille, aussy avons-nous de l'escouter³⁷."

Mais la vérité revendiquée n'est pas simple artifice rhétorique intériorisé et ressassé par les devisants: elle prend aussi la force d'un contrat juridique. C'est en qualité de témoins directs³⁸ que les devisants proposent leurs contes. Outre le témoignage, les devisants ont soin de rappeler l'actualité de la nouvelle³⁹. Si, exceptionnellement, ils rapportent un conte écrit en "viel langage", comme le fait Oisille dans la nouvelle 70, encore n'oublient-ils pas de signaler l'histoire comme "bien croyable⁴⁰". La rhétorique vient au secours du devisant, lui permet de joindre vérité et fiction et de ne pas exclure le conte de l'histoire du temps. En conséquence, l'*Heptaméron* ne peut être placé ni hors de l'Histoire ni hors de la fiction.

Le discours des devisants n'est ni vrai ni simplement vraisemblable, mais plutôt référé à une authenticité

³⁷ p. 317. La prétention de Simontault est la même lorsqu'il commence les récits de l'*Heptaméron* "si ne diray rien que pure vérité", p. 11.

³⁸ Comme Geburon dans la nouvelle 5: "je vous dirai une histoire que je sçay, pour en avoir fait inquisition veritable sur le lieu", p. 34, ou encore Simontault, dans la nouvelle 1, p. 11.

³⁹ "Car il y a peu que l'on m'a fait un conte à la louange d'un gentilhomme [...]" peut-on lire à la page 137 ou voir encore p. 237 et p. 241.

⁴⁰ Nouvelle 70, histoire de la châtelaine de Vergi, contée par Oisille, p. 400.

hautement revendiquée. L'identification problématique à l'Histoire oblige à un renversement de perspectives. Le prologue, en effet, ne cesse d'être menacé par l'incursion de l'Histoire. Ainsi, les membres de la cour entendaient "assembler jusques à dix personnes qu'ilz pensoient plus dignes de racompter quelque chose⁴¹". Or, ce sont bien dix personnages que réunit le prologue. Le dessein du prologue consiste donc à assurer une prise sur l'Histoire et la réalité par le détour d'une fiction. Ainsi, comme le constate Philippe Lajarte, l'oeuvre procède désormais d'un "rapport entre instances (fictives et historiques), rapport [...] qui inscrit l'oeuvre dans l'Histoire après avoir préalablement procédé à une lecture de l'Histoire, c'est-à-dire traité l'Histoire elle-même comme un texte⁴²."

Puisque le prologue entend revendiquer l'authenticité, il reste encore à rejeter l'artifice menaçant qu'est la rhétorique. Le rejet, là encore, est radical. Sont exclus de l'*Heptaméron* "ceulx qui avoient estudié et estoient gens de lettres [...] de paour que la beaulté de la rethoricque fait tort en quelque partye à la verité de l'histoire⁴³." Le rejet est d'autant plus

⁴¹ p. 9.

⁴² Philippe Lajarte, "Le prologue de l'*Heptaméron* et le processus de production de l'oeuvre", dans *La Nouvelle française à la Renaissance*, études réunies par Lionello Sozzi, Genève-Paris, Slatkine, 1981, p. 408-409.

⁴³ p. 9.

violent qu'il convient de ne pas entrer en contradiction avec les vœux des dix, énoncés par Parlamente: l'*Heptaméron* consistera à *dire* "chascun quelque histoire qu'il aura *veue* ou bien *oy dire* à quelque homme digne de foy⁴⁴." L'*Heptaméron* opère donc une mise en équivalence entre l'oral et le vrai, l'écrit et le faux.

Pourtant, défendre avec pareille force le simulacre de l'oralité peut sembler suspect. Si l'*Heptaméron* entend reproduire les arabesques d'une "conversation conteuse⁴⁵", il se donne finalement comme texte à lire. La lecture seule des nouvelles suffit à montrer combien le texte s'applique à la composition. Les devis, quant à eux, n'atteignent jamais au brouhaha et au complet désordre du *Moyen de parvenir*⁴⁶. Les nouvelles pas plus que les dialogues n'admettent le désordre et la déstructuration.

⁴⁴ p. 10, nous soulignons.

⁴⁵ Titre de l'ouvrage que Gisèle Mathieu-Castellani consacre à l'*Heptaméron*, *La Conversation conteuse. Les Nouvelles de Marguerite de Navarre*, Paris, P.U.F., 1992.

⁴⁶ Béroalde de Verville, *Le Moyen de parvenir*, Marseille, Université de Provence, 1984.

4-2- Rhétorique

Le rejet des rhéteurs serait-il ... simple artifice rhétorique?

Au seuil de l'analyse, une clarification terminologique s'impose. Depuis Aristote, l'objet de la rhétorique est de mettre en action un art de parler à tout public de manière persuasive. Technique du discours parlé, la rhétorique vise un vaste auditoire, quand bien même celui-ci serait peu savant. A l'opposé de ce contact supposé direct et oral se trouve la rhétorique, c'est-à-dire la mise en place de figures dans un texte écrit relativement savant. Le public visé peut être plus restreint. La rhétorique exclut l'argumentation s'adressant à un public d'ignorants, celui-là même contre lequel vitupère Platon dans son *Gorgias*⁴⁷. Si l'*Heptaméron* entend produire du sens et construire le discours, il convient donc de savoir s'il préfère la rhétorique au rhétorique. De quelle séduction entend se parer l'oeuvre pour obtenir une efficacité discursive? Qu'il s'agisse, en effet, du rhétorique ou de la rhétorique, la finalité de l'entreprise est toujours d'emprunter les chemins de traverse de la séduction, de

⁴⁷ Platon, *Gorgias* notamment 455, 457 a, 463 et 471 d, *Oeuvres complètes* texte établi et traduit par Alfred Croiset et Louis Bodin, t. III, Paris, Les Belles Lettres, 1923.

disposer des choses, des mots et des personnes, de contraindre, enfin, l'auditeur ou le lecteur à une adhésion subjective.

En premier lieu, le prologue rejette avec fermeté toute relation inégalitaire instaurée par la pratique d'une argumentation qui sait si bien transformer l'argument le plus faible en argument le plus fort⁴⁸. Il est entendu que l'entreprise sera placée sous le signe de l'égalité, comme le remarque Hircan: "au jeu, nous sommes tous esgaulx"⁴⁹. L'égalité s'instaure par la libre circulation de la parole dans le groupe. L'ambition d'équilibre est telle qu'elle atteint même l'égalité des sexes, les dix étant constitué d'un nombre égal d'hommes et de femmes. Le "jeu" auquel s'adonnent les dix consiste à rechercher, par-delà l'opinion propre, l'adhésion commune et libre des interlocuteurs. Le principe d'une liberté de parole est au coeur des échanges dans les nouvelles⁵⁰. Alors que le rhétorique paraît plus soucieux de bien dire que de dire vrai, le prologue ambitionne d'aller du

⁴⁸ C'est l'art auquel s'exerce le sophiste Protagoras. Voir, à ce propos, Aristote, *Rhétorique*, II 24, 1402, a 23, texte établi et traduit par Médéric Dufour, Paris, Les Belles Lettres, 1932.

⁴⁹ p. 10.

⁵⁰ Oisille, par exemple, n'hésite pas à faire usage du mot "liberté" et à en signaler l'importance: "Par quoi vous pouvez parler en liberté [...]". p. 317 ou encore "Madame Oisille l'assura qu'il pouvait dire vérité librement [...]". p. 371. Voir aussi p. 333.

vraisemblable au vrai. Un tel projet ramène à l'enjeu primordial du prologue: il s'agit de mettre en place une technique du dialogue authentique. Il n'est alors plus question de renoncer à toute composition du discours mais il faut opérer "une nouvelle distribution du discours argumentatif⁵¹" de manière à affiner l'étude. A ce propos, Francis Jacques propose de placer l'argumentation rhétorique du côté du persuasif et du vraisemblable tandis que la visée téléologique du dialogue est à trouver ailleurs: le dialogue est un projet "qui assujettit toujours les conditions de succès des énonciations aux conditions de vérité des énoncés correspondants⁵²."

Le prologue de l'*Heptaméron* est donc hors du champ du rhétorique, mais non hors de la rhétorique, hors de toute maîtrise de la composition. Le rejet du rhétorique puis la réappropriation de la rhétorique entrent dans la stratégie de composition de l'*Heptaméron*. Les nouvelles sont d'abord données à entendre tout comme s'entendent les dialogues entre les dix. Le parti pris d'oralité est signalé par Oisille, refusant d'abord de reprendre un conte en "vieil langage⁵³".

⁵¹ Selon l'analyse de Francis Jacques, *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogue*, Paris, P.U.F., 1979, p. 222.

⁵² *Ibid.*

⁵³ Nouvelle 70, p. 400.

Les raisons invoquées méritent d'être détaillées car elles montrent combien sont stables les règles instaurées dans le prologue.

En premier lieu, le conte est rejeté pour "sa grande longueur", la nouvelle étant, par l'usage, astreinte à la brièveté. Ensuite, l'histoire "n'est pas de notre temps" et éloigne la nécessaire collusion entre vérité et actualité. Enfin, les dix ont "juré de ne rien mectre icy qui ayt esté escript". Il s'agit donc toujours de produire une oralité mimée. Le contrat du prologue se déploie ainsi au long de l'*Heptaméron*, sujet à des ruptures autant qu'à des restaurations. Oisille accepte enfin de reprendre le conte qu'il lui plaisait de dire, grâce à l'intervention adjuvante de Parlamente: "hors mis nous deux, il n'y a icy homme ne femme qui en ayt oy parler; parquoy sera tenu pour nouveau". Le "parquoy" de Parlamente introduit une rétroaction, pour reprendre un terme de la rhétorique classique: la parole est restaurée et même renforcée à la suite de cette intervention. L'argument de Parlamente insiste sur la nécessaire curiosité liée à l'audition des nouvelles et sur le plaisir pris à cette découverte. Le prologue, en effet, entend bien faire passer agréablement le temps aux dix rescapés. Justement, "toute la compaignie la pria de le voloir dire, et qu'elle ne craingnist la longueur, car encores une bonne

heure pouvoient demorer avant vespres". Passer le temps et ne pas négliger le plaisir du jeu entre dans le contrat régissant la circulation de parole dans l'*Heptaméron*.

Le prologue met en place un circuit d'échange entre les dix. Leur activité, nettement circonscrite dans un espace ludique, tient à l'instauration de lois d'échanges. Il faudra donner un récit et accepter d'en recevoir; il faudra admettre la plurivocité et la diversité: "nostre bouquet sera plus beau, tant plus il sera remply de différentes choses⁵⁴." La métaphore dont use ici Ennasuite se place au coeur de l'échange requis: la production elle-même est faite don; donnée à la cour, au public, aux lecteurs.

L'*Heptaméron* est donc en apparence seulement un texte éclaté. le dispositif fictionnel extérieur qu'est le prologue permet de proposer l'essentielle "conjointure". Elle tient aux voix multiples des dix qui ressaisissent la dispersion et l'hétérogénéité de la matière narrative. L'originalité de l'*Heptaméron* par rapport au modèle boccacien tient à l'importance accordée à la plurivocité. Il tient aussi à la place prise par le paratexte (le prologue initial et ceux qui donnent, ensuite, le rythme aux journées) et à la complexité de la structure mise en place. Un réseau complexe d'articulations

⁵⁴p. 317.

est en effet instauré dans l'*Heptaméron*, excluant la linéarité convenue du récit. Les articulations proposées sont multiples: articulation entre les différents éléments du paratexte, prologues et annonces des fins de journées, articulation des récits entre eux, articulation des énoncés dans le cadre des dialogues et, surtout, articulation entre les récits et les dialogues. Ainsi, les contes n'ont plus seulement une fonction référentielle mais aussi une fonction phatique. Grâce à ce procédé, "chaque récit s'insère dans un système dialogique global; il constitue lui-même un élément, un énoncé du dialogue⁵⁵".

Les procédés d'assemblage du prologue passant par un jeu complexe de rejets et de ré-appropriation, on peut alors s'étonner que le rejet n'atteigne pas radicalement le groupe social des dix personnages. Certes éloignés de la cour de France, ils n'en appartiennent pas moins au groupe nettement circonscrit des "gens de bonnes maisons⁵⁶". Mais si les membres du groupe disposent d'un statut social élevé, le prologue évite de les figer dans une seule fonction. Aussi seront-ils tour à tour commentateurs et conteurs, destinataires et destinateurs. Le prologue permet alors l'émergence d'un

⁵⁵ Constat de Philippe Lajarte, "Le prologue de l'*Heptaméron* et le processus de production de l'oeuvre", dans *La Nouvelle française à la Renaissance*, études présentées par L. Sozzi, Genève-Paris, Slatkine, 1981, p. 419.

⁵⁶ Selon la remarque de dame Oisille, p. 21.

discours critique à plusieurs voix qui accompagne et encadre la production de récits. Avant d'être personnages de papier, les dix sont avant tout en situation de parole, en relation de communication. Ils ne sont plus de simples relais transitionnels comme dans le *Décameron*. Ils sont désormais confrontés au dédoublement du discours: "la *littera* se double de la *sententia*⁵⁷", comme le constate G. Mathieu-Castellani. Il n'y a pas un récit en général mais des récits au pluriel, des pratiques signifiantes qui confrontent discours du récit et discours sur le récit. Ce parcours implique une ambivalence de la situation de parole. Les dix sont face à deux attitudes de locution différentes. La classification élaborée par Harald Weinrich⁵⁸, dans sa théorie de communication, est fort utile pour préciser la nature des deux axes auxquels se réfèrent les devisants. En effet, Harald Weinrich distingue le monde "raconté" du monde "commenté". Le monde commenté est caractérisé par une attitude de tension de la part des interlocuteurs. Ceux qui parlent sont aux prises avec le contenu rapporté: ils s'impliquent, s'engagent dans ce qui est dit. Ils n'entendent pas seulement agir sur le monde, mais ils sont aussi le réceptacle des réactions suscitées. L'interaction

⁵⁷ G. Mathieu-Castellani, *op. cit.*, p. 61.

⁵⁸ Harald Weinrich, *Le Temps. Le récit et le commentaire*, Paris, Seuil, 1973 (1^{re} éd.: 1964, en allemand).

en place dans le monde commenté est une dynamique indispensable. Ainsi, "tout commentaire est un fragment d'action⁵⁹". La fin du prologue est significative de cet engagement. Simontault s'apprête alors à entrer dans le monde raconté et lance une remarque d'ordre général: "Pleut à Dieu [...] que je n'eusse bien en ce monde que de commander à toute ceste compaignye⁶⁰". Mais la réception du message fait passer les paroles du registre général au registre particulier: "A ceste parolle Parlamente l'entendit très bien, qui se print à tousser; parquoy Hircan ne s'apperceut de la couleur qui luy venoit aux joues [...]". L'allusion donne à entendre autre chose que ce qu'elle dit. Le jeu reste étranger à l'époux, Hircan, mais il n'échappe pas à celle qu'il visait. Les signes paraverbaux (toux, rougissement) montrent l'implication de Parlamente. On sait au moins dès le prologue qu'elle a en Simontault un "très affectionné serviteur⁶¹". On est désormais assuré que "l'affection" peut être gênante et mériter un voile pudique.

Les temps de prédilection de ce monde commenté, habile à produire allusion et sous-entendu, sont le présent, le passé composé et le futur. Ce sont ceux que l'on rencontre

⁵⁹ H. Weinrich, *op. cit.*, p. 33.

⁶⁰ p. 10.

⁶¹ p. 6.

dans tous les commentaires de l'*Heptaméron*. En revanche, les temps du monde raconté sont le passé simple, l'imparfait, le plus-que-parfait et le conditionnel. Passé le temps des allusions, Simontault engage le récit en utilisant le passé simple et l'imparfait. C'est que le monde raconté n'implique pas directement les interlocuteurs. H. Weinrich le dit caractéristique des contes, nouvelles, romans et récits historiques, "à l'exception des parties dialoguées⁶²".

Mais, quoique bien réelle, la séparation entre monde commenté et monde raconté peut être tenue, dans l'*Heptaméron*. Simontault, par exemple, commence la première journée en se donnant les outils d'une préface. Il souhaite produire "ung recueil de tous les mauvais tours que les femmes ont fait aux pauvres hommes" et a soin d'accréditer le projet en le reliant à l'expérience personnelle: "j'ay esté si mal recompensé de mes longs services⁶³ [...]" constate le serviteur déçu ou éconduit.

Le monde raconté et le monde commenté sont donc disjoints dans l'économie du recueil mais restent aussi intimement liés, renvoyés sans cesse de l'un à l'autre. De la sorte, les devisants ne sont jamais ni tout à fait conteurs, ni tout à fait auditeurs ou commentateurs. Le seul point fixe sur ces

⁶² H. Weinrich, *op. cit.*, p. 39.

⁶³ p. 11.

axes instables est la relation de communication instaurée dans le prologue: les devisants sont avant tout en situation de parole. L'ambivalence, voire l'ambiguïté de leur statut signifie que la matière proposée dans l'*Heptaméron* n'est pas marquée par la stabilité d'un dogme: le commentaire peut menacer la stabilité du récit, tandis que le récit met en question le monde, les règles de vie des devisants.

Le prologue ouvre donc la porte à la critique. Reste que celle-ci porte plus vraisemblablement sur des sujets connus des dix mondains. Le jeu de scène de fin de prologue entre Simontault et Parlamente montre au moins que l'amour est au rang des préoccupations du groupe. Le motif a une telle importance qu'il aurait pu suffire à occuper agréablement deux des membres du groupe. Dans le prologue, Hircan proposait d'abord des "passetemps ou deux seulement peuvent avoir part⁶⁴". Il renonce au jeu privé puisqu'enfin le passetemps à trouver " doit estre commun à tous".

4-3- Composition narrative: les choix de la rhétorique

Le prologue de l'*Heptaméron* est à l'image de ce "bransle perenne" dont parle Montaigne. Les structures sont

⁶⁴p. 9.

sujettes à de constants ébranlements. Ceux-ci contribuent, paradoxalement, à accréditer le texte, à le dissocier de pesants modèles et à le singulariser.

Le prologue renonce à unifier les destinataires. Il renonce aussi à donner un sens fixe au discours, faisant éclater l'unité sémantique: le texte est désormais porté par la pluralité des voix. Le rapport dialogal entre les personnages est développé au point d'inclure le rapport entre le narrateur⁶⁵ et ses personnages. Il n'existe plus de conscience auctoriale unique: la voix du narrateur est dialogisée en ce sens qu'elle converse avec ses personnages et devient elle-même une pluralité de centres de consciences irréductibles à un commun dénominateur. Le dialogue est donc élevé au rang de principe structurant de l'oeuvre. Ce choix initial influe-t-il sur la composition narrative de l'oeuvre? Quel angle méthodologique choisir pour l'appréhender?

Bakhtine, par exemple, estime que l'angle dialogal relève non d'une linguistique mais d'une "translinguistique", seule capable de saisir "la vie du mot" dans "son passage d'un locuteur à un autre, d'un contexte à un autre". L'échange dialogique ne "se satisfait jamais d'une seule

⁶⁵ Entendons par narrateur la projection fictive de l'auteur dans le texte.

conscience, d'une seule voix⁶⁶." En fait, Bakhtine montre que les rapports logiques, sémantiques, ne sont dialogiques qu'incarnés en un locuteur, en un sujet de l'énoncé qui y exprime sa position. Dès lors, à la plurivocité se trouve associé le polymorphisme. Le "je" est morcelé, toujours d'abord constitué par la voix de l'autre. Le prologue de l'*Heptaméron* indique justement que des relations préexistent entre les dix. Mais il décrit aussi des relations en cours d'élaboration. Chacun des personnages sera constitué dans le cadre de l'interlocution. C'est elle qui est chargée de donner un visage à ces dix personnages, à peine décrits, quasi méconnus sinon de nom. Les notions de point de vue et de voix narrative⁶⁷ peuvent dès lors être des outils permettant de cerner la composition narrative. Le point de vue, en effet, se rapporte à la configuration narrative parce qu'il se demande "d'où l'on parle". Il est la "sphère d'expérience à laquelle appartient le personnage⁶⁸".

Le prologue donne déjà quelques indications concernant le point de vue idéologique⁶⁹ de l'oeuvre. Il

⁶⁶ M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 263.

⁶⁷ Selon l'introduction de ces notions par Gérard Genette dans son "discours du récit", notamment, *Figure III*, Paris, Seuil, 1972, p. 65-273.

⁶⁸ Paul Ricoeur, *La Configuration du temps dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984, p. 131.

⁶⁹ L'idéologie de l'oeuvre est à comprendre ici non comme la conception du monde de l'auteur, mais comme le système qui règle la vision conceptuelle du

prouve que d'autres voix que celle de l'auteur peuvent se faire entendre. Mais ces voix gravitent toutes autour du même point qui est la cour de François 1^{er}. Les dix sont unis par un même intérêt de classe, bien inscrit dans le prologue de l'*Heptaméron*. Ainsi, l'abbé de Notre-Dame de Serrance, "combien qu'il fut assez mauvais homme, ne leur osa refuser le logis pour la craincte du Seigneur de Bearn, dont il sçavoit qu'ilz estoient bien aimez⁷⁰". Coupés du monde mais intégrés dans un lieu, un temps, une société, les dix sont devenus souverains organisateurs de la réalité et peuvent arranger à leur gré les fragments de réel exposés dans les contes. Ainsi, dans le prologue de l'*Heptaméron*, la "parole⁷¹" est présentée comme une activité sociale exercée à dix.

Trois mises au point terminologiques et méthodologiques s'imposent au terme de ce constat. En premier lieu, les dix ont, normalement, affaire à une *allocution*, c'est-à-dire que s'impose à chaque locuteur un destinataire autre, physiquement et psychiquement distinct de lui-même. La relation, en son principe, doit permettre à chacun de maintenir sa différence positive. Mais l'allocution n'a pas de

monde en tout ou partie de l'oeuvre. Il s'agit de repérer l'*ideologeme*, pour reprendre les termes de Julia Kristeva, *Le Texte du roman*, Paris-La Haye, Mouton, 1970, p. 72.

⁷⁰ p. 6.

⁷¹ C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 15.

sens sans interlocution. Ainsi, Bakhtine analyse avec insistance le caractère "bivocal" des mots prononcés lors d'un échange de propos: le mot a "une double orientation, vers l'objet du discours, comme il est de règle, et vers un *autre mot*, vers le discours d'autrui⁷²". Glosant le texte de Bakhtine, C. Kerbrat-Orecchioni en vient à constater que "l'Enfer, c'est le silence de l'autre⁷³". En effet, tout dialogue, tout "échange de mots" suppose l'intervention alternative, la permutation des rôles d'émetteur et de récepteur. Cette propriété d'alternance est doublement établie dans le prologue: les dix sont tour à tour conteurs et auditeurs, locuteurs et allocutaires. A ce titre, le discours échangé est de nature dialogale. Il met en scène plusieurs énonciations distinctes qui incorporent les voix de l'autre.

Cependant, pour qu'il y ait un échange communicatif, il ne suffit pas que deux locuteurs parlent alternativement; encore faut-il qu'ils s'engagent tous deux dans l'échange. Dire n'est pas seulement informer, mais aussi influencer autrui et chercher à transformer le contexte interlocutif. Dire c'est faire, pour reprendre la terminologie d'Austin⁷⁴. Ce qui

⁷² Bakhtine, *op. cit.*, p. 243.

⁷³ C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 15.

⁷⁴ Voir, notamment, J.L. Austin, *Quand Dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970 et O. Ducrot, *Le Dire et le Dit*, Paris, Éd. de Minuit, 1984.

est assigné dans le message, ce ne sont pas uniquement les positions alternantes des locuteurs, mais aussi la relation interlocutive et, partant, l'interaction verbale . Donc, si les dix mondains ne sont rien d'autre qu'une composition discursive, cela ne signifie pas qu'ils sont réduits à l'inactivité et à l'impuissance. C'est, au contraire, dans l'exercice relationnel et différentiel que le "je" de chacun d'eux peut prendre forme. Chaque protagoniste dispose de possibilités d'action et de réaction, grâce au cadre contractuel élaboré dans le prologue.

Il convient donc désormais d'identifier les instances énonciatives de l'*Heptaméron*. Celles-ci restent encore difficilement cernables dans le prologue, car il leur a été encore peu donné de dire.

I-2- Les instances énonciatives de l'*Heptaméron*

L'analyse du prologue a permis de définir quelles étaient les conditions de production du discours, quelle était l'infrastructure qui réglait la distribution des rôles. Le prologue met en place une relation virtuelle; le discours est à venir: il dispose des potentialités offertes par le pont rompu. Les différents personnages ont signifié qu'ils se considèrent mutuellement comme des interlocuteurs valables. Ils se sont par ailleurs accordés sur le "contrat de communication" qui les implique, sur le système de droits et devoirs dans lesquels ils se trouvent engagés dès lors que commencent les journées. Or, si le contrat est une condition nécessaire à la mise en place du dialogue, il n'est certes pas une condition suffisante. Il reste à savoir, en effet, comment peut fonctionner l'interaction; comment les interactants¹ parviennent à gérer le dialogue. Celui-ci est "littéralement porté par les deux (ici, les dix) partenaires qui ont nécessairement partie prenante à son déroulement, et acceptent d'être co-responsables de son succès ou de son échec²". Les interactants exercent les uns sur les autres un

¹ Terminologie utilisée par C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 20, et prêtée ici à "actants", car elle montre avec précision que le dialogue est avant tout fondé sur l'échange.

² F. Jacques, *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogue*, Paris, P.U.F.

réseau d'influences mutuelles qui évoluent au gré des échanges. Si les dix se connaissent déjà partiellement avant que commencent les journées, ne serait-ce que parce qu'ils se réfèrent tous au même cadre social, il est entendu qu'ils se connaîtront davantage lorsque viendra la pratique régulière des contes et devis. En effet, "parler, c'est échanger" mais c'est aussi "changer en échangeant"³. Ainsi, en relation interlocutive, aucune voix individuelle ne peut se faire entendre sans s'intégrer aux voix déjà présentes des autres, par rapport auxquelles elle doit se situer. Cette perspective, ancrée de prime abord dans le vaste mouvement de la polyphonie, a l'inconvénient de ne pas dire ce que devient la voix propre du sujet parlant. Que devient l'identité personnelle de celui qui dialogue? Qui sont Parlamente, Longarine, Nomerfide, Ennasuite, Oisille, Geburon, Dagoucin, Simontault, Saffredent et Hircan?

p. 336.

³ C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 17.

2-1- Portrait et autoportrait: l'identité soumise à l'interaction

1- Portraits

Pour saisir au vif la voix singulière du sujet parlant, Francis Jacques propose d'approfondir l'analyse des pôles de la personne, présentée d'abord par Benveniste. Ce linguiste a établi que "la forme *je* n'a d'existence que dans l'acte de parole qui la profère⁴." et qu'une "définition symétrique pour *tu*⁵" peut être constituée. Benveniste n'assigne cependant pas un rôle particulier à *lui*, à cette "troisième personne" qui n'est qu'une extension de la relation primaire *je/tu*. Pour des fins de clarification et pour valoriser la capacité trans-instancielle de la personne, F. Jacques étend l'étude aux trois pôles, à savoir *je*, *tu* et *il*. Cette extension ne met pas à mal la relation interlocutive établie par Benveniste, mais elle la précise. Le "lui", en effet, exprime le rapport pouvant exister entre le *je* et le *tu*. Ce tiers existe en fonction des deux autres, en position de témoin, de médiateur ou d'opposant. Ainsi, l'identité du sujet, du *je*, peut-elle être construite et définie pour autant que dans l'ensemble des

⁴ Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1966, p. 252.

⁵ *Ibid.*, p. 253.

prestations communicationnelles, l'on puisse "opérer l'intégration des *trois* pôles d'un acte de communication: soit que je parle aux autres en pouvant dire *moi*, soit que les autres me parlent comme à un *toi*, soit enfin qu'ils parlent de moi comme d'un *lui* que je puisse sinon agréer du moins reconnaître". De la sorte, "Moi, toi et lui sont les trois valeurs de position dans un acte de communication⁶". Chaque devisant de l'*Heptaméron* doit donc pouvoir être analysé en fonction de ces trois pôles: Moi, Toi et Lui.

Supposer, en premier lieu, que le devisant puisse être un Toi ou un Lui implique qu'en relation interlocutive, l'allocutaire donne déjà une idée de ce qu'est son locuteur. Or, les dix ne se privent pas du plaisir de s'identifier mutuellement, de se connaître, c'est-à-dire de se reconnaître dans le cadre de l'interlocution. Parlamente, par exemple, est jugée "la plus saige de la compaignie" par son époux Hircan, tandis que Dagoucin loue son honnêteté⁷ et que Saffredent surenchérit à plaisir. A l'en croire, Parlamente est "celle de qui nous devons apprendre", celle "à qui nul d'entendement ne peut refuser la parole⁸". On ne saurait trop se méfier de pareil concert de louanges, au moins dans le cas de

⁶ F. Jacques, *Différence et Subjectivité* Paris, Aubier, 1982, p. 51.

⁷ Opinion d' Hircan, p. 237 et opinion de Dagoucin, p. 97.

⁸ p. 274.

Parlemente. Le prologue, en effet, assure que Dagoucin et Saffredent allaient "aux baings plus pour accompagner les dames dont ilz estoient serviteurs que par faulte qu'ilz eussent de santé⁹". Parlemente est, selon toute vraisemblance, celle à qui l'on rend service d'amour. Son succès est de toute façon avéré puisqu'elle dispose déjà en Simontault d'un "très affectionné serviteur¹⁰". Elle n'entend pas pour autant négliger son rôle d'épouse. Son époux, Hircan, s'occupe de le rappeler, quitte à user de détours ironiques. S'il loue, par exemple, son "honesteté", le mot prend toute sa force ironique une fois replacé dans le contexte. Au début de la quatrième journée, Hircan signale en effet que sa femme a oublié la leçon de dame Oisille pour lui "tenir compaignye", prouvant, à ses yeux, qu'elle l'aimait "mieulx que Dieu ne sa parole¹¹". Mais l'observation des interstices du texte ne suffit pas à prouver la complicité entre les deux personnages. Les "apartés conjugaux" ne manquent pas dans l'*Heptaméron*. Ceux-ci indiquent que si la passion peut unir Parlemente et Hircan, elle n'exclut pas une certaine lucidité critique. En témoigne, par exemple, cet échange vivace entre les époux:

⁹ p. 2.

¹⁰ p. 6.

¹¹ p. 237.

(Parlamente) Ne craignez point pour moy à dire la verité car il me sera plus facile de ouyr raconter voz finesses que de les avoir veu faire devant moy, combien qu'il n'y en ait nulle qui sceut diminuer l'amour que je vous porte. Hircan luy respondit: "Aussy, ne me plains-je pas de toutes les faulses opinions que vous avez eues de moy. Parquoy, puis que nous congnoissons l'un l'autre, c'est occasion de plus grande seureté pour l'advenir¹².

A l'opposé de cet environnement critique se place Oisille: celle-ci est louée unanimement sans que soit mis en place quelque processus de séduction. Elle est celle qui inspire le respect et c'est au nom de la communauté parlante que Parlamente peut dire qu'elle leur tient "lieu de mère¹³". Le statut de dame Oisille par rapport au groupe est assez particulier. Il est sinon ambigu, du moins ambivalent. Dans le prologue, en effet, Oisille prend partiellement en charge l'organisation des journées: chaque matinée est consacrée, sous sa conduite, à l'étude et à la méditation de "la sainte Escripiture¹⁴". Érigée en guide spirituel, Oisille propose un exercice qui réduit ses compagnons au rôle de simples "écoutants", confrontés alors à un discours religieux de

¹² p. 40. D'autres exemples similaires peuvent être trouvés dans l'*Heptaméron*. Voir, par exemple, p. 83, 128, 174-175, 207, 263-264, 307-308.

¹³ p. 6.

¹⁴ p. 8.

nature essentiellement scripturaire. Mais cette méditation quotidienne a un rôle limité dans l'économie narrative générale de l'*Heptaméron*¹⁵. Oisille est donc partagée entre matinée et après-midi, successivement guide et conteuse, conseillère et commentatrice. Est-ce dire que, lors des après-midis de contes et devis, Oisille disposerait d'un statut particulier? Ainsi, elle "ne (s'amuserait) pas au jeu et ne se (soucierait) guère d'amuser¹⁶". Un des membres du cénacle pourrait-il être partiellement exclu du rythme des "passe-temps" pour cause de sérieux excessif? Pourtant, Oisille a accepté les règles du prologue, tout comme ses pairs. Poser que tous sont égaux sauf un serait remettre en cause le fonctionnement discursif global de l'*Heptaméron*. Oisille a sa place dans le cercle des mondains et peut n'omettre ni la plaisanterie¹⁷ ni l'ironie¹⁸ lors des échanges dialogués. Elle y participe régulièrement et activement¹⁹, même s'il lui arrive de garder une réserve silencieuse²⁰.

¹⁵ Les méditations sont l'objet de rapides résumés, au début de chaque journée.

¹⁶ Selon la remarque de M.M. De La Garanderie, *op. cit.*, p. 70.

¹⁷ Par exemple à l'égard de Nomerfide: p. 37-38.

¹⁸ Notamment vis-à-vis de Saffredent, p. 325.

¹⁹ Voir, à ce propos, le répertoire systématique des interventions lors des débats, en annexe.

²⁰ Nicole Cazauran a ainsi signalé qu'elle "n'intervient pas après les nouvelles 8 et 12, alors que chacun dit son mot". *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, Paris, Sedes, 1976, p. 89. Précisons, cependant, que Nomerfide et Ermasuite

Même lorsque les opinions que les devisants ont les uns des autres sont énoncées brièvement, la force caractérisante du trait persiste. Nomerfide, par exemple, est reconnue par tous pour sa jeunesse²¹. Elle y associe d'elle-même la gaieté²² et, à ce titre, est chargée par Geburon de conter la sixième nouvelle. Ainsi, Nomerfide ratifie le discours descriptif des autres, identifiant sans difficulté le "tu" et le "il" qui la désignent²³.

Mais cette stabilité de l'identification personnelle n'est pas caractéristique de chacun des dix. Cela ne devrait pas surprendre dans la mesure où "le fait que je sois constitue une réalité fluctuante qui ne se soutient et ne se décide que par l'action²⁴". En effet, si l'interlocution permet de découvrir chaque devisant, l'activité communicative est, par essence, sujette à des modifications, sinon à des ruptures. Le cas de Geburon est significatif à cet égard. Hircan voit en lui le "plus

gardent aussi le silence après la nouvelle 8 ainsi que Geburon et Nomerfide après la nouvelle 12.

²¹ Rappelée, par exemple, par Oisille, p. 87.

²² p. 395.

²³ En effet, comme le constate F. Jacques: "Je ne m'identifie comme personne que si j'assume de quelque façon ce que l'on dit de moi sous les espèces d'un "il", ou ce que l'on prétend m'en faire dire. Assumer, ratifier, consentir à sa propre apparence" sont les nécessaires étapes de "l'identification du moi". *Différence et Subjectivité* Paris, Aubier, 1982, p. 61.

²⁴ *Ibid.*, p. 61.

saige d'entre nous²⁵" et l'on est allé jusqu'à estimer qu'il est quelqu'un qui "s'engage à fond dans le parti des femmes²⁶". De fait, à deux reprises, Geburon déplore l'égoïsme du plaisir masculin²⁷ et avertit "les pauvres bisches de se garder des veneurs²⁸". De plus, Geburon s'érige en dénonciateur des vices du monde, attentif à "se garder de l'ypocrisie de ses semblables²⁹". Pourtant, la surprise amusée peut caractériser parfois l'opinion que les devisants ont de Geburon. Il existerait donc un décalage entre ce qu'il veut donner de lui comme image et l'image qu'on a effectivement de lui. Saffredent, par exemple, "se print à rire" apprenant que le fidèle Geburon n'était pas "hors du danger d'estre amoureux³⁰". L'homme, il est vrai, se présente comme un vieillard aux "dentz si foibles (qu'il ne peut) plus mascher la venaison³¹". Cette remarque est saisie au vol par Nomerfide, voyant en lui un homme sage par nécessité plutôt que par vertu. Quant à Hircan, qui le jugeait sage, il n'attend pas pourtant de lui une attitude de moraliste, comme en témoigne

²⁵ p. 237.

²⁶ C'est l'opinion de M.M. De La Garanderie, *op. cit.*, p. 23.

²⁷ p. 96 et p. 114.

²⁸ p. 133.

²⁹ p. 186.

³⁰ p. 96.

³¹ p. 133.

ce constat étonné: "Comment Geburon? dist Hircan; depuis quel temps estes-vous devenu prescheur? J'ay bien veu que vous ne teniez pas ces propos³²". Le grand dénonciateur des hypocrisies peut donc masquer sa pensée. Il peut même lui arriver de rire au récit des violences dont use un homme pour posséder la femme qui "luy a osté l'esperance de tous autres moyens³³".

Les étiquettes peuvent être, cependant, vite accolées à l'image d'un devisant, quitte à ce que la reconnaissance se fasse sur le mode ironique. Ainsi, personne n'oublie de voir en Dagoucin le néo-platonicien du groupe. Ce "statut" aiguise la verve ironique de ses pairs, sans que l'intéressé s'en offusque ou renonce à son dogme. Nomerfide lui demande s'il vit "de foy et d'esperance comme le pluvier, du vent". Hircan le rappelle à l'ordre, car il voudrait "acroyre que les hommes sont anges, ou pierres ou diables", tandis que Simontault se demande s'il a jamais été amoureux, car "la chose publicque de Platon [...] s'escript et ne s'experimente poinct³⁴". S'étonnera-t-on de la verve d'un Simontault ou d'un Saffredent? Ce serait oublier qu'ils sont jugés

³² p. 133.

³³ p. 136. Cette inconséquence de Geburon est signalée pour la première fois par M. Bideaux, *op. cit.*, p. 155.

³⁴ Opinion de Nomerfide, p. 246; opinion d' Hircan, p. 341; opinion de Simontault, p. 48.

médisans³⁵ par les membres du groupe. Saffredent, plus particulièrement, s'attire les foudres de l'assemblée féminine, qui entend le réduire au silence³⁶. Mais la censure collective a assez courte portée et Saffredent reste celui que l'on redoute. Longarine dénonce sa "malice", Parlamente le juge "dangereux". Oisille va jusqu'à le réprimander sévèrement, le jugeant coupable d'avoir perpétré un détournement du sens de "l'Esriture³⁷". Saffredent est donc celui qui subvertit. Il est un des éléments perturbateurs du groupe et revendique ce statut dans la mesure même où ses compagnons le lui reprochent.

Mais Saffredent et Simontault ne sont pas les seuls pourfendeurs des valeurs établies. En effet, Hircan aussi aime à provoquer. Il suscite, par exemple, l'effroi de Nomerfide, en assurant que Bonnivet, dans la nouvelle 4, était assez lâche pour ne pas satisfaire ses désirs en prenant de force la jeune femme convoitée et en supprimant l'encombrante vieille femme. A quoi Nomerfide réplique: "Puis que vous avez ceste oppinion, on doibt bien craindre de tumber en voz mains³⁸". Hircan, de plus, est présenté

³⁵ Exemples de ce constat collectif p. 246 et p. 271.

³⁶ p. 96.

³⁷ Dénonciation de Longarine, p. 97; dénonciation de Parlamente, p. 264; réprimandes de Oisille, p. 265.

³⁸ p. 34.

comme un jouisseur résolu, prêt à sacrifier les chambrières de son épouse. La désapprobation, un rien amusée, de Longarine³⁹ n'altère ni la verve ni l'assurance de son interlocuteur. Aussi, la sérénité de l'alliance avec Parlamente est-elle sujette à caution. Si Parlamente tient Hircan pour un "bon mary"⁴⁰, n'est-ce pas l'effet d'une autosuggestion prompte à rassurer? Le "bon mary" en question venait à peine d'expliquer qu'il se sentait de taille à "assaillir deux foibles"⁴¹ femmes pour satisfaire ses désirs et répondre activement à l'occasion donnée. Digne émule de "l'esprit gaulois", Hircan est de ceux qui obligent à la réaction et refusent à autrui toute indifférence polie.

En regard de ce provocateur, et même de l'ensemble du groupe, Ennasuite fait pâle figure. Son nom se prête aux jeux onomastiques⁴² et elle n'a d'existence qu'en opposition, notamment vis-à-vis de Parlamente⁴³. Cette attitude négative

³⁹ Voici la réplique de Longarine: "[...] car voz femmes sont si saiges et vous ayment tant, que, quant vous leur feriez des cornes aussi puissantes que celles d'un daing, encores voudroient-elles persuader elles et tout le monde, que ce sont chappeaux de roses." p. 47.

⁴⁰ p. 365.

⁴¹ p. 364.

⁴² Elle serait simple "suivante". Or, le nom a une grande importance au titre de support du statut personnel. Celui d'Ennasuite connote une infériorité relative, la dévalorise dans le cadre de la communauté parlante. La fonction d'identification du nom joue en défaveur d'Ennasuite.

⁴³ L'inimitié d'Ennasuite à l'égard de Parlamente est régulièrement signalée. Voir, par exemple, p. 193, 261 et 303.

est tellement ancrée dans le personnage que Saffredent joue la surprise lorsqu'elle a la même opinion que lui⁴⁴. A l'opposé d'une pareille agressivité se place l'appréciation de Longarine, réputée joyeuse quoique jeune veuve. Outre qu'elle rejette toute mélancolie, Longarine est estimée pour ses qualités d'honnêteté et de sincérité. Simontault, par exemple, est assuré qu'elle "n'a point accoustumé de celler la verité soit contre femme ou contre homme"⁴⁵.

Les devisants se distinguent donc mutuellement: aucun n'est semblable à l'autre et tous sont aptes à émettre des opinions concernant autrui. La relation interpersonnelle et sa forme explicite, la relation interlocutive, leur permet de naître à la différence, de ne pas constituer une masse indéterminée de nobles en palabre. La relation interlocutive, en prenant corps et vie dans le dialogue, est "l'ouvrière de l'identité personnelle", pour reprendre des termes de Francis Jacques, "puisque'elle est indispensable pour conférer l'identité des personnes"⁴⁶ à ses interactants. La subjectivité de chaque devisant est rendue perceptible, de manière différentielle, dans ce contexte interlocutif. Mais compte tenu

⁴⁴ "Saffredent luy respondit: "En quelque sorte que ce soit, je suis bien ayse que vous estes de mon opinion.", p. 419. L'accord avec Saffredent est aussi peu fréquent, comme le montrent les échanges à la fin de la 24^e nouvelle, p. 201.

⁴⁵ p. 116.

⁴⁶ F. Jacques, *Différence et Subjectivité*, p. 293-293.

du fait que les mots n'ont de sens que s'ils s'adressent à un interlocuteur, présent ou virtuel⁴⁷, comment saisir la voix propre de chaque devisant? En effet, il serait faux de prétendre que tout dialogue avec autrui entraîne la coïncidence de chacun avec soi. Si la communication commençait par l'initiative absolue du parleur, il n'y aurait pas de dialogue possible⁴⁸ ou, pis encore, on aurait affaire à un anti-dialogue, un "dialogue de sourds", tel que le décrit Lewis Carrol dans *Alice au pays des merveilles*.

2- Autoportraits

Comment chaque devisant parvient-il à se présenter tel qu'il le veut, tel qu'il entend être reconnu par autrui? En d'autres termes, un devisant peut-il chercher à poser sa différence en s'autodéfinissant, en soumettant une sorte d'autoportrait? Cet exercice, cependant, ne saurait se confondre avec un monologue. Le "je" qui s'affiche n'a rien à voir avec le "moi, je" égocentrique qui s'épanouit si bien dans la littérature du dix-septième siècle sous le nom

⁴⁷ Pour reprendre les analyses proposées par Bakhtine. *op. cit.*, notamment p. 238-307.

⁴⁸ Cette impossibilité pragmatico-sémantique est l'objet de moult démonstrations dans l'œuvre de Wittgenstein. Voir, par exemple, *Le Cahier bleu et le Cahier brun* Paris, Gallimard, 1965.

d'amour-propre. Le moi des devisants, en effet, n'est pas monadique mais toujours situé dans un contexte interlocutif. Or, on trouve dans l'*Heptaméron* certaines "tirades" qui ont valeur d'étendard et permettent d'associer un devisant à une thématique précise. Longarine, par exemple, peut être associée à la défense de la liberté de conscience. L'élan initial est donné par Saffredent qui met en cause l'honneur féminin. Il lui est alors proposé non seulement une réponse mais encore une profession de foi, énoncée sous forme de paradoxe. Il s'agit d'exposer les formes du "vray honneur qui est le contentement de ce monde"⁴⁹. Suit une description détaillée des vertus véritables, prises en charge directement par la locutrice sous la forme d'un "je", représentatif de la subjectivité et de son discours:

Quant tout le monde me diroit femme de bien, et je scaurois seulle le contraire, la louange augmenteroit ma honte et me rendroit en moy-mesme plus confuse; et aussy, quant il me blasmeroit et que je sentisse mon innocence, son blasma tourneroit à contentement; car nul n'est content que de soy-mesme⁵⁰.

Ce passage illustre le retrait temporaire d'une mimétique supposée de l'oralité pour mieux laisser la pensée s'énoncer

⁴⁹p. 84.

⁵⁰*Ibid.*

sous forme d'antithèses, s'épanouir en chiasme (innocence/blasme-blasmeroit/contentement) et finir avec une assertion en forme de sentence. L'élan de Longarine renvoie au cas le plus simple de la communication, telle qu'étudiée par J.R. Searle⁵¹. Le locuteur, en effet, profère une phrase et veut dire exactement et littéralement ce qu'il dit. Dans ce cas, le locuteur a l'intention d'obtenir de l'auditoire une adhésion sans réserve à ce qui est énoncé. Longarine fait coïncider le vouloir-dire et le pouvoir-dire. La "cible" de Longarine a-t-elle été atteinte? Encore faut-il savoir ce que l'on visait en cette occasion. Il est peu probable que Saffredent infléchisse ses jugements. En revanche, la devisante marque sa spécificité et désigne à tous des choix qui la constituent.

L'antithèse utilisée par Longarine est l'outil rhétorique de prédilection du personnage souhaitant afficher sa pensée. La jeune et joyeuse Nomerfide use aussi de ce procédé lorsqu'elle profite d'une discussion après conte pour décrire un possible bonheur au milieu des tribulations:

Si la mort est estrange, commence Nomerfide, le plaisir aussy est nouveau et d'autant plus grand qu'il a pour son contraire l'oppinion de tous les saiges hommes, et pour son ayde le contentement d'un cueur plain d'amour et le

⁵¹ J. R. Searle, *Expression and Meaning* Cambridge, Univ. Press, 1979, p. 30-37.

repos de l'ame, veu que Dieu n'y est point offensé. Et quant à la mort, que vous dites cruelle, il me semble que, puisqu'elle est nécessaire, que la plus briefve est la meilleure [...] je tiens pour heureux ceulx qui ne demeurent point longuement aux faulxbourgs⁵²

Cet élan quasi mystique de Nomerfide réclame une conclusion fortement marquée: "la prison n'est jamais estroicte où la pensée se peult pourmener à son ayse". L'allitération en *p* (prison/pensée/peult/pourmener) martèle la finale du passage. Ainsi, Nomerfide, réputée joyeuse, jeune au point de susciter parfois quelques taquineries déstabilisantes⁵³, peut produire des discours peu superficiels, dignes sujets de méditation.

Mais c'est à Parlamente qu'est réservé le plus long "monologue" et le jeu le plus subtil avec les outils dont dispose la langue. Là encore, une question de Saffredent opère un effet maïeutique. Parlamente se lance dans une description de ce qu'elle nomme "parfaitz amants⁵⁴". La définition reste attachée au nom de Parlamente au point que des jeux onomastiques se produisent tout au long du texte: la

⁵² p. 278-279.

⁵³ Ainsi s'inquiète-t-elle de l'opinion d'Oisille à son égard, lors d'un échange qui suit la nouvelle 5: "Nomerfide dist tout hault: "Ha, par ma foy, vous me direz ce que vous voudrez, mais j'eusse myeubz aymé estre gectée en la riviere que de coucher avecq un cordelier." Oisille luy dist en riant: "Vous sçavez doncques bien nouer?" Ce que Nomerfide trouva bien mauvais pensant qu'Oisille n'eut estime d'elle qu'elle desiroit (...)" p. 37-38.

⁵⁴ L'exposé de Parlamente occupe les pages 278 et 279.

syllabe "par" est récurrente, du nom de Parlamente à "parfaits amants" et "perfection". Or, les vertus herméneutiques de la paronomase sont avérées: outre que cette figure de mots facilite la mémorisation du thème, elle instaure une harmonie sonore propre à retenir l'attention et à susciter le plaisir à l'audition⁵⁵. Le style du passage se veut rigoureux et la langue recherchée: elle doit être l'image de l'idée développée comme si le texte était lui-même une métaphore du contenu⁵⁶. En premier lieu, Parlamente entend signifier le parcours d'une vie et compare le cheminement à l'évolution de l'enfant. Celui-ci est considéré comme un embryon d'adulte. La métaphore est servie par des jeux sonores insistants. Il est question des "poupines", avec lesquelles joue l'enfant, des "petites pierres" qu'il entend assembler. Aux deux mondes concomitants, celui de l'enfant et celui de l'adulte, se combinent, ensuite, deux univers antinomiques qui cernent l'existence. L'un se confine dans le binaire et l'insoluble dualisme. L'autre s'élève, par un mouvement ternaire, vers l'unité suprême et absolue. Le mouvement du passage est ascensionnel et part de l'humain

⁵⁵ On peut même penser que la jonction harmonie-plaisir est un procédé rhétorique d'une indéniabilité efficace, comme le montre C. Kerbrat-Orecchioni, *La Connotation*, Lyon, Presses de l'Université de Lyon, 1977, p. 41.

⁵⁶ Ce long passage réclame un traitement à part et, comme il est convenu d'en saisir uniquement la "substantifique moelle", seuls les extraits commentés ont été retenus.

pour s'épanouir dans le divin. Ce monde de la dualité, où corps et esprit se confondent, est illustré par le choix d'expressions contrastées: "l'âme" s'oppose au "corps", les "sens [...] obscurs et charnelz" sont confrontés aux "choses basses que l'honneur et la conscience reprouvent". En revanche, c'est un mouvement ternaire qui s'applique à définir la perfection: il est question de "beaulté, bonté ou bonne grâce" et l'allitération en *b* renforce la trilogie. Se place ensuite, comme en écho, le trio "beauté, grâce et vertu". Mais la trinité, modèle divin auquel Parlamente tient à se rattacher, réclame l'unité comme ultime aboutissement de la démarche. Les jeux d'échos et de répétitions ont encore leur place ici, puisque s'il est d'abord question de "l'oeil" de l'enfant en quête de savoir, le mysticisme s'exalte auprès de "l'oeil de foy". Le singulier d'une expression placée au centre de la phrase renforce l'impression d'unité. Dans l'usage que fait Parlamente des comparaisons et métaphores, celle qui concerne l'enfant est un bel exemple d'énonciation intuitive de la genèse de l'identification personnelle⁵⁷. *L'infans*, en effet, est celui qui ne parle pas encore, qui,

⁵⁷ Comme le constate F. Jacques, effectuant une synthèse des récentes recherches en psychologie infantile: "Le manque à être de l'ego enfantin apparaît comme un manque particulièrement évident d'identification personnelle. Il ne se résout en principe que par la normalisation de l'activité communicationnelle". *L'Espace logique de l'interlocution. Dialogiques II*, P.U.F., 1985, p. 198.

n'ayant pas accès à la relation interlocutive, ne sait pas encore qui il est. Analysant ce processus, le faisant évoluer du pragmatique au mysticisme, Parlamente parvient à dire ce qu'elle est, à montrer qu'elle "entend se conformer [...] à son idéal, celui de l'amour parfait"⁵⁸.

Parmi les devisants, seul Dagoucin osera pousser le thème de l'amour constant au point de vouloir perdre tout contact avec le réel. Il utilise le même type de vocabulaire que celui de Parlamente. Mais son utilisation conduit à un enfermement, visible dans les tournures amphigouriques de certains de ses discours. Dagoucin se donne-t-il comme un amoureux? Dans ce cas:

Je n'ose, dit-il. penser ma pensée, de paour que mes oeilz en revelent quelque chose; car, tant plus je tiens ce feu celé et couvert, et plus en moy croist le plaisir de sçavoir que j'ayme parfaitement⁵⁹.

Pas moins de six formes marquent, dans ce bref passage, la tournure égotiste des propos. Cet enfermement pourrait exclure Dagoucin du cadre dialogal. Mais c'est compter sans la dynamique du dialogue. Simontault autant que Parlamente et Saffredent, dans cette discussion de la première journée, présentent successivement les vices de forme de cette

⁵⁸ M.M. De La Garanderie, *op. cit.*, p. 51.

⁵⁹ p. 48.

pensée. La synthèse ironique en est donnée par Saffredent: "*Non loquendo, sed moriendo confessi sum*⁶⁰". Autant dire que l'enfermement narcissique est synonyme de stérilité et de vacuité. Transi d'amour, Dagoucin n'en est pas moins homme et se trouve dans l'obligation de confronter le "moi, je" narcissique au "lui" et aux "ils" lucides de l'assemblée masculine. En effet, à l'exception de Dagoucin, peu de devisants masculins exercent leur verve pour rêver de qualités morales. Le "moi" masculin déploie une pavane qui se construit en opposition avec les rêves de pureté du groupe féminin. À ce titre, les "épanchements" de la gent masculine font contrepoids à ceux du groupe féminin. Aux tirades de Dagoucin, qui radicalisent et amplifient les discours de Parlamente, s'opposent, par exemple, celles d'Hircan. Celui-ci développe une argumentation qui a pour fonction d'avertir l'assemblée du rôle qu'il entend prendre en société. Il lui importe de jouer les cyniques et de faire de la dénonciation des hypocrisies féminines son fer de lance, fort de la certitude que "toujours ung pire diable met l'autre dehors, et que l'orgueil cherche [...] la volupté⁶¹ [...]". Les "robbes" des dames sont "si longues et si bien tissues de dissimulation, que l'on ne peult congnoistre ce qui est

⁶⁰p. 49.

⁶¹p. 220.

dessoubz⁶²". Que deviennent, dans ce passage qui valorise le paradigme de la dissimulation, les rêves de chasteté? Le pragmatisme et le réalisme le plus brutal répondent à cette question idéaliste: "ma femme et moi sommes enfans d'Adam et d'Eve; parquoi, en bien nous mirant, n'aurons besoing de couvrir notre nudité de feuilles, mais plutôt confesser nostre fragilité". Paradoxalement, la dénonciation use du regard oblique pour s'énoncer. C'est aussi que son objet vise la sexualité. C'est "ce qui est dessous" qu'il convient d'explorer et l'entourage sémantique éclaire le projet de révélation. Il est question de "diable", "volupté", de "dessoubz", tandis que les "enfans d'Adam et d'Eve" et la "nudité" confirment l'importance de ce champ sémantique.

En conséquence, quand Hircan esquisse un autoportrait, comme l'y invite, par exemple, Oisille après la nouvelle 25, la provocation joyeuse et le rejet de toute introspection sont lancés en guise de réponse: "quant est de moy", dit Hircan, "je m'en⁶³ suys souventesfois confessé, mais non pas gueres repenté [...] Le peché me desplaist bien, et suis marry d'offenser Dieu, mais le peché me plaist tousjours⁶⁴."

62 p. 220.

63 Il s'agit du "péché de concupiscence".

64 p. 207.

Mais si Hircan s'exerce au rôle de cynique, Saffredent mène plus loin la provocation, en l'élevant au rang d'un art de vivre apte à exprimer les détours dont doit user la séduction pour être efficace. Saffredent s'applique à faire l'éloge de ce processus⁶⁵. Il se veut le praticien du langage trompeur et n'hésite pas à décrire les méthodes dont use un fin tacticien du désir. Stratège des alcôves ou "homme à bonnes fortunes⁶⁶", Saffredent se donne comme mouvement initial la conquête puisqu'enfin il supplie de "croire que Fortune aide aux audacieux, et qu'il n'y a homme, s'il est aymé d'une dame, [...] que à la fin n'en ayt du tout ce qu'il demande en partye⁶⁷ [...]". Cette prééminence accordée à la quête du plaisir transforme l'homme en conquérant d'une vertu simulée. Saffredent s'érige en chantre du désir, tendu vers l'appropriation de l'objet convoité, vers une conquête qui valorise les compétences tacticiennes de l'*ego* et lui donne un rôle qui s'apparente à l'art des positions guerrières.

⁶⁵ Le nom de Saffredent est peut-être choisi à dessein, pour valoriser l'appétence remarquable du personnage. Selon une remarque faite par Yvan Lepage, "satre", en effet, signifie "gourmand", "avide", "glouton", en ancien français. De plus, la syllabe finale du nom, dent, peut être associée au symbolisme de la dent, désignant souvent "l'agressivité dues aux appétitions des désirs matériels", selon Paul Diel, *Le Symbolisme dans la mythologie grecque*, préface de Gaston Bachelard, Paris, 1966 (1^{ère} éd.: 1952), p. 176.

⁶⁶ Pour reprendre des termes propres à rappeler les célèbres tacticiens du dix-huitième siècle, de Versac à Lord Chester ou Lovelace, en passant par Don Juan.

⁶⁷ p. 53.

Ainsi, en différentes occasions, les devisants entendent montrer qu'ils disposent d'une codification propre et peuvent opérer un travail d'identification à l'intérieur du jeu dialogal. Ils entendent parfois "camper sur leurs positions", pour reprendre une métaphore militaire que ne renieraient sans doute ni Saffredent, ni Hircan ou Simontault. Il importe de se faire une certaine place dans le groupe⁶⁸ avec un statut personnel bien marqué.

2-2 La relation polémique

1- La polémique comme distorsion du dialogue

Mais si chaque devisant peut ainsi disposer d'un code partiellement propre, il n'en reste pas moins soumis aux débats, à l'obligation d'une constante transaction linguistique. Celle-ci exclut tout enfermement monologal autant que tout retrait silencieux hors du dialogue. Que deviendrait la communication si l'autre renvoyait sans cesse au désert, à la vacuité de l'égotisme? Même Dagoucin, pourtant animé de tendances narcissiques, est contraint de "rentrer dans les rangs", de répondre aux adresses sarcastiques ou

⁶⁸ En ayant soin d'éviter le statut minoré de "suivant" ou "suivante". La menace concerne plus particulièrement Ermasuite.

polémiques. En conséquence, si les traits différentiels peuvent être à ce point marqués chez les devisants, il y a risque d'asymétrie, voire risque de rupture dans le dialogue. De fait, les débats ne sont pas toujours débats à l'unisson, colloques supposément ordonnés et équilibrés. Outre que cela évite la monotonie, le jeu dialogal prouve ainsi que la polyphonie sait aussi jouer des ressorts de la dissonance. La polémique est l'asymétrie la plus marquante des débats. Dans ce genre d'exercice, chaque interactant différencie sa position en majorant l'intérêt doctrinal, voire en recherchant le dissentiment. Il s'agit d'exagérer en préservant jusqu'au bout sa codification propre. Certains débats ont une nette coloration conflictuelle qu'il convient d'analyser en détail. Ces phases polémiques dans les devis sont vives au point d'épargner peu de journées de contes et devis⁶⁹. L'objet de ces polémiques est assez nettement circonscrit. Il y est question d'amour⁷⁰ et de pratiques amoureuses honorables,

⁶⁹ Dans la première journée, par exemple, seul le 2^e devis n'est pas polémique car "il n'y eut dame en la compaignye, qui n'eut la larme à l'oeil", p. 21. Le pathos sursoit aussi à l'agressivité dans la 5^e journée, à une exception près, à la suite de la nouvelle 45, mais les conflits restent très fréquents dans l'ensemble du recueil.

⁷⁰ Grâce à la concordance établie par Suzanne Hanon, *Le Vocabulaire de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1990; on sait l'importance statistique du verbe "aymer" (564 occurrences), du substantif "amour" (505 occurrences) et de la part des femmes (827 occurrences), ce qui place ce lemme parmi les premiers de la liste hiérarchique proposée - et des hommes (475 occurrences) dans la discussion du sujet.

soutenues par le mariage, l'honneur et la vertu, ou, selon les points de vue, déviantes, c'est-à-dire rythmées par la violence, les tromperies et les hypocrisies diverses. L'intérêt de cette thématique est de rendre perceptible la bipartition initiale du groupe: au "clan" des dames s'oppose celui des hommes.

Cependant, cette bipartition mérite d'être nuancée. En effet, au cadre polémique général qui oppose honneur féminin et honneur masculin s'ajoutent les relations particulières entretenues par les devisants et énoncées sous forme de mises en cause personnelles. En première instance, la polémique se passe de nuances: l'affrontement entre les deux camps permet le déploiement d'arguments généraux qui s'opposent point par point. Tel devisant est-il à cours d'outils argumentatifs? L'attaque personnelle prend alors le relais et confirme le point de vue initial. Le passage d'une argumentation générale à une argumentation *ad hominem* est un des procédés dont usent les devisants pour entrer en polémique. En témoigne la leçon que tire Saffredent de la nouvelle 3. La vengeance d'une reine trompée est le "conte prétexte" qui lui permet d'asséner une morale très personnelle à son public: "Quant voz maris vous donnent des cornes de cheuvreux" assure Saffredent, il faut que "vous

leur en donnez de cerf⁷¹". Pratiquer une ironie corrosive, discourir *per contrarium*, comme excelle à le faire Saffredent, n'est pas sans risque: l'ironiste a besoin d'être entendu. Or, il l'est d'abord par Ennasuite et l'incise "en riant" instaure une fausse complicité entre Saffredent et elle. Si "l'ironie regarde ailleurs⁷²", encore faut-il que le regard atteigne sa visée. Les signes paraverbaux, peu fréquents dans l'*Heptaméron*, servent ici le dialogue: ils mettent en place un jeu de scène propre à illustrer les ambitions de Saffredent. En effet, "durant ce propos, ung de la compaignye se print fort à rire, sachant que celle qui prenoit les parolles de Saffredent à son adventaige, n'estoit pas tant aymée de luy, qu'il en eust voulu souffrir cornes, honte ou dommaige⁷³". Dindon de la farce, Ennasuite l'est doublement, riant mal à propos et négligeant le rire d'un tiers, seul connu de Saffredent. Pareil quiproquo est une constante puisque, dans le prologue de la 7^e journée, Ennasuite rougit comme "si ce eust esté à elle que le propos se fust addressé; si est-ce qu'il n'en fut moins entendu du lieu où il desiroit estre oy⁷⁴". Si le jeu de Saffredent et la méconnaissance d'Ennasuite ne sont pas à proprement parler

⁷¹p. 27.

⁷² Selon la remarque de Wladimir Jankélévitch, *L'Ironie*, Paris, Flammarion, 1983, p. 131.

⁷³p. 27.

⁷⁴p. 371.

polémiques, ils instaurent une situation qui porte en elle les germes de la dispute et de l'agressivité. Longarine est-elle courtisée par Saffredent⁷⁵? Ou s'agit-il de Parlamente? Perdue dans les méandres d'une pensée qui lui échappe, Ennasuite n'hésite plus, dès lors, à manier l'agression, à montrer tous les signes d'une colère quelque peu paranoïaque. Un constat général de Parlamente, par exemple, l'atteint au point qu'elle "change de couleur et lui dit: "Vous devez juger que chascun a le cueur comme vous, ou vous pensez estre plus parfaicte que toutes les autres⁷⁶". Ennasuite semble touchée par le soupçon: Parlamente, en effet, venait de parler des femmes qui ne se contentent pas de leur mari. Supposer qu'Ennasuite "peut être n'est pas irréprochable⁷⁷" est aller peut-être vite en besogne. Au moins sait-on que la situation d'Ennasuite dans le groupe est marquée par l'instabilité. Déstabiliser, au reste, est le jeu de prédilection du polémiste. Il s'agit d'imputer un grief, sachant fort bien qu'en contexte ordinaire celui-ci sera mal reçu et obligera à une réaction. Hircan, par exemple, suppose Nomerfide indiscrette. Face à cette imputation de prédicats personnels, la "loi du talion" est la réaction ordinaire. Mais à

⁷⁵ C'est l'opinion de M.M.De La Garanderie: *op. cit.*, p. 54.

⁷⁶ p. 261.

⁷⁷ M.M. De La Garanderie, *op. cit.*, p. 62.

malin, malin et demi: "Il vous semble, dist Nomerfide, que chacun est comme vous, qui par ung bruit en veult couvrir un autre⁷⁸". La vivacité des échanges entre Nomerfide et Hircan est observable au début comme à la fin de l'*Heptaméron*. A la suite de la nouvelle 70, le dialogue est encore acerbe et renvoie les partenaires dos à dos:

Si, faut-il, dist Nomerfide, que l'amour soyt grand, qui cause une telle douleur. - N'en ayez point de paour, dist Hircan, car vous ne morrez point d'une telle fiebvre. - Non plus, dit Nomerfide, que vous ne vous tuerez, après avoir congneu vostre offence⁷⁹.

L'argument *ad personam* utilisé par Hircan anime la dispute. Le procédé "table sur le lien entre la personne et ses actes; lien qui permet de présumer de ceux-ci⁸⁰" en prétendant connaître ou juger la personne en cause. Le mouvement permet de faire ressortir les carences réelles ou supposées de l'adversaire et oblige à la réaction. A ce titre, il implique "une certaine violence, interdisant tout raisonnement⁸¹".

⁷⁸p. 40.

⁷⁹p. 420.

⁸⁰ Selon la définition proposée par Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, Paris, P.U.F, 1991, p. 177.

⁸¹ *Ibid.*, p. 178.

Dans ce cas, si le dialogue n'est pas clos, il refuse au moins toute progression efficace.

Peut-on toujours réduire l'échange polémique le plus simple, comme celui qui oppose Hircan et Nomerfide, à la seule fonction de distraction, d'animation du dialogue? Ce serait voiler la complexité de la relation interlocutive. La polémique montre que, même égaux dans le jeu, les devisants subissent des relations de pouvoir. Chaque devisant, en effet, dispose d'une compétence pragmatique, à l'oeuvre dans le dialogue. Chaque devisant peut faire agir sa capacité d'interception et d'interférence discursive, rendant visible la subjectivité dans la relation. Or, la force illocutoire de tel ou tel propos peut entraîner une dissymétrie, une distorsion momentanée dans le dialogue, l'un des partenaires souhaitant obtenir "gain de cause", dominer l'autre à l'occasion de la polémique. Mais cette velléité est provisoire et réversible: puisqu'ils sont égaux, les devisants ont toujours droit de réponse et possibilité de contester la charge de l'un. Par ailleurs, la polémique a une fonction heuristique: elle témoigne, à des degrés divers, d'une scission idéologique fondamentale. Au centre de la polémique peuvent être placés Hircan et Parlamente. Si les époux sont donnés comme unis dans l'*Heptaméron*, disposés à s'estimer mutuellement et ne dédaignant pas les plaisirs de l'amour

conjugal, ils expriment pourtant des choix opposés concernant les règles contractuelles qui régissent leur micro-société. Hircan et Parlamente illustrent le point de vue selon lequel l'union n'est pas la fusion, la perte de toute individualité: le dialogue s'instaure même au sein d'une micro-structure telle que le couple.

Du côté d'Hircan s'épanouit l'idéologie d'une société archaïque régie par "Nature", fondée sur une sorte de troc où la femme apparaît comme l'objet essentiel de la transaction. Du côté de Parlamente s'affirme une "société moderne", en quête de codes nouveaux comme celui de l'honneur féminin. L'opposition entre ces deux points de vue peut être stigmatisée par l'observation d'un simple échange entre Parlamente et Hircan:

Oui, dit Hircan, le plaisir et la folie, qui sont deux grands advocatz pour les dames. -Si nous n'avions d'autres advocatz, dit Parlamente, que eux avec vous, nostre cause seroit mal soutenue [...] Mais l'honneur des femmes a autre fondement: c'est douceur, patience et chasteté⁸².

⁸²p. 301.

Alors que dans ce passage, Hircan, rejoint par Saffredent et Simontault, s'efforce de démontrer la duplicité féminine⁸³, Parlamente y dénonce les codes masculins, fondés sur la différence des sexes et la coercition. Les hommes, à l'entendre, n'aiment "rien que plaisir" et leur plaisir "git à déshonorer les femmes⁸⁴". Paradoxalement, cette dénonciation de l'inégalité des sexes est rendue possible parce que le jeu a placé l'égalité au rang des règles de régie du dialogue. Mais encore s'agit-il seulement de jeu. Rien n'oblige à prendre au sérieux la confrontation des deux systèmes idéologiques antinomiques. Simontault, par exemple, est habile à réduire la dissension. En quelques mots, il réduit le débat au niveau d'un jeu rhétorique sans valeur théorique: "Car, pour faire conclusion du cueur de l'homme et de la femme" prétend-il "le meilleur des deux n'en vault riens⁸⁵". Mais n'en déplaît à Simontault, le débat parcourt tout l'*Heptaméron* au point de laisser penser que l'amour n'est pas l'objet du débat mais plutôt d'abord le

⁸³ En usant d'antithèses fortement marquées, comme dans cette remarque: "J'en ay veu assez de telles, dist Hircan, qui pleurent leurs pechés et rient leur plaisir tout ensemble.", p. 427.

⁸⁴ p. 128 et p. 221.

⁸⁵ p. 175. Simontault aime à pratiquer ce jeu, allant jusqu'à répéter presque dans les mêmes termes "sa" formule, en d'autres lieux: "[...] pour bien louer à la vérité l'homme et la femme, l'on ne peut faillir de dire que le meilleur n'en vault rien.", p. 307.

problème de la socialisation des relations femmes/hommes. L'amour est le noeud du problème mais non le problème lui-même. Celui-ci s'énonce en termes de possession et de dépossession. Saffredent résume ainsi les enjeux: "l'on ne saurait faire plus d'honneur à une femme de qui l'on désire telles choses, que de la prendre par force⁸⁶."

Le principe relationnel est au centre de cette scission idéologique, dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre. En somme, les relations interpersonnelles instaurées entre les devisants permettent de traiter de la difficulté même de ces relations. La polémique est menace de rupture du dialogue, de dégradation de la relation, entraînée régulièrement vers le mode du grief personnel et de l'agressivité. Cette tension dans la relation est l'indice d'une tension structurelle. Le désir masculin, tel que le décrivent Hircan, Saffredent ou Simontault tend vers la satisfaction et l'appropriation. Par là même, il altère la relation avec autrui, envisageant jusqu'à sa destruction. Pas de dialogue possible dans ce cas mais plutôt un enfermement monologal qui néglige toute différence positive. L'*ego* masculin est porté par un désir d'affirmation de soi qui se heurte aussitôt au désir d'affirmation d'autrui et à l'amour-propre de chacun. La conséquence attendue est une

⁸⁶p. 142.

frustration. Celle-ci est régulièrement signifiée par Simontault, engageant ses contes en parlant de ses insatisfactions⁸⁷, rappelant à qui de droit combien celles-ci lui insupportent:

Vous appelez doncques vostre mestier, dist Parlamente, de tromper les femmes? Par ainsy, de vostre bouche mesmes vous vous jugez. - Quant j'en aurois trompé cent mille, dist Simontault, je ne serois pas encores vengé des peynes que j'ay eues pour une seule⁸⁸.

L'amertume exprimée par Simontault place l'individu désirant dans une impasse: s'il n'obtient pas satisfaction, il s'exerce à la vengeance, c'est-à-dire qu'il maintient l'inégalité dans les positions respectives des hommes et des femmes, perpétuant un rapport de force.

Mais le débat hommes/femmes n'est pas seulement affaire d'individus: le point de vue de la gent féminine montre qu'il est à placer au niveau de l'idéologie. L'ampleur du problème est telle qu'il empêche de croire à l'arbitraire séparation des deux "clans"; celui des femmes et celui des hommes. En effet, des mouvements d'un groupe à l'autre peuvent être observés et nuancent le propos. Il est difficile,

⁸⁷ p. 11.

⁸⁸ p. 352.

par exemple, de faire tout à fait d'Ennasuite une partisane du groupe féminin. Plus délicat encore serait le placement de Dagoucin dans le "clan masculin". Il est entendu que celui-ci "ne voudroit poinct parler contre les dames⁸⁹." De surcroît, il arrive que les arguments d'Hircan soient à porter au compte de la défense des femmes. Peu effrayé par les contradictions, il revendique ainsi l'égalité dans le désir, car "nature n'a rien oublié en elles non plus que en nous⁹⁰" au point qu'il devient impossible de soutenir que

les femmes honnestes peuvent laisser honnestement l'amour des hommes, et non les hommes, celle des femmes, comme si leurs cueurs estoient differens; mais combien que les visaiges et habitz le soient, si croys-je que les voluntez sont toutes pareilles⁹¹ [...].

En réponse au problème du désir commun et de la nécessité d'un plaisir pris conjointement, Longarine propose la chasteté comme ultime viatique: "Je dis que la femme chaste, qui a le cueur remply de vray amour, est plus satisfaicte d'être aimé parfaitement, que de tous les plaisirs que le corps peult désirer⁹²." Le problème est-il pour autant surmonté? Ces

⁸⁹p. 265.

⁹⁰p. 220.

⁹¹p. 175.

⁹²p. 399.

mouvements observables d'un groupe à l'autre prouvent, au moins, qu'il est difficile d'établir de manière tranchée où se trouve le parti de la modernité parmi les devisants.

G. Mathieu-Castellani voit dans le débat hommes/femmes l'opposition entre un discours "moderne", réceptif à une nouvelle idéologie du mariage, où s'impose l'honneur féminin, et le discours archaïque, où la femme est simple objet de troc⁹³. Mais les relations interlocutives, en réinvestissant le corps, en montrant que la corporéité humaine est problématique pour les hommes comme pour les femmes nuancent le clivage. Même s'ils ne sont pas décrits physiquement, les devisants se donnent, en effet, comme des êtres de chair, et Hircan a soin de rappeler que sa femme et lui sont "enfants d'Adam et d'Eve; parquoy, en bien nous mirant, n'aurons besoing de couvrir notre nudité de feuilles, mais plustost confesser nostre fragilité⁹⁴." La reconnaissance de cette faiblesse ontologique est un motif apte à apaiser ou à réduire ces tensions et fait disparaître toute polémique, voire tout débat⁹⁵, réduisant le registre émotionnel à une forme collective simple.

⁹³ G. Mathieu-Castellani, *op. cit.*. Voir, à ce propos, le chapitre "Archaïsme et modernité. Les structures de l'échange", p. 169-189.

⁹⁴ p. 221.

⁹⁵ Celui-ci est réduit à la notation brève de réactions: rire, après les nouvelles 11 et 52, ou larmes des dames, après les nouvelles 2 et 9.

Mais le dialogue effectif est avant tout bivocal: il peut donc subir la distorsion voire la rupture momentanée instaurée par la polémique. La tension exprimée se complique lorsque s'instaure une véritable relation interlocutive, où le collectif ne prime pas sur le singulier. Admettre que les dix ne sont pas toujours à l'unisson, c'est affirmer que le dialogue comprend des possibilités de désordre, de disparités et d'énonciations singulières. La polémique implique que chacun dispose d'un mode d'action sur autrui en tant que protagoniste du discours.

2- Désir et polémique

La relation polémique est à placer dans la sphère du désir, de la binarité sujet/objet dans laquelle A désire B⁹⁶. Si A n'atteint pas l'objet convoité, s'opposent alors un sujet et un "anti-sujet". Ces relations hommes/femmes qui sillonnent la polémique sont portées par l'opposition entre le vouloir-faire et le pouvoir-faire. Le désir montre l'importance des valeurs modales dans la relation dialogale: il s'agit d'acquérir un

⁹⁶ Le modèle d'analyse actantielle peut éclairer la perspective dans la mesure où il combine trois relations (désir, communication et action) essentielles au parcours des devisants. La mise en place de ce modèle est faite, notamment, par A.J. Greimas, *Du Sens*, Paris, Seuil, 1970 et l'analyse est détaillée, avec les outils de la pragmatique de la sémiotique narrative, par A.J. Greimas et J. Courtès, *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

pouvoir, de savoir posséder et de faire savoir ses prétentions. Dès lors qu'interviennent des opposants, en l'occurrence le "groupe féminin", s'instaure une tension propre à faire surgir la polémique. L'étymon grec *polemikos*, au demeurant, désigne tout ce qui est "relatif à la guerre". Le couple Parlamente-Hircan est toujours au centre d'une guerre, certes sublimée par le langage, mais pourvue d'accents réalistes prouvant l'imbrication entre le dire et le faire. Lors d'un échange discordant entre les membres de ce couple emblématique, Parlamente tente de définir les traits du désir masculin: "l'amour de la plupart des hommes de bien est tant fondée sur le plaisir, que les femmes, ignorant leurs mauvaises voluntes, se y mectent aucunes fois bien avant ⁹⁷[...]". Cet exposé de Parlamente suffit-il à cerner toutes les vertus guerrières de la gent masculine? Même lors d'échanges polémiques, en effet, il est entendu que "les dames, selon leur coustume (parlent) autant par passion que par raison⁹⁸" alors que les hommes manient rhétorique et subversion avec aisance. Interpellé par Oisille, Saffredent, par exemple, s'essaie à une imitation de la langue courtoise, décrivant un serviteur transi et prêt à tous les sacrifices pour satisfaire sa bien-aimée:

⁹⁷ p. 175.

⁹⁸ p. 95.

Ma dame, quant noz maistresses tiennent leur ranc en chambres ou en salles, assises à leur ayse comme noz juges, nous sommes à genoulx devant elles; nous les menons d'ancer en craincte; nous les servons si diligemment, que nous prevenons leurs demandes; nous semblons estre tant crainctifs de les offenser et tant desirans de les servir, que ceulx qui nous voient ont pitié de nous, et bien souvent nous estiment plus sotz que bestes, transportez d'entendement ou transiz, et donnent gloire à noz dames, desquelles les contenancez sont tant audacieuses et les parolles tant honnestes, qu'elle se font craindre, aymer et estimer de ceulx qui n'en voient que le dehors⁹⁹.

La multiplication des relatives sert ici les ruses dialectiques de Saffredent et il faut suivre pas à pas son propos pour en saisir l'ultime intention: le mouvement va du juge à l'accusé, la femme tombant de son piédestal dans l'image finale, prouvant ainsi qu'apparence et réalité ne sauraient se confondre. L'homme est d'abord présenté comme le pieux subalterne, l'adverbe "diligemment" montrant les vertus du service d'amour. La soumission est totale, joignant le geste à la parole (nous sommes à genoulx devant elles) donnant toutes les marques d'une position respectueuse et subalterne, comme le montre l'opposition "tant crainctifs/tant désireux de servir". Mais, au seuil de l'humilité décrite, s'amorce un retournement progressif et un double mouvement indique que la

⁹⁹p. 83-84.

dégradation est plus méprisable qu'honorable où l'homme est "plus sotz que beste" et "transportez d'entendement ou transiz". La juxtaposition de deux propositions dépréciatives signale assez l'égarement du coeur et de l'esprit. La dichotomie entre apparence et réalité s'exprime ensuite avec force, toujours selon le même rythme binaire: les dames auraient "paroles honnestes" mais "contenances audacieuses". L'adjectif possessif de la première personne du pluriel, "noz maitresses", lançant le texte pouvait laisser supposer que Saffredent s'enrôlait dans la troupe des amoureux transis. La note finale (ceux qui n'en voient que le dehors) dément l'illusion et montre une rhétorique habile à ménager ses effets. La femme est celle qui pervertit, qui égare et qui trouble. Dès lors, l'attaque est la seule défense possible: pour éviter le ridicule d'être amoureux, il faut savoir répondre aux suggestions de la dame, voire les devancer en n'hésitant pas à la "forcer". Sous l'apparente courtoisie du discours se cachent la violence et la domination. La coercition rationalisée est donc le mode d'élection de la quête masculine, se couvrant d'une justification présentée subtilement. La "guerre" qui oppose les deux camps est donc à la fois guerre rhétorique où les outils de la langue servent de masque aux ambitions individuelles et combat singulier

puisque le dernier recours de l'argumentation est le grief, l'attaque personnelle.

Or, si la polémique anime le débat autant qu'elle le diversifie, elle ne peut toujours durer. Cette fissure menace non seulement l'équilibre des dialogues mais aussi la mise en contes obligée. Au reste, la menace n'échappe pas aux devisants. Nomerfide, par exemple, signale à l'auditoire que les digressions provocantes de certains, Saffredent, à l'occasion, peuvent être destructurantes: "Qui vous voudroit escouter, la Journée se passeroit en querelles¹⁰⁰". Il est entendu que le jeu dialogique ne peut se passer ni des contes ni des commentaires après contes. Chaque élément de la structure doit rester dans le cadre circonscrit du prologue. Celui-ci est suffisamment souple pour ne pas étouffer l'expansion dialogique de chaque interactant mais il est réglé avec rigueur. C'est au point que sont rejetés dans le paratexte tout conte ou dialogue jugés désordonnés. Ainsi, à la fin de la 4^e journée, "parce que l'un rompoit la parole de l'autre, l'on ne peut retenir les comptes tout du long, qui n'eussent esté moins plaisans à escrire que ceulx qu'ilz disoient dans le pré¹⁰¹." L'Auteur, si souvent en retrait dans l'*Heptaméron*, se présente alors sous la forme d'un prudent

¹⁰⁰p. 128.

¹⁰¹p. 281, nous soulignons.

indéfini. Il se donne comme charge de régler le jeu au titre d'ultime gestionnaire de la matière narrative. Sont refusés aux lecteurs les dialogues chaotiques, soumettant des histoires lacunaires brisées par l'absence de coordination, par des rythmes de paroles irréguliers et cacophoniques. Si, dans le prologue, l'Auteur s'efface, il ne va donc pas jusqu'à récuser tout à fait sa propre autorité ni son propre pouvoir, non plus qu'il n'envisage de s'en prendre à la cohérence du discours¹⁰². C'est dire que même lorsque la dissension et le désordre font irruption dans le texte se met en place un système d'autorégulation qui assure l'équilibre général.

Il reste donc à déterminer quels sont les outils régulateurs dont dispose le groupe pour rompre la dispute et retourner au rythme du dialogue ou à celui du conte.

¹⁰² Force est de constater, cependant, que l'écueil de la cacophonie est présent dans le texte, même si rapidement évacué. Il faut attendre la fin du XVI^e siècle et *Le Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville pour que toute autorité auctoriale soit refusée au dialogue, pour que toutes les certitudes humanistes s'estompent au rythme d'un éclat de rire général.

I-3- Les outils régulateurs du dialogue: civilité et gestion de la parole

Le dialogue mis en place entre les dix est le miroir d'une structure sociale attentive à l'harmonisation des points de vue, rebelle, a priori, aux déséquilibres. Il importe de valoriser l'authenticité en donnant à "entendre" la parole dans son surgissement, en lui laissant une allure digressive et composite où aucune instance unifiante n'intervient pour en contrôler le mouvement. A ce titre, le dialogue concourt à l'efficacité mimétique du texte: il donne l'illusion de plonger dans le flux désordonné de l'échange oral réel. Au reste, le tempo des devis est celui des journées. Simulacre de vie, le cadre quotidien répond à l'ambition de combler l'écart entre les mots et les choses, entre le dire et le faire. Les ruses de la mimésis qui entend produire un dialogue, comme s'il s'agissait de mettre en place un processus vivant, participent d'une quête des "ressemblances", des "similitudes" propres aux oeuvres du XVI^e siècle. "Le langage", à ce stade, existe "comme l'écriture matérielle des choses"¹.

¹ Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 58. Cette "syntaxe du monde". *Ibid.*, jugée par l'auteur essentielle à la compréhension du logos au XVI^e siècle est, cependant, traitée rapidement, dans un bref chapitre (p. 32 à 60). Au moins, l'*Heptaméron* est-il aussi à placer au rang des livres "qu'on

Ce texte qui se donne à entendre montre que le dialogue dispose d'abord des vertus d'assimilation et d'intégration. Le devisant en compagnie, et même en bonne compagnie, est censé s'agrèger à la collectivité. Il se reconnaît au gré de fraternités de paroles, de manières et de pensée. Ainsi, les journées de l'*Heptaméron* concourent à la représentation de la convivialité comprise comme activité collective et espace constitutif du groupe. Pour que se maintienne cet équilibre discursif, il importe que chacun reconnaisse son partenaire. Que certains devisants puissent s'exercer un instant à l'art de l'autoportrait n'est pas l'effet du hasard non plus que ne surprend le refus de s'enfermer dans le monologue ou, plus précisément, dans l'excès de la *garrulitas*, ce plat bavardage qui monopolise l'attention. D'une part, chacun se doit de connaître celui à qui il s'adresse. La connaissance des singularités doit permettre d'éviter tout totalitarisme et laisser chacun s'exprimer en fonction de ses spécificités. Mais, d'autre part, il est essentiel de disposer d'un espace de parole équilibré. Les devisants, aussi, interviennent avec régularité dans les débats, à une, deux ou trois reprises, rarement plus². L'excès de parole

ouvre, épelle et qu'on lit" pour découvrir qu'il "contraint le langage à résider du côté du monde". *Ibid.*, p. 49-50.

² Voir tableau des interventions de chaque devisant, en annexe.

autant que le laconisme sont à rejeter hors du bon usage du dialogue en société. Au titre d'hommes bien nés, les devisants doivent connaître et maîtriser des principes de civilité fort en vogue au moment où leur est donnée voix: de la vulgarisation des bonnes manières par Erasme³ au fameux traité de Castiglione⁴, il y a lieu, en effet, de montrer que "l'Homme accompli"⁵ sait manier "l'art de conférer" cher à Montaigne⁶, la sociabilité qui intègre l'individu par l'intermédiaire des contraintes d'un groupe donné. Respecter le contrat du dialogue n'est pas seulement manier habilement la rhétorique mais c'est mettre en valeur des qualités morales que la société du XVI^e siècle accrédite et valorise. Donc, le dialogue à l'oeuvre dans l'*Heptaméron* se donne à la fois comme objet mimétique de l'oral, apte à illustrer la spontanéité et la variété des thèmes et des tons, et objet disposant d'une véritable cohérence interne, établie par voie de contrat. Tous sont égaux au rythme du dialogue mais tous aussi doivent manier la modération et l'affabilité propres au discours raisonnable mené entre gens également "civils". Mais concilier ces deux

³ Le *De Civilitate morum pueritum*, paru en 1530, connaît un grand succès.

⁴ *Il Cortegiano*, paru en 1528.

⁵ Pour reprendre le titre de l'étude de C. Ossola, "L'Homme accompli. La civilisation des cours comme art de la conversation". *Le Temps de la réflexion*, 4, Paris, 1983, p. 77-89.

⁶ Montaigne, *Essais*, Livre III, Paris, Flammarion, 1979, p. 136-139.

pôles, celui du spontané et celui de l'ordonné, n'est-ce pas contradictoire, voire paradoxal? Comment manier conjointement le désordre et l'ordre dans le dialogue, la sagesse et la folie?

Le problème posé par la conciliation entre l'écrit et l'oral est d'abord d'ordre technique. En effet, techniquement, la stratégie verbale consiste à mimer l'oral, c'est-à-dire à laisser croire qu'on échappe au scripturaire en usant de moyens exclusivement scripturaires. Tour de force qui permet de réinvestir le champ du rhétorique en le dégageant du poids de la scolastique. Encore faut-il toujours conserver l'équilibre du dialogue sans l'amputer de sa vivacité. Ainsi, accaparer la parole, intervenir avec excès est une menace pour l'équilibre général du dialogue. Pourtant, plusieurs devisants n'hésitent pas à passer outre l'interdit implicite de bienséance et interviennent plus de trois fois lors d'un débat⁷. Les fomenteurs du désordre se trouvent d'abord du côté masculin: le trio Hircan, Saffredent et Simontault aime à manier la digression et choisit régulièrement d'agiter le débat⁸. Au regard de ce déséquilibre, le "groupe féminin"

⁷ Voir tableau des interventions de chaque devisant, en annexe.

⁸ Voici un bilan des temps de parole excessifs pour chacun des trois bretteurs, établi à partir de la synthèse jointe en annexe:

- Hircan: 4 interventions dans le débat qui succède à la 7^e et à la 52^e nouvelle et 6 interventions dans le débat qui suit la 60^e nouvelle.

peut à son tour s'animer et juger bon d'intervenir plus que de raison ou de coutume. Parlamente, surtout, dont le nom laisse supposer une possible labilité, Longarine et Geburon⁹ entendent à leur tour faire un usage plus ample de leurs temps de parole, comme si le contrepoint pouvait faire contrepoids; motif apte à maîtriser la partition dialogale menacée. Mais le danger est latent; il s'immisce au coeur des interventions. "Les dames" croient-elles contraindre "Saffredent de se taire¹⁰"? Il avait pu déjà placer deux répliques et ne se prive pas du plaisir d'en placer deux autres après la sévère admonestation féminine.

La fracture est donc au centre du dialogue, menace réelle qui s'élargit dans le cadre des disputes entre devisants. Rien de plus éloigné de la civilité, par exemple, que l'expansion régulière des voix du désir, incarnées plus particulièrement par Hircan, Saffredent et Simontault. *L'Heptaméron* est-il prisonnier de ses ambitions, prisonnier des contradictions qu'il décrit? C'est une chose, en effet, de

- Saffredent: 4 interventions après les 13^e, 36^e et 50^e nouvelles.

- Simontault: 4 interventions après la 40^e nouvelle et 6 après la 56^e.

⁹ Bilan des temps de parole excessifs pour les trois défenseurs principaux du "point de vue féminin":

- Parlamente: 4 interventions à la suite des 36^e, 44^e, 45^e et 56^e nouvelles.

- Longarine: 4 interventions à la suite de la 8^e nouvelle.

- Geburon: 4 interventions à la suite de la 4^e nouvelle.

¹⁰ p. 96.

parler vrai, de juger, à l'instar de Montaigne, que "le parler" de prédilection "est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche¹¹", c'en est une autre d'obtenir un rapport maîtrisé à autrui et à son discours. Pour garantir l'efficacité mimétique du récit, l'oeuvre doit pouvoir harmoniser le spontané et l'acquis. Donner à entendre et à voir les tensions du dialogue stigmatise la difficulté de mise en place du contrat, alors même que le groupe assemblé est constitué de "gens de bonnes maisons". En fait, l'origine sociale des devisants n'est peut-être pas étrangère au conflit rencontré. Si l'on revient pour un temps aux dissensions qui opposent, schématiquement, le groupe féminin au groupe masculin, on observe un conflit entre deux types de société. L'une, archaïque, se donne comme idéal les vertus médiévales d'héroïsme et de vertu, tandis que l'autre entend remanier les codes anciens au nom d'une nouvelle appréhension des relations entre homme et femme. Or, les devisants sont gens de leur siècle et sont, à ce titre, confrontés au succès grandissant des codes de convivialité, des rythmes nouveaux insufflés au dialogue. Comme le remarque Michel Jeanneret, "l'idéal de bravoure héroïque devra composer désormais avec les exigences de la politesse et de la bienséance¹² [...]".

¹¹ Montaigne, *Ibid.*, L. I-26, p. 219.

¹² M. Jeanneret, *Des Mets et des Mots...*, p. 87.

Le dialogue de l'*Heptaméron* rend compte de cette mutation qui atteint toutes les strates de la société, y compris les lieux étroits et privilégiés de la cour de François 1^{er}. Parler de mutation revient à dire qu'il n'y a pas d'uniformité du sens, que les systèmes signifiants peuvent être disparates et porteurs de tensions. Adopter la forme dialoguée pour en rendre compte est particulièrement à propos dans la mesure où le dialogue opère une démultiplication des voix, apte à illustrer la diffraction du sens. La seule exhibition des oppositions entre le "clan féminin" et le "clan masculin" témoigne, au moins au départ, d'une épistémè traversée de courants non uniformisés. En d'autres termes, le texte entend ne jamais réduire la pluralité. La polysémie s'exerce au nom de cette dynamique initiale.

3-1- Outils structurels

S'il eût été peu réaliste, voire dogmatique, de négliger la variété dans le dialogue, il est cependant exclu de laisser s'installer durablement la fracture dans le texte. Puisque contrairement à ce qu'on croit, il y a, il convient d'en montrer les vertus et d'assurer qu'il est des moyens pour sublimer la voix du désir et celle du

désordre. A deux reprises¹³, l'*Heptaméron* use d'outils structurels pour rompre la dispute. Arrivés au terme d'une journée, les devisants se doivent au silence de la méditation et du repos. Impossible de surseoir à cette nécessité de l'oeuvre, comme le rappelle dame Oisille: "J'entendz bien" dit-elle "que, si nous voulons entendre la fin des raisons de Symontault, veu que le cas luy touche, nous pourrions trouver complies au lieu de vespres¹⁴ [...]". Conciliatrice, à l'occasion, entre Simontault et Longarine, Oisille est aussi maître d'oeuvre d'une réconciliation privée. Sa remarque faite, Oisille est "la première à se lever", comme pour indiquer par un mouvement physique nettement marqué que l'interruption du débat général s'impose. Il reste "les raisons privées" concernant Simontault. Puisque la dispute implique la subjectivité et semble engager pleinement le locuteur, il ne suffit pas de rétablir l'harmonie générale. Encore faut-il terminer la journée en rétablissant l'équilibre du dialogue à l'échelle du groupe comme à l'échelle individuelle. Le système n'est cohérent que si le rôle de chaque participant est clairement restauré. Puisque tous sont égaux, les partenaires de l'interaction doivent toujours être également aptes à occuper en alternance les fonctions émettrice et

¹³ Fin de la 2^e journée, p. 156 et fin de la 5^e journée, p. 326.

¹⁴ p. 326.

le temps réservé au conte et celui réservé au dialogue. Cette bipartition exclut que l'un des champs d'investigation du texte empiète sur l'autre. Le rappel du contrat peut se faire abruptement, comme dans l'exemple suivant, après une polémique opposant Parlamente à Simontault et à Hircan: "Vous me faictes souvenir, dist Oisille, d'un compte¹⁷ [...]". Le conte peut aussi devenir en soi un argument pour la dispute mais un argument oblique, détourné de l'initiale polémique du dialogue. Ainsi, Hircan propose à Ennasuite de conter après qu'une vive dispute l'eut opposée à Parlamente. Il donne sa voix à Ennasuite "pour la récompenser contre (sa) femme¹⁸". Le récit peut donc, à l'occasion, se transformer en discours d'attaque ou de défense *pro domo*¹⁹.

3-2- Adjuvants

Les outils que déploie le texte pour canaliser ou détourner la dispute illustrent la variété des rôles pragmatiques²⁰ dévolus à chaque interactant. Chaque

¹⁷ p. 133.

¹⁸ p. 261.

¹⁹ Voir G. Mathieu-Castellani, *op. cit.*, p. 77.

²⁰ Selon la définition proposée par C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 126. Le rôle pragmatique désigne "les tâches qui sont dévolues aux différents participants, et qui peuvent être non spécialisées.". L'essentiel tient aux "droits et devoirs imputés à chacun".

devisant peut adopter alternativement le statut d'adjuvant ou celui d'opposant. Les rôles sont réversibles pour autant que se maintienne l'égalité dans le groupe²¹. Geburon est ainsi adjuvant entre Hircan, Oisille et Parlamente: "laissons", dit-il, "ces disputes aux théologiens, à fin que Longarine donne sa voix à quelcun²²". Parlamente, de son côté, joue le rôle de conciliatrice entre Hircan et Nomerfide²³. Mais la réversibilité des rôles est plus visible encore lorsque le devisant opposant décide de lui-même de rompre la dispute. Saffredent, par exemple, n'hésite pas à louvoyer entre ces deux positions et apaise régulièrement le débat qu'il avait contribué à animer. Il propose d'abandonner simplement la dispute ou en stigmatise les dangers, comme lorsqu'il s'oppose aux dames et à Geburon: "[...] mais n'en parlons plus, afin que ma collere ne face desplaisir, ny à moy, ny à autre²⁴". Saffredent, réputé provocateur, n'entend pas pour

21 C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 126, constate ainsi que dans certains types d'interactions, l'inégalité est comprise initialement dans la répartition des rôles pragmatiques. C'est le cas, par exemple, dans les dialogues enfants/adultes, ou encore dans les interactions didactiques. Rien de tel, a priori, dans l'*Heptaméron*, même si le statut de certains devisants semble parfois moins imposant. La réversibilité du rôle pragmatique d'Ermasuite, par exemple, est peu sensible. Mais elle participe néanmoins à l'économie générale du contrat.

22 p. 21. Le rôle conciliateur paraît si bien lui convenir qu'il intervient aussi entre Parlamente et Hircan (p. 221) puis entre Nomerfide, Simontault et Dagoucin (p. 246).

23 p. 420.

24 p. 97.

autant jeter le discrédit sur le contrat du prologue, accepté librement, non plus qu'il n'envisage de faire abstraction du code de civilité instauré implicitement entre devisants. Cela signifie que chaque devisant entend laisser perdurer le dialogue. A ce propos, quelques précisions terminologiques s'imposent. Pour décrire comment les actes de langage peuvent être sujets à des ébranlements, à des infractions qui mettent à mal l'ordre du procès dialogique, F. Jacques propose d'établir une distinction parmi les ruptures possibles du dialogue. D'un côté, on peut distinguer une énonciation dialogique "anormale": celle-ci "traduit une inaptitude au dialogue". De l'autre, la rupture est estimée "incongrue": elle "constitue une violation passagère des principes généraux de coopération et d'interactions verbales²⁵". Les fractures dans le dialogue de l'*Heptaméron* relèvent de la seconde définition: il importe de ne pas rompre définitivement le dialogue, de reconnaître "l'incongruité" du polémique, de cette "sorte d'accident de parcours, que l'un des interlocuteurs peut dénoncer et à laquelle l'autre peut en principe toujours remédier²⁶." Pour que le dialogue perdure, il faut donc que les interlocuteurs luttent sans cesse

²⁵ F. Jacques, *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogue*, Paris, P.U.F. p. 236.

²⁶ *Ibid.*, p. 237.

pour le succès de la communication contre le brouillage et la confusion. Le système de régulation et d'autorégulation du flux verbal est à saisir d'abord au niveau du système d'écoute, c'est-à-dire à l'attention portée au rythme d'autrui. Les devisants, pris au rythme du dialogue, sont engagés dans un processus réglé, dans un échange coopératif qui présuppose une pensée de l'altérité.

Quoiqu'il en soit des dissensions, l'identité du groupe est assurée non lorsque les voix divergent mais lorsqu'elles fusionnent, lorsqu'elles trouvent une solution à la tension créée par la plurivocité.

3-3- Don de la voix et alternance des tours de parole

Dans l'*Heptaméron*, une stratégie qui concourt à protéger l'énonciation dialogale est à l'oeuvre, permettant de ne pas oublier les règles prescrites par la compétence pragmatique²⁷ de chaque devisant. Ceux-ci, en effet, doivent prendre en charge l'alternance des tours de parole, non pas sur le plan interne des discussions qui suivent les contes mais

²⁷ La compétence pragmatique, dite aussi compétence communicative, est à appréhender ici en fonction de la définition large proposé par D.H. Hymes. Selon l'auteur, la compétence est l'ensemble des aptitudes permettant au sujet parlant de communiquer efficacement dans des situations culturelles spécifiques. Voir D.H. Hymes, *Vers la Compétence de communication*, Paris, Hatier-Crédit, 1984.

sur le plan externe, constitué par l'enchaînement entre contes et devis. Le don de la voix n'est pas une opération anodine. Il instaure une relation directe et réglée entre le destinataire et le destinataire. L'enchaînement devis/conte étant indispensable, le don de la voix instaure un système "de nature fondamentalement *coopérative* et *collaborative*. L2 (le destinataire) ne peut pas ne pas tenir compte des signaux produits par L1. Dans cette mesure, les tours sont d'une certaine manière co-produits²⁸". C'est dire que la compétence tacticienne du destinataire est mise à l'épreuve: le devisant qui fait don de sa voix et permet la reprise du conte est contraint de reconnaître le destinataire, lequel, de son côté, doit savoir ce qu'attend éventuellement de lui le destinataire.

L'analyse du don de la voix doit donc se faire en fonction de deux axes, celui de l'émetteur et celui du récepteur. A l'opposé des asymétries du polémique, le don de la voix entend restaurer l'échange. Il implique ajustement et adaptation à autrui, écoute et contrôle du dire. Le don de la voix pourrait-il donc faire office de repère structurel? Il lui faudrait être toujours strictement réglé. Or, la simple alternance homme/femme attendue n'est pas respectée. A

²⁸ C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 191.

deux reprises²⁹, Saffredent commence une journée et a soin de rappeler la règle supposée de l'alternance au début de la 8^e journée: "Il me semble que nous ferions tort aux dames, si une seule n'en commençoit deux³⁰." Mais le vrai débat est ailleurs. Tandis que Dagoucin estime possible de rendre la parole à Saffredent, Nomerfide entend consulter l'assemblée pour proposer un choix. Parlamente est élue, choix "à quoy toute la compaignye s'accorda". C'est dire que le réglage de l'alternance des dons de la voix répond à des règles de cohérence internes plutôt qu'à des règles externes.

L'organisation des tours tient en effet à la cohérence dialogale, c'est-à-dire qu'il dépend des signes produits par les destinataires à l'adresse des destinateurs, et vice-versa. La passation de parole, plus ou moins contraignante pour la suite, crée l'attente d'un enchaînement réactif, tandis que la nature de l'enchaînement est plus ou moins prévisible.

L'essentiel, pour la cohérence interne des dialogues, est que le don de la voix implique toujours une reconnaissance mutuelle. Chacun met en place une stratégie³¹ apte à désigner des besoins singuliers. Les signaux mis en place par

²⁹ Voir prologue de la 5^e journée et prologue de la 7^e journée.

³⁰ p. 421.

³¹ Le mot n'est pas à restreindre à l'usage particulier qui le fait relever de l'isotopie guerrière. La stratégie, au contraire, est à saisir comme le moyen d'accéder à un des outils d'équilibre du dialogue.

le destinataire sont assez variés. Ils peuvent être de nature mimo-gestuelle. Le texte accorde de l'importance à ses signes paraverbaux, fréquents lors d'un véritable échange oral, valorisé d'autant plus lorsqu'un texte se veut mimétique de l'oral. Geburon, par exemple, "voys bien que Nomerfide a envye de parler³²". Le verbe "voir" est à propos puisque, parmi les signaux paraverbaux fondamentaux, le regard a une place importante dans le processus de communication³³. C'est un regard encore, porté sur Dagoucin par Oisille, qui lui sert de signal: "Je la (la voix) donne, dist-elle, à Dagoucin, car je le voys entrer en contemplation telle, qu'il me semble préparé à dire quelque bonne chose³⁴". Le regard est l'objet d'une interprétation prouvant que les participants au dialogue sont aptes à faire des conjectures sur ce que veut dire le destinataire. Le don de la voix met en place une interaction dynamique entre les membres du groupe. Oisille, ainsi, n'hésite pas à céder sa voix à Saffredent "car je luy voys le visaige qui n'a poinct d'envye de nous faire pleurer³⁵". Cependant, le destinataire, pour obtenir le don de la voix,

³² p. 38.

³³ Rendant compte, par choix, des communications orales réelles, C. Kerbrat-Orecchioni remarque que "si L1 produisait tous les signaux en fin de tour, mais en omettant de regarder L2, le relais se ferait mal, et à retardement", *op. cit.*, p. 168.

³⁴ p. 193.

³⁵ p. 282.

passe le plus souvent par une stratégie verbale qui amène le destinataire à accepter une sorte d'autosélection par nécessité, ou plutôt, par curiosité. Tel devisant, en effet, formule avec insistance une proposition générale, réclamant implicitement une illustration. Nomerfide, par exemple, constate que "trop d'amour trompe et luy et vous, car partout il y a le moien; et, par faulte d'estre bien entendu, souvent engendre hayne par amour³⁶". Le retournement paradoxal autant que le "moien" attirent l'attention et c'est en toute logique que Simontault propose sa voix à Nomerfide. La proposition générale devient même parfois l'esquisse d'un préambule au conte. Refuser alors la parole serait briser l'élan oratoire. Geburon, présentant le thème d'un conte éventuel, suppose que plusieurs acteurs y joueront un rôle et, qu'enfin, le conte donnera matière au débat: "Aucunes foys, dist Geburon, il est advenu des inconveniens à plusieurs, par faulte de bien et soingneusement s'enquerir de la faulte de leurs femmes³⁷". Longarine le charge de parole puisque Geburon en sait "quelque exemple". Cette annonce de l'exemplarité du récit à venir est un motif récurrent de l'*Heptaméron*: chaque auteur de contes présente son oeuvre comme un exemple, c'est-à-dire comme un "cas singulier

³⁶ p. 395.

³⁷ p. 365.

dont peuvent être inférées, par induction, des lois générales³⁸. Le motif de l'exemple est non seulement essentiel à la mise en place des récits mais il est encore l'outil stratégique dont use l'argumentation dialogique pour se faire entendre. Pour renforcer le signal constitué par l'annonce de l'exemple, le devisant peut donner un statut illocutoire à son énoncé. Ainsi, Parlamente pose une question à Saffredent et l'oblige à réagir:

Et si je vous en nommois une, bien aymante, bien requise, pressée et importunée, et toutesfois femme de bien, victorieuse de son cueur, de son corps, d'amour et de son amy, advoueriez-vous que la chose veritable seroit possible? - Vrayment, dist-il, ouy³⁹.

Dans cet échange, la multiplication d'adjectifs et de déterminants ressortit à une rhétorique habile à faire progresser le dialogue. Dans la langue de Parlamente se mêlent les règles pragmatiques, celles qui obligent à une réponse lorsqu'une question est impérative, et des règles stratégiques: souhaiter obtenir "la voix", le droit à la parole est un défi lancé, à l'occasion, au sceptique Saffredent.

³⁸ Définition de l'exemple dans l'*Heptaméron* proposée par P. Lajarte. "D'une fonction l'autre: pour une pragmatique de la nouvelle dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre". *Cahiers Textuels*, Paris, 1991, p. 102.

³⁹ p. 54

L'effort de Parlamente est récompensé: charge à elle de conter la dixième nouvelle.

Le passage d'une voix à une autre est donc assez peu prévisible: il reproduit les arabesques d'un dialogue véritable, simulant le jaillissement de la voix et les vertus dynamiques de l'improvisation. Pourtant, le texte qui mime l'oralité le fait avec ordre puisque géré par les règles pragmatiques autant que stratégiques de l'énonciation. A deux reprises seulement, le don de la voix est contraint par des références intratextuelles. Une première fois, Parlamente raconte l'histoire de Rolandine, lors de la troisième journée⁴⁰. Elle poursuit ensuite le récit, pour clore la quatrième journée⁴¹. Plus surprenant est le relais établi par Simontault et Longarine entre les nouvelles 58 et 59. Simontault rapporte l'histoire d'un gentilhomme trompé, dans la nouvelle 58 et Longarine rapporte celle de la femme qui l'a trompé, dans la nouvelle 59. Dans ce cas, le don de la voix est conditionné par une référence intratextuelle qui expose la complémentarité des savoirs de chaque devisant: Longarine assure en savoir plus que le premier conteur; Simontault. La transmission de la voix est l'objet d'un contrat entre les deux

⁴⁰ Troisième journée, nouvelle 21.

⁴¹ Quatrième journée, nouvelle 40.

devisants qui permet d'élargir la perception possible d'un personnage donné, "l'opinion⁴²" qu'on peut en avoir.

Mais si le destinataire peut être habile à obtenir la parole par divers moyens, il convient de ne pas ignorer le pouvoir du destinateur: chacun des membres du couple destinateur/destinataire est placé en interaction. Le destinateur n'entend pas céder la parole sans y mettre quelques conditions. Il atteste de sa présence par "un discours *adressé*[...] dans la perspective d'une influence à exercer⁴³". La passation de parole est l'occasion de rappeler que disposer d'une voix est obtenir la maîtrise de l'auditoire, au moins pendant la période où celui-ci est réduit au rôle "d'écoutant". Le destinateur n'ignore pas l'essentielle fonction phatique de l'énonciation. Il sait qu'il est susceptible d'exercer une influence sur les récepteurs des nouvelles. Donner sa voix, c'est transmettre un pouvoir, en espérant que jamais la flamme ne s'éteigne.

Mais Prométhée ne cède pas sans risque sa découverte. Ainsi, le destinateur multiplie les indications de régie à l'adresse du destinataire, comme le montre cet exemple:

Je vous prie, Nomerfide, dist Geburon, que je vous donne ma voix, et n'oubliez que vous *estes femme* pour

⁴² p. 360.

⁴³ G. Mathieu-Castellani, *op. cit.*, p. 82.

sçavoir quelques gens estimez veritables, disans de leurs folyes⁴⁴.

Nomerfide n'oublie pas le conseil et le reprend, dans une adresse directe aux dames, après conte: "Voilà, *mes dames*, comme le Cordelier, estant seur que le bien des dames ne luy pouvoit faillir, trouva façon pour ne dissimuller poinct la verité d'avoir la grace et aulmosne des hommes⁴⁵." Le discours d'autorité du destinateur va même jusqu'à régler le choix du thème à utiliser dans le conte. Il s'agit de conter en fonction de ce que l'on est, ou supposé être, au regard du groupe. Nomerfide est réputée joyeuse et c'est en connaissance de cause que Simontault lui confie la parole: "car, puis qu'elle a le cueur joieux, sa parole ne sera poinct triste⁴⁶." L'intimation de Simontault est si bien entendue qu'il peut se féliciter après conte de la pertinence de son choix: "Ne sçavois-je pas bien, dist Simontault, que Nomerfide ne nous feroit poinct pleurer, mais bien fort rire⁴⁷ [...]".

Mais, le plus souvent, le devisant lui-même rappelle le mandat qui lui était confié, comme le fait dame Oisille, soumise à une requête collective, constatant, à la fin du conte, l'effet de ses propos sur l'auditoire: "Voilà, *mes dames*, l'histoire

⁴⁴ p. 301, nous soulignons.

⁴⁵ p. 302, nous soulignons.

⁴⁶ p. 250.

⁴⁷ p. 252.

que vous m'avez priée de vous raconter; que je congnois bien à voz oeilz n' avoir esté entendu sans compassion⁴⁸."

Lorsque le destinataire fait don de sa voix, il n'est donc pas seulement chargé de transmettre son pouvoir et son autorité: il est le porte-parole du groupe, du collectif des "écoutants" à venir. En vertu du principe d'égalité posé dans le prologue, le destinataire devenu conteur n'obtient pas un statut hiérarchique particulier. Il dispose seulement d'un pouvoir qui lui est délégué par le groupe. La passation implicitement collective de la voix est avérée par des remarques comme celle de Nomerfide: "Or bien, dist-elle, je vous en voys bailler ung tour tel que vous l'esperez de moy⁴⁹."

En conséquence, le don de la voix oblige destinataires et destinataires à une tactique essentielle à la reconnaissance mutuelle: chacun est contraint de s'instituer en fonction de ses interlocuteurs. La relation de préférence supposée lorsqu'il y a passation de voix ne crée pas d'asymétries, de type confrontation ou polémique, et ce n'est pas le moindre des paradoxes de l'organisation de l'énonciation. Les règles qui régissent les tours de parole contribuent à la mise en place d'une inter-synchronisation, verbale ou paraverbale (le

⁴⁸p. 418.

⁴⁹p. 226.

regard), entre devisants. C'est dire que lors de l'échange produit, chacun est contraint de mettre en oeuvre sa compétence communicative. Les interactants doivent s'ajuster, s'adapter, voire négocier avec autrui. Dès lors, ils ne peuvent être figés dans une attitude donnée mais doivent au contraire adapter, modifier leur compétence au contact de celles des autres. A ce titre, le statut participatif des devisants est plus complexe qu'il n'y paraît d'abord. En effet, le don de la voix pourrait être interprété comme une confrontation entre deux personnages. Il ne s'agirait pas d'un "dialogue", au sens où l'entend, par exemple, le dictionnaire *Rober*⁵⁰, à savoir un "entretien entre deux personnes". Cette définition souffre d'une surprenante méprise quant au sens du préfixe, qui n'est pas *di* mais *dia* et désigne "ce qui traverse, circule, s'échange"⁵¹. Le dialogue mis en place entre devisants, non seulement lors de la passation de voix mais aussi en général, est donc "à prendre au sens large". Il s'agit de

toute interaction linguistique en face à face [...] sans que les instances dialogales soient nécessairement limitées à deux partenaires [...] C'est la construction solidaire d'un sens qui caractérise l'activité des partenaires⁵².

⁵⁰ Édition de 1990.

⁵¹ Cette méprise et les conséquences méthodologiques qu'elle suppose est signalée par C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 116.

⁵² Claude Hagège, *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard, 1985, p. 235.

La progression dialogale est donc assurée par la coopération de chacun des participants. Ceux-ci sont également confrontés à une "dialectique de contrainte et de liberté"⁵³. Ces contraintes, lors de l'échange de voix, tiennent au cadre imposé. La règle majeure du prologue est que chaque devisant doit conter une fois au cours de la Journée. Contrainte structurelle et logique de l'échange auxquelles fait écho, par exemple, Saffredent, au titre de destinataire: "[...] et sçachons à qui Saffredent donnera sa voix. - A qui? dist-il. Il n'y a que Parlamente à tenir son ranc⁵⁴ [...]"

Cependant, destinataires et destinataires disposent aussi d'un domaine d'initiative dans la mesure où l'interlocution est confrontation de personnes, affirmation d'une subjectivité: "le sujet parlant est sujet désirant"⁵⁵, c'est-à-dire apte à exercer un pouvoir sur autrui, apte à provoquer des réactions, à émettre des signaux qui permettent l'extériorisation verbale. Mais le dialogue n'est pas le lieu du désordre, de l'expansion inconsidérée de l'*ego*. S'il est possible, en dépit des contraintes du cadre, de savoir d'avance quel sera le choix du destinataire, on sait aussi que

⁵³ C. Hagège, *op. cit.*, p. 240.

⁵⁴ p. 274. Voir encore la réaction similaire de Parlamente, cette fois en début de journée: "Puis que je donnay hier soir fin à la dixiesme, c'est à moy à eslire celle qui doit commencer aujourd'huy", p. 87.

⁵⁵ C. Hagège, *op. cit.*, p. 281.

grâce au jeu de rôle obligé, aucun devisant n'imposera à lui seul un contenu de sens. Au contraire, la délégation de parole est ouverture et ouverture à la diversité. Oisille, par exemple, n'hésite pas à transmettre la parole à Saffredent⁵⁶ alors qu'elle l'accuse, par ailleurs, de pratiquer une herméneutique peu orthodoxe de l'Écriture sainte, d'en détourner le sens à des fins pragmatiques, pour appuyer ses propres théories⁵⁷. Elle n'hésite pas non plus à la confier à Simontault ou à Hircan, peu habilités à représenter le "parti des dames". Hircan et Simontault, au reste, n'oublient pas de lui rendre la pareille et de la charger de conte⁵⁸. Ainsi, le don de la voix illustre une des conventions du dialogue. Celui-ci, en effet, est un "processus réglé" qui "vise à réaliser une mise en commun (du sens) qui est loin d'être présente au départ⁵⁹". Dans l'*Heptaméron*, si le principe d'égalité est noté avec insistance, c'est que s'établit entre devisants un perpétuel relais, sans privilège. Difficile, dans ce cas, de cerner avec précision la subjectivité de chaque devisant. Outre que leur langue est commune, issue du même groupe

⁵⁶ Pour conter la 3^e nouvelle, par exemple.

⁵⁷ "Il n'y a si beau passage en l'Écriture [...] que vous ne tirez à vostre propos", nouvelle 36, p. 265.

⁵⁸ À ce propos, voir le tableau de l'organisation des tours de parole de l'*Heptaméron*, en annexe.

⁵⁹ F. Jacques, *Dialogiques*, p. 217.

socio-culturel, le dialogue oblige chacun à une régulière mobilité. Tout devisant est prêt à échanger sans privilège sa fonction de locuteur ou d'auditeur, son rôle de proposant ou d'opposant, dans la défense ou l'attaque de telle ou telle thèse. Donc,

*L'ego n'est pas un point fixe [...] Chacun donne à sa croyance la chance de l'emporter, cependant qu'il accepte de la tenir pour unilatérale, et donc de la "mettre en jeu". A terme, elle est destinée à se perdre dans la croyance commune, restructurée dans sa forme linguistique et dans sa portée référentielle*⁶⁰.

Cette tension qui vise le moment où les voix fusionnent serait, selon F. Jacques, une solution à la tension créée par la plurivocité. Dans l'*Heptaméron*, la conjonction entre les contraintes imposées par le cadre et le domaine d'initiative rendu possible par l'exercice du dialogue permet au groupe de n'être jamais tout à fait disloqué, emporté dans la dispute ou enfermé dans l'égoïsme et le dogmatisme.

Cette ouverture, visible dans le don de la voix, coïncide avec la demande constante de diversité des devisants. Chacun doit contribuer au renouvellement de la matière narrative. La remarque d'Ennasuite à ce propos est

⁶⁰ F. Jacques, *op. cit.*, p. 338.

emblématique: "notre bouquet sera plus beau, tant plus il sera rempli de différentes choses⁶¹."

La subjectivité est donc invitée à s'énoncer aussi dans le cadre des contes, voulus mimétiques de la structure mouvante du monde, comme le signifie Geburon: "Geburon lui dist que, tant que le monde dureroit, il se feroit cas dignes de mémoire⁶²." Si le logos est sujet à pareil mouvement, comment peut-on envisager la mise en commun du sens vers lequel tend le dialogue? Comment construire l'identité du groupe et, par là, l'identité de ses interactants si tout alentour est mouvant?

3-4- Éclatement du sens et nécessaire polyphonie

Chaque devisant est entraîné dans une stratégie interactionnelle qui oblige non seulement à s'adapter au groupe mais aussi à ce qui l'entoure et dont il "rend compte/contes". L'instabilité est donnée à lire comme une composante essentielle de leur groupe. Simontault, à la fin du conte, énonce clairement l'ambiguïté de la position des devisants-conteurs:

⁶¹p. 317.

⁶²p. 326.

Je croys, mes dames, que vous n'estes pas si sotttes que de croyre en toutes les Nouvelles que l'on vous vient compter [...] Aussy, sous telles especes de miracles, y a souvent des abbuz⁶³.

Cette remarque entre en collusion avec celles de dame Oisille, habile à rappeler que "nous avons juré de dire vérité", que "nous sommes ici pour dire vérité⁶⁴". Mais à quelle vérité faut-il se référer? Le dilemme est proposé sans nuance par Saffredent, invitant ses pairs à un rude choix interprétatif: "J'ay en main l'histoire d'une folle et d'une saige: vous prendrez l'exemple qu'il vous plaira le mieulx⁶⁵". Les devisants sont confrontés à une instabilité constante puisqu'aussi bien, pour reprendre un mot de Parlemente, "le vray et le faulx n'ont que ung mesme langaige⁶⁶". La subjectivité de chacun est donc d'autant plus mobile qu'elle est confrontée à l'efflorescence du sens. L'univocité de la narration est mesurée à la multiplicité possible des points de vue critiques, à l'absence de certitudes et à l'incrédibilité des devisants-conteurs. A la multiplicité du sens répond une nécessaire polyphonie. Celle-ci oblige les devisants à mettre sans cesse en jeu ce qu'ils sont dans l'acte de dire. Et il est entendu que "si ne dis pas que, pour ung mot, nous soyons

⁶³ p. 240.

⁶⁴ Successivement, p. 207 et 359.

⁶⁵ p. 207.

⁶⁶ p. 359.

subjectes de vous croire⁶⁷". Mais c'est aussi que le mot relève de la "translinguistique", pour reprendre un terme de Bakhtine:

le mot n'est pas une chose mais le milieu dynamique, toujours changeant dans lequel s'effectue l'échange dialogique. Il ne se satisfait jamais d'une seule conscience, d'une seule voix. La vie du mot, c'est son passage d'un locuteur à un autre, d'un contexte à un autre, d'une collectivité sociale, d'une génération à une autre⁶⁸.

Le mot entre donc dans un processus interprétatif d'autant plus complexe que l'*Heptaméron* donne à entendre immédiatement deux niveaux de compréhension: le niveau du récit et celui du devis. Le sens de l'*Heptaméron* n'est donc pas univoque. Le dialogue d'après conte ne dit pas tout du sujet qui y participe non plus que le conte auquel il donne vie ne livre d'emblée toute sa force signifiante. C'est l'intertextualité, le lien contes/devis et paratexte qui est chargé de livrer les sens cachés, le rôle assigné à chaque membre du groupe. Une remarque de Dagoucin lors de la passation de parole est significative de l'épanouissement nécessaire de la subjectivité dans le conte: "Puis que je ne

⁶⁷ Remarque sceptique de Parlamente à Simontault, p. 356.

⁶⁸ M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 263.

puis ne n'ose, respondit Dagoucin, dire ce que je pense, à tout le moins parleray-je d'un à qui telle cruaulté porta nuysance et puis proffict⁶⁹". Une double fonction est donc proposée au don de la voix. En premier lieu, celle-ci opère une sorte de catharsis. Ouverture au conte, elle permet de purger ses passions en les reconnaissant chez autrui. La parole donnée propose une satisfaction oblique à la subjectivité, au désir de dire. Mais l'entrée en conte permet aussi d'offrir une sorte de répit au devisant. Le don de la voix joue le rôle de "briseurs de chaîne⁷⁰", pour reprendre l'expression de C. Hagège, de moment de suspension permettant de modaliser l'énonciation en donnant voix à la subjectivité du devisant, capable de prendre ses distances par rapport à ce qu'il dit. La distance peut être clairement affichée par le devisant concerné, comme le signifie la réplique d'Hircan: "Mais si ne suis-je si sot de racompter histoire de moy [...] toutesfois, j'en diray une d'un personaige qui estoit bien de mes amys⁷¹." Proximité et distanciation sont concomitantes: le sujet est mis en abyme dans les contes, placé à distance du dire mais non hors de celui-ci. L'entrée en conte permet à nouveau de dynamiser l'écrit, de le

⁶⁹p. 193.

⁷⁰ C. Hagège, *op. cit.*, p. 251.

⁷¹p. 41.

rapprocher de la spontanéité de l'oralité. En effet, ce qu'est chaque membre du groupe se découvre au fur et à mesure que s'élabore le texte.

Après avoir analysé le contrat dialogique en place dans le prologue, puis les relations interlocutives et leurs effets dynamiques ainsi que la structuration de l'interaction, il convient d'attirer l'attention sur les contes et sur leur importance dans la constitution de l'histoire dialogique. En effet, isoler les devis des contes est un artifice qui ne résiste pas à l'analyse dialogique: le dialogue, en effet, est à saisir dans les contes comme dans les devis.

II- Polyphonie et polysémie: l'ouverture dialogale

II-1- Opacités et instabilités

1- Le monde à déchiffrer

Ouvert à la dynamique de l'abondance, l'*Heptaméron* laisse aux devisants la possibilité d'un épanouissement dialogal rythmé par une mimétique de l'oralité: entre "ingestion et expression"¹, entre contes entendus ou dits et commentaires, les devisants s'exercent à l'observation des systèmes signifiants. Loin de les réduire, le dialogue laisse s'exposer incohérences et contradictions, controverses et polémiques sans renoncer, pourtant, à conserver au texte la linéarité et l'ordre dévolus à l'écrit. Le texte prend en charge la démultiplication des voix, l'exploration constante des pouvoirs de la langue et des potentialités du réel. En effet, le monde n'est pas donné tel quel, porteur d'une vérité unique aisément cernable et identifiable. Tout se passe comme si s'échappaient du réel l'unité et l'universalité, comme si la

¹ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 95.

totalité, le "Tout", pour reprendre une terminologie de la princesse, était rendu opaque aux hommes, confrontés à une irrémédiable diffraction du sens. Geburon fait écho à cet éclatement, gage d'instabilité mais certitude aussi de foisonnement créatif:

Geburon luy dist que, tant, que le monde dureroit, il se feroit cas dignes de memoire [...] Tant que malice et bonté regneront sur la terre, ilz la rempliront tousjours de nouveaulx actes, combien qu'il est escript qu'il n'y a rien de nouveau soubz le soleil. Mais, à nous, qui n'avons esté appellez au conseil privé de Dieu, ignorans les premieres causes, trouvons toutes choses nouvelles tant plus admirables, que moins nous les voudrions ou pourrions faire².

Dans ce passage, réponse à l'objection de dame Oisille craignant, en fin de cinquième journée, d'arriver à satiété, de ne plus trouver suffisamment de matière pour proposer de nouveaux contes, Geburon déploie une argumentation qui expose les ordres opposés, les hiérarchies hétérogènes et dissociées auxquelles les hommes ont désormais affaire. Il y a, d'un côté, l'ordre empirique de la nature, dont dépendent les êtres humains et auquel ils se réfèrent, et, de l'autre, l'ordre de la grâce, l'univers métaphysique qui dispose, par

²p. 326-327.

le verbe divin, de l'intelligibilité et de la cohérence. Une scission est établie entre ces deux ordres. Pour cerner les conséquences de cette implosion, le terme "dissociation"³, au sens où l'entend Chaim Perelman, convient davantage. La dissociation, en effet, présuppose "l'unité primitive des éléments confondus au sein d'une même conception, désignés par une même notion"⁴. Mais Geburon ne dit pas pourquoi s'est produite cette déchirure, pourquoi il faut être désormais confronté à l'éclatement du Logos. Quelles peuvent être les conséquences d'une dissociation? Elle oblige, au minimum, à un "remaniement plus ou moins profond des données conceptuelles"⁵, voire à une modification de la structure même des données.

En conséquence, si l'empirique et le métaphysique sont dissociés, si ces deux ordres sont frappés d'hétérogénéité, le discours humain peut s'épanouir dans son propre champ. Si lui échappent les "premières causes", la matrice de l'Univers, il lui reste l'observation du vivant foisonnement, la découverte de la profusion des choses. Ainsi, d'une difformité initiale, le retrait de la grâce ou l'inaccessibilité de

³ Chaim Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 5^e édition, 1992, p. 551.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

la révélation et l'aveuglement humain, les devisants font une source de créativité. Dépourvus, d'après eux, de la capacité à ordonner le monde et à le comprendre, ils peuvent encore l'observer et sont assurés de son inépuisable richesse. La vision du monde qui résulte de cet abandon de l'humain à l'humain est fondé sur l'exposé des dissociations de couples de notions qu'on peut toujours s'efforcer de hiérarchiser, même si l'entreprise est vouée à l'échec. Si tout foisonne, comment cerner la cohérence du réel, comment distinguer l'apparence de la réalité? Pour éviter toute méconnaissance, Geburon propose à l'observation le couple bonté/malice. Mais il ne donne pas de critères discriminants permettant de distinguer l'homme bon de l'homme mauvais. Se pourrait-il que l'homme soit à la fois bon et mauvais? Ce serait contre toute logique et l'opposition est nettement marquée par Geburon. Il applique donc implicitement au monde de l'humain des critères propres à la physique. On connaît, en effet, l'exemple du bâton plongé dans l'eau, courbé quand on le regarde et droit quand on le touche. Or, le bâton ne peut être simultanément droit et courbé. A quel sens se fier? Le choix, en tout cas, s'impose. Mais est-on certain de disposer de semblable discernement lorsqu'il est question d'êtres humains? La réduction au manichéisme est encore un moyen de se rassurer. Tel était, au reste, l'objet de la tirade de

Geburon, voulant assurer Oisille qu'ils auraient encore matière à conter dans les jours à venir.

Or, si le déchiffrement du monde est une activité qui garantit des devisants insatiables et intarissables, il n'est pas dit que ceux-ci pourront percevoir avec clarté la nature humaine. N'en déplaise à Geburon, son raisonnement se retourne contre lui ou, au moins, il n'est pas dans son exposé le moindre mot susceptible de "rassurer": si l'on ignore les causes premières, toute interprétation, dans ce cas, pourra être soumise à la contradiction. De plus, l'argumentation à laquelle pourront se référer les devisants pendant les contes, notamment, ne pourra systématiquement se rapporter aux valeurs universelles, à celles qui ont "prétention à l'accord universel", qui valent "pour un auditoire universel"⁶. Puisque rien n'est assuré, les devisants en sont réduits à utiliser et à multiplier les exemples pour développer tel ou tel argument. L'intérêt de l'exemple est qu'il peut permettre des accords sur des façons particulières d'agir pour des auditeurs qui n'admettaient pas la thèse proposée au départ. Mais l'argumentation par l'exemple a ses failles qui correspondent, justement, à la difformité humaine décrite par Geburon: à un exemple peut correspondre un exemple contradictoire, à

⁶ C. Perelman et L. Olbrechts-Tuteca, *op. cit.*, p. 99.

une thèse peut correspondre une thèse opposée. Ainsi, Saffredent reprend sur le plan linguistique la leçon métaphysique de Geburon et la radicalise. Celui-ci exposait l'aveuglement humain, "ignorans les premieres causes"⁷. De son côté, Saffredent esquisse une généalogie du sens, ou, plutôt, de la perte du sens et de la quête subtile à laquelle est condamné l'être humain:

[...] entendez d'où est venu ce terme d'honneur quant aux femmes, car peut estre que celles qui en parlent tant, ne sçavent pas l'invention de ce nom. Sçachez que, au commencement que la malice n'estoit trop grande entre les hommes, l'amour y estoit si naïve et forte que nulle dissimulation n'y avoit lieu [...] Mais, quant l'avarice et le peché vindrent saisir le cueur et l'honneur, ilz en chasserent dehors Dieu et l'amour; et, en leur lieu, prindrent amour d'eulx-mesmes, hypocrisie et fiction⁸.

Dans ce passage, Saffredent démontre que toute valeur peut être sujette à caution, passée au crible d'une interprétation plurivoque. Cette présentation quasi théologique d'une perte du sens se fait au rythme d'une savante construction d'antithèses: simples oppositions, d'abord, entre "amour" et "malice-dissimulation", la structure se complique, ensuite, pour bâtir des couples antinomiques tels "cueur/honneur-

⁷ p. 327.

⁸ p. 294.

avarice/péché" et "Dieu-amour" pour finir sur une ascension ternaire (amour d'eulx-mesmes, hypocrisie et fiction) signe non d'apothéose mais de déchéance. Saffredent veut-il redonner aux mots leur véritable usage et un sens qui corresponde aux objets? Rêve de fusion, de paradis perdu qui permet au moins de ne pas croire futile le débat qui agite les devisants à la suite de la nouvelle 52, à propos des "paroles ordes". Oisille prétend qu'il est des mots à ne pas dire, surtout lorsqu'on est femme. Question immédiate d'Hircan: "dictes-moy quelles paroles sont que vous savez si ordes, qu'elles font mal au cueur et à l'ame d'une honneste femme⁹?" Le rejet offusqué d'Oisille entraîne un débat serré entre Parlamente et Saffredent. Celui-ci s'étonne que les mots honnis puissent effrayer les dames mais ne pas manquer de les faire rire, au besoin. Parlamente y voit l'effet d'une mécanique difficilement maîtrisable: "[...] il est vray que toute personne est encline à rire, ou quant elle veoit quelcun tresbucher, ou quant on dict quelque mot sans propos, comme souvent advient la langue fourche en parlant¹⁰". Le rire puise, en effet, ses sources dans la chute réelle, ou dans la chute imagée, telle^v le lapsus. Il est donné comme inévitable. L'exemple de la chute est classique au point qu'on

⁹ p. 334-335.

¹⁰ p. 335.

le retrouve notamment au début de l'ouvrage de Bergson¹¹ consacré au rire. L'anecdote choisie par Parlamente désigne dans le rire mécanique une dégradation qui peut atteindre le moral et elle enjoint les dames à fuir la compagnie de ceux qui parlent "villainement¹²". Le danger est-il pour autant écarté? Faut-il dire ou ne pas dire, entendre ou ne pas entendre? Les alternatives sont tranchées par Hircan, assurant "que les paroles ne sont jamais puantes¹³." Mais ce qui se dit peut échapper à celui qui le dit; le lapsus dénonce un masque qui échappe à celui même qui le porte. Est-ce un hasard si le débat passe de la querelle linguistique à l'étude de l'hypocrisie et des outils utilisés pour "que nous puissions couvrir nos imperfections."? Les devisants se plaisent à jouer avec les figures multiples du monde, comme pour défaire les vérités univoques et mettre à jour la plurivocité des choses. Saffredent est expert en ce domaine: il n'hésite pas à éprouver les outils argumentatifs en les pervertissant, au sens propre, c'est-à-dire en les "retournant", en en renversant les visées. Le jeu est perceptible au point que M.M. De La Garanderie voit dans ce personnage la représentation "(d')

¹¹ Bergson, *Le Rire*, Paris, P.U.F., 1940.

¹² p. 335.

¹³ p. 334.

un élément profondément subversif¹⁴. Plus juste serait de constater que Saffredent se contente d'exposer et de radicaliser une multiplicité sensible à chaque membre du groupe. En conséquence, les nouvelles choisies par Saffredent figurent plutôt comme des contre-exemples que comme l'expression de règles de conduite dignes d'être inculquées aux dames. Saffredent use même du masque de l'exemple pour déguiser un brin ses propos, comme le montre la présentation de la nouvelle 39:

J'espere doncques, dist Saffredent, vous monstrer, *par exemple*, que Dieu ne favorise pas aux amoureux, car, nonobstant, mes dames, qu'il ayt esté dict parcydevant que le vice est commun aux femmes et aux hommes, si est-ce que l'invention d'une finesse sera trouvée plus promptement et subtilement d'une femme que d'un homme, et je vous en diray *un exemple*¹⁵.

Dans ce passage, outre l'annonce d'un exemple, Saffredent se joue de l'antithèse, mettant dans la balance vices et vertus humaines pour mieux exposer le déséquilibre entre hommes et femmes. Il amplifie les perspectives présentées aussi bien par Hircan que par Simontault. Hircan aime, en effet, à rappeler "que la nature des femmes et des hommes est de

¹⁴ M.M. De La Garanderie, *op. cit.*, p. 39.

¹⁵ p. 272, nous soulignons.

soy encline à tout vice 16[...]" . Simontault tient à peu près le même langage, dans la reprise de la nouvelle 45: "[...] pour bien louer à la vérité l'homme et la femme, l'on ne peut faillir de dire que le meilleur n'en vault rien¹⁷." Ce jeu pratiqué par Saffredent est-il assimilable à un procédé, à un artifice qui disqualifierait l'argumentation? Comme le remarque Pascal, "Ceux qui font les antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie: leur règle n'est pas de parler juste mais de faire des figures justes¹⁸." Mais est-il meilleur procédé argumentatif que d'utiliser les outils de l'adversaire pour mieux le combattre? Parleme, Oisille et Longarine excellent dans le maniement de l'antithèse mais elles défendent le "parti des femmes". Pour qu'une argumentation soit jugée artificielle, factice, il faudrait admettre que celle-ci ne "correspond pas exactement à la nature des choses¹⁹." Perelman reconnaît qu'il s'agit là "d'une question malaisée à résoudre²⁰". En effet, tout tient à l'interprétation que l'on donne de la réalité. Tandis que le parti des femmes érige l'honneur féminin, le parti des hommes dénonce l'illusion d'une quête de vertu. Les

16 p. 254.

17 p. 307.

18 Pascal, *Oeuvres Pensées* 49 (127), Paris, Gallimard, p. 834.

19 C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 600.

20 *Ibid.*

perversions, les retournements de l'argumentation auxquels s'adonne notamment Saffredent visent à lever les masques, à mettre à bas ce qui est hypocrite. Jeu complexe que celui qui consiste à porter un masque pour en dénoncer d'autres mais jeu attendu dans la mesure où un modèle peut toujours susciter un anti-modèle, un exemple; un contre-exemple. Cette instabilité essentielle à la dynamique du dialogue est présentée avec force par Simontault:

Je croy, mes dames, que vous n'estes pas si sottes que de croire en toutes les Nouvelles que l'on vous vient compter, quelque apparence qu'elles puissent avoir de sainteté, si la preuve n'y est si grande qu'elle ne puisse estre remise en doute²¹.

2- L'exemple en question

Confronté à l'altérité et à la contradiction, le discours des devisants est apparemment hétérogène. Les nouvelles, données comme vraies, n'en sont pas pour autant absolument intelligibles. L'essence des choses échappe aux hommes et la suspicion est déclarée à l'égard du monde. Pourtant, l'exemple reste le choix d'énonciation privilégiée des

²¹p. 246.

devisants dans les nouvelles. Les mots "cas" et "exemples" sillonnent les présentations ou les reprises des contes. A titre indicatif, la concordance établie par Suzanne Hanon montre que le mot "exemple" apparaît à 43 reprises et le mot "cas" à 50 reprises. Ajoutés l'un à l'autre et classés dans ce répertoire, ces deux lemmes se placent parmi les plus fréquemment utilisés de l'*Heptaméron*. L'exemple y est représenté comme l'argument initial de la plupart des nouvelles. On donne à entendre "cest exemple²²", on propose "un exemple très véritable²³" ou encore, comme le fait Oisille, on soumet un exemple à ses pairs pour se garantir de l'oubli d'une maxime. Oisille entend rappeler, dans la nouvelle 51, qu'il ne faut pas se confier "aux princes, ne aux filz des hommes, auquelz n'est nostre salut. Et, afin que, par faulte d'exemple, ne mettez en obly ceste verité, je vous en voys dire ung très véritable²⁴ [...]". Dans la nouvelle 51, Oisille rapporte que le duc d'Urbain fit pendre une demoiselle qui s'était entremise lors d'un rendez-vous galant. La vengeance du duc se fait contre l'avis de sa propre femme et la promesse faite de pardonner.

²²p. 277.

²³p. 254.

²⁴p. 329.

L'exemple persiste à être un outil nécessaire pour distinguer l'apparence de la réalité: l'ambition est de ne pas croire le bâton plongé dans l'eau courbe mais de le connaître droit. Geburon, ainsi, n'hésite pas à remplacer le bâton par une chandelle. Dans la nouvelle 65, une femme à l'église pense poser sa chandelle allumée sur le front d'une statue. Elle découvre soudain, aux cris produits, qu'elle l'a posée sur le crâne d'un homme endormi. Geburon n'oublie pas de tirer une leçon de l'exemple: "Vous priant, mes dames, doresnavant regarder à quelz saintz vous baillerez vos chandelles²⁵." Sous la pirouette d'une nouvelle plaisante se cache toujours le projet du narrateur: distinguer le bien du mal, l'illusion du réel; ne pas croire qu'en un lieu symbole de sérénité et de rectitude, l'église, on puisse éviter de se perdre.

Le problème posé est celui de l'intelligibilité du monde, de la capacité des hommes et du langage, leur outil médiateur, à cerner l'essence des choses. Or, l'exemple est un récit concret, jouissant, au moins provisoirement, du statut de fait.

L'exemple se donne donc comme le moyen d'énoncer une thèse, de la fonder et ce d'autant plus que certains

²⁵p. 388.

pourraient s'y opposer. Ainsi, Simontault, dans la première nouvelle de l'*Heptaméron*, entend donner exemples de "tous les mauvais tours que les femmes ont fait aux pauvres hommes²⁶ [...]". Il est rejoint dans ses ambitions par Saffredent voulant prouver que si "le vice est commun aux femmes et aux hommes, si est-ce que l'invention d'une finesse sera trouvée plus promptement et subtilement d'une femme que d'un homme, *et je vous en diray un exemple*²⁷." Exemple, encore, que celui choisi par Longarine dans la nouvelle 8 pour prouver que femme trompée sait trouver vengeance et s'amuser aux dépens du trompeur. Mais la conclusion de Longarine ne propose pas la seule généralisation attendue lors du maniement de l'*exemplum*. Longarine opère en effet un glissement vers une argumentation *ad personam*, c'est-à-dire à une attaque "contre la personne de l'adversaire et qui vise essentiellement à disqualifier ce dernier²⁸."

Il me semble, mes dames, que, si tous ceulx qui on fait de pareilles offences à leurs femmes estoient pugniz de pareille pugnition, Hircan et Saffredent devroient avoir belle paour²⁹.

²⁶ p. 11.

²⁷ p. 272, nous soulignons..

²⁸ C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 150.

²⁹ p. 47.

Mais l'exemple a d'autres fonctions, en plus d'être un outil habile à rendre compte de la diversité du monde. Si les devisants manient si souvent l'exemple, c'est aussi que ce type d'argumentation leur permet d'insérer la nouvelle dans le cycle interactionnel dont ils relèvent. C. Perelman estime que "le choix de l'exemple, en tant qu'élément de preuve, engage l'orateur, comme une espèce d'aveu³⁰." Que faut-il entendre par "aveu"? S'agit-il des contraintes morales et institutionnelles dont l'analyse a dynamisé l'ensemble de l'oeuvre de Michel Foucault? S'agit-il de faire dire à quelqu'un ce qu'il n'aurait osé ni dire ni penser, d'assujettir l'individu à une structure de pouvoir capable d'obliger à produire tel ou tel discours ou s'agit-il simplement d'obliger quelqu'un à dire la vérité? Transposé dans le monde littéraire, "l'aveu" extorqué aux personnages est le fait du narrateur omniscient, capable de convertir un dialogue en monologue ou en discours épideictique. Or, dès le prologue, le narrateur de l'*Heptaméron* a délégué son pouvoir au collectif des dix, a laissé libre voie à la polyphonie, aux voix non hiérarchisées, refusant qu'un seul impose sa vision du monde, qu'un seul soit absolument garant idéologique et historique des messages proposés. Donc, si l'exemple donné

³⁰ C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 475.

est "aveu" dans l'*Heptaméron*, c'est un aveu aux "formes pragmatiquement normales". Comme le dit Francis Jacques, l'aveu, dans ce cas, contribue à "l'édification d'une identification personnelle³¹". Il permet de désigner ses choix propres avec clarté et de les soumettre librement à ses pairs, dans un contexte égalitaire, ainsi que le précise le premier prologue. Dès lors, "l'exemple-aveu" permet de confesser ce que l'on estime être, tout en supposant que le jugement d'autrui saura ne pas enfermer le personnage dans une communication narcissique, de soi à soi. Le choix de l'argumentation par l'exemple dans les nouvelles rappelle, s'il en était besoin, que les devisants sont en situation relationnelle et qu'aucun acte de parole n'est assumé unilatéralement: il entre dans la dynamique de la communauté parlante.

La visée de l'exemple est donc doublement pragmatique: l'exemple expose le débat dans les nouvelles et propose une argumentation tandis que le devisant précise ses choix relationnels. En effet, "dans la majorité des cas, la fonction probatoire assignée par les devisants à leurs récits est destinée à rétablir en faveur du sous-groupe auquel ils appartiennent (généralement celui des hommes et des

³¹ F. Jacques, *Différence et subjectivité*, p.130.

femmes) le rapport de force instauré par le récit précédent en faveur du sous-groupe adverse³²." En conséquence, si "la présence des dialogues suffit à donner à chaque journée sa continuité³³", c'est que débats et nouvelles sont inextricablement liés: nouvelles et devis participent à l'élaboration de la communauté des devisants autant qu'elle permet de distinguer chacun d'entre eux.

Contes et devis concourent également à la mise en place d'outils argumentatifs, dont l'exemple est un des plus beaux fleurons mais non l'un des plus stables. En effet, si le point de vue du groupe masculin s'oppose au point de vue féminin, chacun entend multiplier les exemples contradictoires. Or, la coexistence d'idées contradictoires est, logiquement, impossible. En termes clairs, la multiplication des exemples dans chaque "camp" illustre encore qu'il n'y a pas d'accord affiché par rapport à un certain nombre de valeurs, c'est-à-dire qu'il n'y a pas "des objets d'accord permettant une communion sur des façons particulières d'agir³⁴." A la place d'une relation univoque entre signifiant et signifié s'imposent la polysémie et l'ambiguïté, la mise en cause de la liaison entre le langage et la réalité.

³² P. Lajarte, *op. cit.*, p. 106.

³³ N. Cazauran: *op. cit.*, p. 78.

³⁴ C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 99.

3- Les diffractions du sens: altérité et contradiction

L'infléchissement de la valeur probatoire des nouvelles apparaît dans les dialogues sous la forme d'un doute affiché. Une fois "l'aveu" produit, celui-ci est soumis au jugement d'autrui, apte à proposer sa propre interprétation des exemples. Parlamente doute des arguments de Simontault, connu pour son attitude constamment critique à l'égard des femmes: "Et si ne dis pas que, pour un mot, nous soyons subiectes de vous croire³⁵." On ne croit pas nécessairement ce qui est dit non plus qu'on est convaincu par un exemple. A Parlamente, défendant la vertu d'une femme, répond le scepticisme d'Hircan: "Vous me le paindrez, dist Hircan, comme il vous plaira; mais je sçay bien que toujours ung pire diable met l'autre dehors³⁶[...]". L'exemple a valeur de fait tant qu'un exemple contraire à lui ne lui est pas soumis, tant qu'une autre expérience du réel ne vient pas s'y opposer. Hircan soumet à Parlamente une autre appréhension de l'empirique, une règle d'expérience qui entre en contradiction avec les certitudes de Parlamente. Que la thèse de l'un ou l'autre soit juste importe peu. Mais que s'immisce le doute et les thèses défendues s'avèrent affaiblies, obligées à

³⁵ p. 356.

³⁶ p. 220.

de nouvelles démonstrations, à un nouveau déploiement d'arguments. Le soupçon entame jusqu'au vœu du prologue de "n'escripre nulle nouvelle qui ne soit véritable histoire³⁷". En réaction à la vingtième nouvelle, contée par Saffredent, décrivant le seigneur de Ryant, homme "beau, fort, honneste et aimable" trompé par la femme qu'il aime avec un palefrenier "laid, ord et infame³⁸", Oisille doute de la validité d'antithèses si nettement marquées:

Et si ce n'était que nous avnons tous juré de dire vérité, je ne saurais croire qu'une femme de l'état qu'elle était" abandonne "un si honnête homme pour un si vilain muletier³⁹.

Oisille craint que l'engagement à conter la vérité ne soit écorné mais elle ne va pas jusqu'à crier au mensonge. Au reste, il n'est question, dans ses antagonismes, ni de Vérité ni de mensonges mais de vérités contradictoires qui sont confrontées les unes aux autres. Ainsi, Hircan s'étonne des vertus extraordinaires de Françoise, rapportées dans la nouvelle 42 par Parlamente: "Pour ce que je les trouve si grandes", commente Hircan, "que je ne les pourrois croire, sans le grand serment que nous avons fait de dire vérité, je

³⁷ p. 9.

³⁸ p. 154.

³⁹ p. 155.

ne trouve pas sa vertu telle que vous la peignez ⁴⁰[...]". Le problème des nouvelles est que la plupart d'entre elles engendrent "diverses opinions⁴¹". La difficulté tient non aux faits décrits mais à leur interprétation. La nouvelle pouvait laisser penser à l'univocité du sens, porté par la parole d'un seul, par le choix d'un orateur. Mais les dialogues montrent l'existence d'interprétations non-équivalentes. La nouvelle, soumise au soupçon, peut être, par exemple, accusée d'user de schèmes argumentatifs factices, disqualifiables au titre de procédés artificiellement greffés sur la pensée. Ainsi, il arrive que les devisants s'en prennent à l'hyperbole, ce dépassement habile à présenter l'excès pour pousser l'exemple jusqu'à ses extrêmes limites, pour le porter au rang de cas. Saffredent, par exemple, soumet sa critique à Hircan, conteur de la nouvelle 18, décrivant un jeune homme contraint par la femme qu'il aime à rester chastement auprès d'elle, en dépit de son désir. Ce qui intéresse Saffredent, ce sont non les faits décrits par Hircan, momentanément narrateur omniscient d'un conte, mais les mobiles de l'acte supposément vertueux. La chasteté est ravalée par Saffredent au rang de l'incapacité et Hircan est invité à faire un meilleur usage des exemples:

⁴⁰ p. 294.

⁴¹ p. 95.

Mais si Hircan eust voulu parfaire sa louange, il nous devoit compter comme il fut gentil compaignon, quant il eut ce qu'il demandoit, et à l'heure pourrions juger si c'est vertuz ou impuissance le fait estre si saige⁴².

Le doute anime pareillement Simontault, commentant la nouvelle 61, contée par Saffredent. Celui-ci rapporte l'histoire d'une femme retrouvant son mari après l'avoir quitté près de 15 ans pour un chanoine. Simontault accuse Saffredent d'omission et fait entrer le pragmatique dans le champ d'une argumentation qui entendait d'abord stigmatiser les vices cachés des religieux. Ceux-ci, assure Saffredent dans la morale de son exemple, sont habiles à convertir "les chaisnes de Saint Pierre [...] en celles de Sathan⁴³". Certes, rétorque Simontault, mais "vous avez oublyé la principale cause qui la fait retourner à son mary. C'est que le chanoyne avoit quatre vingtz ans, et son mary estoit plus jeune qu'elle⁴⁴." Un masque peut en cacher un autre. Compte tenu de la forme de l'exemple, auquel peut toujours s'adjoindre un contre-exemple, la pratique argumentative peut varier à l'infini. En effet, comme le constate Nicole Cazauran, "[...] les auditeurs, quand ils prennent la parole, dialoguent pour

⁴² p. 141.

⁴³ p. 376.

⁴⁴ p. 376.

multiplier, pour opposer les points de vue. Tout peut se dire, le même et son contraire⁴⁵." La contradiction peut prendre la forme d'une antithèse radicale. Ainsi, Longarine dans la nouvelle 15 raconte les mésaventures d'une femme délaissée par son mari, se consolant ailleurs de son abandon. Longarine voit dans l'exemple une femme "vaincue de désespoir" et conseille à ses consoeurs de vivre toujours "en chasteté, douceur, patience et longanimité⁴⁶". Pour tirer une conclusion inverse, Hircan laisse de côté la généralisation morale de Longarine et choisit de s'opposer terme à terme en réévaluant l'exemple de la femme trompée. Celle-ci, à ses yeux, fut plutôt frappée d'amertume parce que "despitte, vindicative, opiniastre et muable⁴⁷ [...]".

La diversité des valeurs argumentatives dans l'interprétation des nouvelles dessine une suspicion déclarée à l'égard du langage, réceptacle d'une diffraction du sens, d'un éclatement du réel. Geburon avait constaté que l'homme était, le plus souvent, abandonné à lui-même, jeté dans l'histoire, éloigné de la Vérité unique, dispensée par la voix divine, aveuglé par les contradictions et l'opacité du monde. De fait, comme l'observe Michel Jeanneret, pour la plupart

⁴⁵ N. Cazauran, "La Nouvelle exemplaire ou le roman tenu en échec", *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre, Cahiers Textuel* Paris, 1991, p. 21.

⁴⁶ p. 128.

⁴⁷ *Ibid.*

des hommes du XVI^e siècle, "l'homme de l'histoire n'a plus accès à l'évidence de la révélation: il doit reconnaître la précarité des opinions⁴⁸."

Cependant, le constat de l'éclatement du sens n'oblige pas à l'immobilisme. Au contraire, nouvelles et dialogues entrent en interaction pour étaler au grand jour les contradictions, pour stimuler la controverse et refuser de masquer les disparités des systèmes signifiants. L'autre avantage de ces incertitudes génératrices d'oppositions et de tensions est la possibilité de développer au mieux les outils de persuasion, de varier les techniques argumentatives, de montrer, enfin, "l'efficacité d'une parole construite pour convaincre⁴⁹." Les possibilités de digressions, d'expansions lexicales, de volubilité ne sont pas nécessairement liées à une quelconque désespérance: la dynamique est source de vie et, plus encore, de plaisir. En témoigne le constat formulé lorsqu'une nouvelle engendre "diverses oppinions" et sépare à nouveau le groupe en clan féminin et clan masculin: "[...] et faisoit fort bon oyr les raisons allégées des deux costez⁵⁰." Argumenter est séduire et le plaisir tient autant à la pratique dialogique qu'à son observation.

⁴⁸ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 165.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 166.

⁵⁰ p. 95.

Mais les irrésolutions de la pensée peuvent être inconfortables. En témoigne le fait que le conteur lui-même puisse, par moments, émettre quelques doutes quant à la validité argumentative de l'exemple qu'il donnait à entendre. Dans la nouvelle 24, Dagoucin entend exposer les inconvénients advenant à un "Amour fort et puissant" lorsqu'il reste "couvert"⁵¹. Il se demande, en conclusion, si les épreuves imposées à Élisor pour séduire la reine de Castille n'ont pas été excessives⁵². Même inquiétude de la part de Parlamente, contant la nouvelle 10 avec l'ambition de vanter les mérites et vertus de Floride. Celle-ci reste un "exemple" mais n'eût-elle pas pu "diminuer un peu sa cruauté"⁵³?

Les hésitations et insatisfactions narratives des conteurs tiennent peut-être en partie au fait qu'ils savent que le sens ne leur est pas donné d'emblée en totalité. L'engagement dans les dialogues et commentaires confirme les incertitudes voire propose des interprétations qui contribuent à produire des distorsions du sens. Le cas de la nouvelle 10 est significatif, à ce titre. Parlamente entend y décrire les vertus de la jeune Floride, confrontée à l'amour d'Amadour. Tandis

⁵¹ p. 193.

⁵² p. 200.

⁵³ p. 83.

que Floride allie "beaulté et bonne grâce⁵⁴", Amadour dispose de tant de qualités "que l'on ne sçavoit à qui donner l'honneur, ou à la force, ou à la beaulté, ou au bien parler⁵⁵". Amadour n'est pas seulement homme de la civilité et de la bienséance, disposant d'un savoir être et d'un savoir paraître déjà utiles en société, il est aussi doté des qualités d'héroïsme de l'ancienne chevalerie et la nouvelle est jalonnée de faits d'armes minutieusement exposés. Or, partie d'un "amour gentil⁵⁶", la nouvelle mène la passion à l'exposé d'un "meschant désir", d'une "cruaulté⁵⁷" qui poussent Amadour à tenter à deux reprises de violer Floride: "l'extrémité de l'amour ne cognoist nulle raison⁵⁸"· sinon celle d'une satisfaction immédiate des désirs. Le statut des deux personnages principaux de cette longue nouvelle est ambigu. Parlamente, en effet, présente Floride comme un modèle. C'est dire que sa conduite devrait entraîner un processus d'imitation, voire d'identification. Exemplaire dans sa lutte contre le contrainte et dans son refus de mettre à mal son honneur, Floride devrait inspirer en premier lieu les dames de la compagnie. C'est à elles que s'adresse

⁵⁴p. 56.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶p. 56.

⁵⁷p. 79.

⁵⁸p. 71.

Parlamente dans la morale de son histoire, étant entendu qu'il faut prendre "exemple de la vertu de Floride⁵⁹". Ce faisant, pourtant, on risque de pousser ses serviteurs à une "cruelle mort" et l'on devra se contenter d'une "triste vie⁶⁰". Quelle conduite adopter si l'imitation du modèle entraîne pareils désagréments? Si le prestige de Floride peut être écorné, c'est aussi que les torts attribués à Amadour sont loin d'être avérés. Amadour serait donc l'anti-modèle, le repoussoir présenté aux dames pour décrire les dangers de la passion. Mais l'effet révulsif de l'anti-modèle tient-il encore, compte tenu de la surenchère des qualités attribuées? Le seul reproche que lui adressent Oisille et Longarine, lors de la discussion, est qu'il voulut "avoir par force sa maîtresse" et négligeait là le "vray honneur⁶¹" féminin. En dépit de sa chute, Amadour reste un conquérant reconnu: Geburon en fait l'apologie et assure y reconnaître un personnage connu⁶². En fait, le problème tient au choix de l'argumentation fait par Parlamente. Comme le remarque Perelman, "les inconvénients de l'argumentation par le modèle ou l'anti-modèle se manifestent quand le modèle

59 p. 83.

60 *Ibid.*

61 p. 83.

62 p. 84.

comporte des caractères répréhensibles ou l'anti-modèle des qualités dignes d'imitation⁶³." En effet, des discriminations peuvent être établies parmi les actes produits par le modèle Floride et parmi ceux de l'anti-modèle Amadour. L'argumentation, dès lors, n'a plus la puissance persuasive requise. Plus graves encore, les arguments déployés pour faire d'Amadour un adversaire à combattre, voire à abattre, peuvent se retourner contre celui qui argumente. Nul n'ignore, en effet, la force attractive d'un être abhorré: "on sait que la compétition développe les ressemblances entre antagonistes⁶⁴" et l'essentiel est de les bien distinguer pour éviter toute séduction. Mais Floride et Amadour séduisent également; l'une, le camp féminin; l'autre, le camp masculin. Mais le camp masculin peut aussi émettre des critiques à l'égard d'Amadour. Celles-ci ressortissent à l'observation des qualités duelles du héros: Amadour, comme l'affirme Geburon, est un "vertueulx chevalier⁶⁵", dépositaire des anciennes valeurs courtoises. Il est aussi habile à manier la langue, à prouver son mérite personnel par l'usage d'une rhétorique adaptée à la sociabilité au point d'avoir très vite

⁶³ C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 495.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ p. 84.

accès aux cours d'Espagne, de France et d'Italie⁶⁶. C'est à ces vertus chevaleresques qu'Hircan s'attaque d'abord. Amadour, jeune homme de 18 ans au début de la nouvelle, chemine d'épreuve en épreuve. Floride a alors l'allure d'une initiatrice, censée l'aider à parfaire son parcours initiatique. Puisque la nouvelle peut être comprise comme le reflet d'une intrigue courtoise, Hircan jauge les capacités du héros: "Si Amadour eut été plus amoureux que craintif, il n'eust pas laissé pour si peu son entreprise⁶⁷." Le héros tombe de son piédestal pour être ravalé au rang d'amoureux maladroit, dépourvu de la virilité conquérante requise et attendue. Saffredent, de son côté, s'exerce à contester "l'art de conférer⁶⁸" du héros. Amadour ne sait pas développer au mieux les ressources du lexique, jongler avec la langue au point de convertir "le nom de *maitresse* [...] en *amye*, et le nom de *serviteur* en *amy*⁶⁹." Saffredent postule une juste perception de ses partenaires et décrit jusqu'au "moment" propice à l'expansion amoureuse: "Mais, quant nous sommes à part, où amour seul est juge de noz contenancez, nous sçavons très bien qu'elles sont femmes et nous hommes⁷⁰".

⁶⁶ Voir p. 56, notamment.

⁶⁷ p. 83.

⁶⁸ Pour reprendre le titre d'un essai de Montaigne, *Essais* III-8, p. 139-159.

⁶⁹ p. 84.

⁷⁰ *Ibid.*

Aux dires des deux bretteurs, Amadour est un conquérant affadi, face à l'ancien monde courtois et face à l'interprétation renaissante des rites sociaux, du bon usage de la "conférence". Leur critique a mené la nouvelle en un lieu que voulait ignorer la narratrice. Quoique contesté, Amadour n'est plus un anti-modèle mais plutôt un modèle détourné de son efficacité pour cause d'hypocrisie et d'inconscience féminines. La nouvelle s'entend donc comme on le veut: elle est à la merci d'une pluralité d'interprétations qui, présentées ensemble, sans hiérarchies ni distinction, font éclater la cohérence première du texte. L'exemplarité exhibée par Parlamente vole en éclat sous les assauts d'un discours contradictoire et ambigu. Il n'est plus d'exemples incontestables, de modèles probants face à la diversité des valeurs argumentatives proposées par les devisants. Chacun peut interpréter à son gré le conte, voire reprocher à autrui un manque supposé de discernement. Hircan, par exemple, reproche à Parlamente son audition naïve de la nouvelle 45; description des tromperies d'un tapissier à l'égard de sa femme: celui-ci parvient à "contenter" femme et chambrière en une matinée en usant d'artifices:

Cest homme-là, dit Parlamente, estoit merueilleusement mauvais, car, d'un costé, il trompoit sa chambriere, et, de l'autre, sa femme. -*Vous n'avez doncques pas bien*

entendu le compte, dist Hircan, pour ce qu'il est dict qu'il les contanta toutes deux en une matinée; que je trouve ung grand acte de vertu⁷¹ [...]

Dans ce passage s'affrontent des compréhensions antinomiques du mot "vertu"; Hircan reprenant le sens étymologique de courage et force physique tandis que Parlamente entend par vertu la rectitude morale. Donc, ce qui est dit, pour reprendre les termes d'Hircan, n'est pas entendu de la même façon par chacun. Les conceptions du réel peuvent s'opposer au point de faire perdre toute cohérence du logos: quel repère prendre si le sens est évanescent, si les critères qui permettent d'obtenir une vision du monde sont controversés? Cette renonciation à l'univocité du sens et des références permet de jouer sur plusieurs registres: les voix sont démultipliées et peuvent se donner comme reflet des irrésolutions de la pensée.

Dialoguer est donc bien explorer, interpréter puisqu'on ne peut être réduit à l'immobilisme. Confrontés à l'opacité du réel, les devisants déchiffrent, sans être toujours assurés de la justesse des thèses observées. Dieu seul est dépositaire d'une vérité qu'il dispense ou non à ses créatures:

car les graces de Dieu ne se donnent poinct aux hommes pour leur noblesse et richesses, mais selon qu'il plaît à sa

⁷¹ p. 307, nous soulignons.

bonté: qui n'est point accepteur de personne, lequel eslit ce qu'il veult⁷².

Plongés dans l'immanence, les devisants en sont réduits à observer l'efflorescence de la parole et l'impossibilité d'atteindre par eux-mêmes la Vérité. La tentation est peut-être alors grande de jouer avec les incertitudes, de manipuler la langue pour découvrir jusqu'à quel point celle-ci devient objet de pouvoir. Convaincre, en effet, est se donner les moyens d'agir sur autrui. Face à l'éclatement du sens, il appartient à chacun de trouver de nouveaux repères et la langue est le champ d'exploration le plus sensible. Conter et interpréter le conte revient à déchiffrer le réel et à tenter de se l'approprier. Mais la langue n'est pas porteuse d'un sens univoque. Les devisants passent donc de dissociations en dissociations, tentant de cerner le couple apparence/réalité, explorant le monde de manière à y trouver des critères discriminants. Le monde n'étant pas donné d'emblée, les développements obliques, les digressions et oppositions sont le signe d'une quête insatiable. Exemples et contre-exemples deviennent donc des instruments qui dynamisent la pensée. Les devisants, à l'instar de Montaigne, expérimentent l'ouverture discursive

⁷²p. 21.

en se confrontant au foisonnement et au discontinu, en préférant la contradiction à l'uniformité et au dogmatique:

Il en peut estre aucuns de ma complexion, qui m'instruit mieux par contrariété que par exemple, et par fuite que par suite. A cette sorte de discipline regardoit le vieux Caton, quand il dict que sages ont plus à apprendre des fols que fols des sages; et cet ancien joueur de lyre, que Pausanias recite avoir accoustumé contraindre ses disciples d'aller ouyr un mauvais sonneur qui logeoit vis à vis de luy, où ils apprirent à hayr ses desaccords et fauces mesures⁷³.

Puisque la langue témoigne de la diffraction du sens et oblige à la démultiplication des voix, il importe de savoir désormais quelles sont les formes du discours des devisants: comment peut-on construire une parole en proie à l'incertitude? Quelles sont les voies de l'exploration choisies par l'*Heptaméron*?

⁷³ Montaigne, *op. cit.*, p. 137.

II-2- Écriture et oralité

1- Chatolement

Le dialogue entrepris par les devisants dans l'*Heptaméron* est une voie propice à l'exploration des pouvoirs de la langue. Plongés dans un réel qu'il leur importe de déchiffrer et d'interpréter, les devisants n'hésitent pas à céder au plaisir de la parole et de l'échange. Un mot seulement peut produire des déploiements lexicaux. La discussion qui suit la nouvelle 8 illustre ce chatolement. Le mot qui sert de tremplin aux devisants n'est pas anodin: il est question de l'amour; thème qui sillonne l'oeuvre et anime maint débats. Le tableau synthétique suivant présente successivement les interventions des devisants et les récurrences sémantiques¹:

¹p. 47-48.

Devisants	Verbes	Champs sémantiques
Longarine	-voz femmes [...] vous aiment	
Simontault		- leur moictyé
Dagoucin	- celle que vous aymez - vous aymerez	- amour - cuer-volonté
Simontault		- je ne pense pas que jamais vous ayez été amoureux - feu - la chose publique de Platon
Dagoucin	- j'ay aimé - j'ayme encores et aymerai - j'ayme parfaictement	- la perfection de mon amour - desirer l'amityé semblable - feu celé et couvert
Geburon	- que vous ne fussiez bien aise d'être aymé	
Dagoucin	- quant je serois tant aimé que j'ayme - si très aymé que j'ayme fort	
Saffredent		- transiz d'amour
Dagoucin	- être aymé - aymer parfaictement	

Ce tableau montre en Dagoucin un intervenant majeur du débat. Les variations produites à l'occasion autour du terme "amour" sont-elles simples exercices de rhéteurs? Dagoucin est-il pris au piège de la luxuriance, atteint d'une logorrhée

irrésistible? Le débat, en effet, était présenté comme bref, terminé par un rire collectif censé mettre "fin en leurs propos²". La reprise du dialogue est requise par un Dagoucin incapable d'être plus longtemps réduit au silence: "Dagoucin, qui encores n'avoit sonné mot, ne se peut tenir de dire³ [...]". Mais l'impérieux besoin de parler de Dagoucin ne se réduit pas au soliloque: ce sont les questions d'autrui qui le poussent à approfondir sa quête. Tout se passe comme si les devisants profitaient d'un moment, présenté comme inattendu, pour se laisser aller au plaisir de la découverte, au goût de l'approfondissement linguistique. Parti d'un élan singulier, le mouvement devient collectif et dénote une tendance caractéristique au dialogue. Si, au départ, les voix divergent puisqu'elles sont nettement individualisées, vient un moment où il faut tenter d'obtenir un consensus, où il faut reconnaître l'identité du groupe. Comme le constate Francis Jacques, l'opinion de chacun est, à un moment donné, "destinée à se perdre dans la croyance commune, restructurée dans sa forme linguistique et dans sa portée référentielle⁴." Cela ne signifie pas que les thèses de Dagoucin sont reprises à leur compte par chacun des

² p. 47.

³ *Ibid.*

⁴ F. Jacques, *Dialogiques*, p. 338.

intervenants mais qu'un intérêt commun par rapport à l'amour a été noté. Le groupe marque sa cohésion dans son besoin d'éluclation. De plus, le jeu questions/réponses qui suit la nouvelle 8 désigne un groupe homogène quant à l'usage de la langue. Nicole Cazauran remarquant que "les devisants existent sans pouvoir se confondre", constate aussi qu'à "considérer leur vocabulaire, les tournures qu'ils emploient, rien ne les distingue, et à la représentation d'individus singuliers se superpose, d'une certaine manière, celle d'un cercle tout homogène⁵." Les devisants ne tiennent pas le même langage uniquement parce qu'ils sont issus du même groupe social mais parce qu'ils témoignent, au travers du dialogue, de la quête singulière de l'*Heptaméron*. Il s'agit, notamment, de soumettre aux lecteurs une mimésis qui combine les outils de l'écrit et ceux de l'oral, qui agence méthodiquement l'écriture sans négliger la spontanéité et la dynamique de l'oralité.

Cet effort n'est pas sans entraîner quelques tensions. Deux lapsus notables, témoignant du balancement oral/écrit, sont à relever dans l'*Heptaméron*. Le premier, dans l'ordre d'apparition, est cédé par Parlamente qui dit ne pouvoir décrire la souffrance d'Amadour, dans la nouvelle 10, "car

⁵ N. Cazauran, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, p. 95.

elle n'est seulement impossible à *escripre*, mais à penser, sinon à ceulx qui ont experimenté la pareille⁶." C'est *dire* qu'il eut fallu écrire! Ambiguïté d'un lapsus qui se révèle au moment où Parlamente invoque l'indicible comme gage d'authenticité. Le deuxième faux-pas est produit à la fin de la quatrième journée, dans l'espace d'un paratexte où s'introduit une voix autre que celle du collectif des dix. Il est question d'un constat d'impuissance, de contes que "l'on ne peut retenir tout du long, qui n'eussent esté moins plaisans à *escripre* que ceulx qu'ilz disoient dans le pré⁷." Ces signes dénonçant les ruses de l'écriture suscitent un débat entre M.M. De La Garanderie et Y. Delègue. M.M. De La Garanderie y voit un "lapsus révélateur" capable de prouver que le "statut des nouvelles est incertain⁸." Y. Delègue réfute cette analyse au nom de la découverte d'une stratégie essentielle à l'*Heptaméron*. Ainsi, "Cette équivoque prouve à tout le moins la difficulté pour la parole vive de survivre à son immédiat effacement⁹ [...]".

⁶ p. 75, nous soulignons.

⁷ p. 281, nous soulignons.

⁸ M.M. De La Garanderie, *op. cit.*, p. 72.

⁹ Y. Delègue, "La présence et ses doubles dans l'*Heptaméron*", *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. LII, 2, 1990, p. 274.

La stratégie à l'oeuvre dans l'*Heptaméron* est exposée dès le prologue, affirmant comme essentiel le choix de l'oralité. Si le choix laisse surgir quelques lapsus, ceux-ci révèlent une oeuvre en proie aux mutations spécifiques au XVI^e siècle. Jeanneret y voit un "âge de transition entre l'ère de l'auditif et l'ère du visuel" s'adaptant "mais lentement, aux conséquences de l'imprimerie". Au sein de ce mouvement, le dialogue a une "position privilégiée" car "il tire parti de chacun des deux régimes¹⁰ [...]".

L'alternance nouvelles/devis dans l'*Heptaméron* rend compte des options d'une époque et des difficultés afférentes à la mise en place de cette mixité. La langue utilisée par les devisants témoigne du débat: elle est prise entre la volonté d'une spontanéité orale et la rectitude de l'écrit. Le prologue a refusé d'emblée tout crédit au discours, notamment à celui du livre, à celui des "gens de lettres¹¹" qui tyrannisent la langue en négligeant le naturel. Assujettis au principe de réalité, à une "vérité de l'histoire¹²" essentielle à l'élaboration du conte, les devisants entendent donner à leur langue une structure déliée, une fluidité qui laisse le champ libre aux inventions verbales.

¹⁰ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 166.

¹¹ p. 9.

¹² *Ibid.*

2- Proverbes

Le simulacre d'oralité auquel s'exercent les devisants trouve une illustration marquante dans l'usage régulier de proverbes. Les proverbes appartiennent à un fonds commun et populaire de culture. Ils participent au rythme de la mémoire collective parce qu'ils sont simples dans leur forme et facilement identifiables quant au fond. Sources d'un "accord traditionnel¹³", les proverbes peuvent surgir d'un dialogue comme autant de connivences, d'indices d'une histoire linguistique commune à laquelle il est facile de se référer. Que les devisants, gens de bonnes maisons, puissent "s'abaisser" à citer des proverbes, ou à en imiter, peut a priori surprendre. Pourquoi puiser des ressources auprès de la langue de "gens simples et de bas état" dont aucun devisant ne conteste qu'ils "sont tous pauvres gens et mécaniques¹⁴"? Mais cette langue proverbiale est aussi une langue orale, dépositaire d'un patrimoine collectif qui dynamise et synthétise les propos. Ainsi, le même Geburon qui faisait déchoir tout homme n'appartenant pas à la même classe sociale que lui n'hésite pas à jouer avec les rythmes et les sons du proverbe dans la morale d'un conte: "L'habandon

¹³ C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 225.

¹⁴ Remarque de Geburon, p. 228.

faict le larron¹⁵", dit-il, jouant sur le son [ʒ] dans le cadre d'une structure rythmique binaire opposant deux mots (habandon/larron). Or, la structure binaire et "l'opposition de deux propositions ou de deux mots "sont une des caractéristiques différentielles du proverbe. Celui-ci apparaît plus nettement lorsqu'il y a échange dialogué, comme celui qui entraîne, par exemple, Oisille et Saffredent. Oisille commente alors le parfait amour d'un gentilhomme "[...] *car*", dit-elle, "*trouver* chasteté en ung cueur amoureux, c'est chose plus divine que humaine¹⁶." La réponse de Saffredent présente deux tournures proverbiales, l'une en introduction pour constater que "*Fortune* ayde aux audatieux", l'autre en conclusion "*car oncques* place bien assaillye ne fut, qu'elle ne fut prinse¹⁷." Quelques signes linguistiques distinguent le rythme habituel des phrases des devisants du rythme du proverbe. "*Car*" est la marque de décrochement qui permet à Oisille comme à Saffredent de scander leur point de vue. Le verbe à l'infinitif (*trouver*), l'utilisation d'un adverbe général (*oncques*), le substantif élevé au rang d'abstraction (*Fortune*) et le caractère assertif des propositions confirment que le dialogue puise sa force dans le fonds commun des

¹⁵ p. 368.

¹⁶ p. 53, nous soulignons.

¹⁷ *Ibid.*

idées. Les devisants profitent de ces moments où le plaisir d'échanges sur le mode proverbial est possible, comme s'il s'agissait alors de faire une pause, d'éloigner la polémique pour retrouver une mémoire commune. Geburon se fait l'écho, par exemple, de la classique morale proposée par Simontault au terme d'un conte: "il n'est tel que de ne faire à aultruy chose qu'on ne vouldist estre faicte à soy-mesme.", constate l'un, tandis que l'autre reprend qu'"il n'est rien plus sotz que celluy qui pense estre fin, ne rien plus saige que celluy qui congnoist son rien"¹⁸. Variation sur un thème connu puisqu'on en trouve trace dans le répertoire des proverbes établi par Morawski, sous le numéro 724: "Fai à autrui ce que tu vourroies c'on te fit"¹⁹.

Cependant, le proverbe n'est pas toujours une structure figée, excluant toute variation personnelle. Ainsi, Ennasuite propose un retournement paradoxal propre à illustrer les affres de l'orgueil, du "cuyder" qui égare les présomptueux: "[...] il y en a beaucoup qui, pour cuyder mieulx faire que les autres font pis ou bien le rebours de ce qu'ilz veulent"²⁰. Sagesse populaire dont témoigne encore le répertoire de

¹⁸p. 226.

¹⁹ Jean Morawski, *Proverbes français antérieurs au quinzième siècle*, Paris, Champion, 1925.

²⁰p. 387.

Morawski: "Qui plus haut monte qu'il ne doit / De plus haut chiet qu'il ne voudroit²¹."

L'échange sur fonds commun d'idées entraîne parfois quelques amplifications, comme si l'on se prenait facilement au rythme du proverbe: "[...] car nul n'est plus ignorant que celui qui se croit savoir²²," déclare Oisille, comme le fera plus tard Ennasuite. Voici la réponse amplificatrice de Geburon: "Je n'ai jamais veu [...] moqueur qui ne fut moqué, trompeur qui ne fut trompé, et glorieux qui ne fut humilié²³." Le rythme ternaire de la phrase est exceptionnel et dû à l'amplification. Celle-ci valorise néanmoins la binarité dans un jeu entre verbes et substantifs: moqueur/moqué; trompeur/trompé. Vérités élémentaires, vérité d'expérience: user du proverbe est rappeler l'importance du simulacre d'oralité dans la pratique dialoguée. Quand bien même le proverbe serait nouveau, non identifiable par quelque répertoire officiel, son rythme suffirait à le dénoncer et à prouver que tout "proverbe nouveau n'est qu'une illustration nouvelle de la même norme qu'illustrait déjà un proverbe antérieur²⁴."

²¹ J. Morawski, *op. cit.*, proverbe numéro 209.

²² p. 332.

²³ *Ibid.*

²⁴ C. Perelman, *op. cit.*, p. 225.

Or, parler de norme est désigner une cohésion sociale, un savoir admis par un auditoire donné. Cette cohésion est indispensable à un groupe disposé à dialoguer. Une argumentation, en effet, obtient une efficacité optimale lorsqu'elle sait à qui elle s'adresse. C'est au point qu'Aristote consacre plusieurs chapitres à la description des différents auditoires auxquels peut être confronté l'orateur²⁵. Lorsqu'un devisant utilise un proverbe, il est entendu au point d'être souvent suivi et relayé dans le jeu. Le proverbe s'affiche. Geburon présente ainsi une leçon: "[...] et dist le viel proverbe: *Ce que Dieu garde est bien gardé* ²⁶." Deux équivalents de ce vieux proverbe se retrouvent dans le fonds établi par Morawski, sous la forme: "Bien est eidiez cui Deus velt eidier" ou encore "Cui Deus velt eidier, nus ne li puet nuire²⁷."

Loin d'être relégué hors du champ d'une langue châtiée, le proverbe est donc un outil habile à mimer l'oralité, au même titre que les appels à l'attention lancés par le devisant à ses pairs, suivant les traditions des conteurs. Les "Escoutez doncques²⁸", les "entendez ce qui advint²⁹" sont

²⁵ Aristote: *Rhétorique*, Livre II, Chapitres 12 à 17.

²⁶ p. 96.

²⁷ J. Morawski, *op. cit.*, respectivement proverbes 251 et 440.

²⁸ p. 38.

²⁹ p. 175.

régulièrement distillés dans le texte écrit de l'*Heptaméron* et dénoncent une stratégie à l'oeuvre. Elle doit être suffisamment efficace pour imprégner jusqu'au discours des devisants, pour déterminer leur comportement. Ainsi est-il écrit que telle "histoire fut bien *ecoutée* de toute la compaignye³⁰ [...]". L'élaboration des contes autant que leur réception est l'objet d'un consensus: ce qui est écrit est dit, en fonction de l'accord passé pendant le prologue.

En conséquence, l'expulsion du scripturaire valorise la mémoire, comme vecteur d'une oralité essentielle au dialogue. Les paratextes illustrent, notamment, la tension à laquelle doivent être soumis les devisants pour produire chaque jour des contes nouveaux. Ils cherchent, à la fin de la première journée, "par tous les endroitz de leurs memoires³¹" de quoi divertir efficacement leurs pairs à l'avenir et ils rejoignent leurs appartements, à la fin de la sixième journée, afin de se reposer "pour avoir le lendemain meilleure memoire³²." Être en quête de naturel, chercher à dynamiser l'exercice en lui donnant les vertus de l'oral oblige à un comportement quasi ascétique, à un régime de vie consacré tout entier à la parole, qu'elle soit proférée ou

³⁰ p. 95, nous soulignons.

³¹ p. 85.

³² p. 369.

interprétée. Le dialogue mené entre devisants entend exploiter, comme le constate Jeanneret, une des virtualités essentielle de l'oral: la capacité à valoriser "les qualités d'improvisation, le jaillissement impromptu d'une pensée qui se déploie dans le processus de sa gestation³³". Les paratextes qui signalent la tension des conteurs au seuil d'une nouvelle journée entendent montrer que la pensée est toujours en train d'advenir, qu'elle n'est pas enfermée dans la linéarité et la fixité supposées de l'écrit.

Mais si, par l'intermédiaire d'un jeu mimétique, les devisants "parlent", l'*Heptaméron* reste écrit. Ce va-et-vient constant entre l'oral et le scripturaire donne une "hétérogénéité apparente³⁴" au discours des devisants. La critique peut être alors tentée de dénoncer le manque d'unité de l'oeuvre. M.M. De La Garanderie se fait l'écho de ces réticences concernant l'*Heptaméron* en assurant que si le lecteur est conscient du jeu, celui-ci "n'est pas véritablement joué³⁵." M.M. De La Garanderie juge que les "longs récits [...] sacrifient davantage à la rhétorique³⁶ [...]" que les récits brefs. C'est nier l'interaction, pourtant revendiquée, entre

³³ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 166.

³⁴ P. Lajarte, "L'*Heptaméron* et la naissance du récit moderne: essai de lecture épistémologique d'un discours narratif", *Littérature*, 1975, p. 35.

³⁵ M.M. De La Garanderie, *op. cit.*, p. 72.

³⁶ *Ibid.*

contes et devis. En effet, Marguerite de Navarre pas plus que les auteurs de dialogues au XVI^e siècle "ne proposent un but illusionniste³⁷." Selon Jeanneret, le texte simule l'oralité pour se mettre en question, pour approfondir sa recherche du naturel.

3- Mélange des genres

Devis et nouvelles

Simuler l'oralité au moyen d'éléments scripturaires est une ambition paradoxale et non dépourvue d'ambiguïtés, mais elle offre au texte une souplesse que n'autorise pas le carcan rhétorique. Ainsi se mêlent sans contrainte devis et nouvelles dans l'*Heptaméron*. Par exemple, Saffredent use d'une illustration pour défendre le paradoxe alors soutenu:

Il est vray, dist Saffredent, qu'il n'y a nul à qui l'on ne donne penitence, qui ne faict le rebours de ce à quoy ilz ont prins plus de plaisir; comme une demoiselle que je veiz en une bonne maison, qui, pour satisfaire au plaisir qu'elle avoit eu au baiser quelqu'un qu'elle avoit, fut trouvée, *au matin, à quatre heures*, baisant le corps mort d'un gentilhomme qui avoit esté tué *le jour de devant*, lequel elle n'avoit poinct plus aymé que ung autre; et à

³⁷ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 166.

l'heure, chascun congneut que c'estoit penitence des plaisirs passez³⁸.

Le retournement paradoxal produit, dans ce passage, par Saffredent, où la pénitence oblige à s'opposer aux choix d'abord préconisés, est une thèse délicate à faire admettre. S'il est dit, conformément à l'étymon, qu'un paradoxe est "contraire à l'opinion commune", l'argumentateur souhaite néanmoins convaincre et obtenir un consensus autour des arguments soumis. Il s'agit de heurter sans créer, pour autant, disputes et dissensions. Saffredent utilise donc l'illustration à la suite d'un paradoxe, obligeant à passer de l'abstrait au concret, facilitant la compréhension générale et permettant à l'orateur provocant d'obtenir meilleur crédit auprès des siens. Le jeu de l'argumentation mêle si nettement dialogue et nouvelle que la parenthèse illustrée proposé par Saffredent ressemble de près à une nouvelle brève. Toutes les marques classiques du récit s'y rattachent: action, personnage, temps. Les éléments du récit sont condensés en une phrase: mort, baiser, frustration, compensation morbide; morale de l'histoire dans la seconde partie de la phrase. Les notations temporelles sont précises et concentrées (au matin, à quatre heures) le jour devant- et si les noms des personnages principaux restent cachés, la précaution laisse à l'illustration

³⁸ p. 355, nous soulignons.

les vertus du naturel et la certitude d'une authenticité chère aux devisants. Cet artifice produit pas Saffredent lui permet de proposer une morale générale qui ne laisse pas de surprendre lorsque sont connues les options du personnage:

Comme toutes les bonnes oeuvres que les femmes font sont estimées mal entre les hommes, je suis d'opinion que, mortz ou vivans, on ne les doibt jamais baiser, si ce n'est ainsy que Dieu le commande³⁹.

Cette verve de Saffredent motive celle d'Hircan, disposé à citer saint Paul pour défendre les vertus féminines. Mais l'ironie n'échappe ni à Geburon, les accusant de pratiquer des "petites serymonies", ni à Oisille, qui dénonce la manipulation en termes vigoureux: "Jà, à Dieu ne plaise, dist Oisille, que nous doubtions de la sainte Escripiture, veu que si peu nous croyons à voz mensonges⁴⁰ [...]". L'intrusion d'une nouvelle brève dans un devis montre que l'argumentation sait varier ses effets, tout en les dénonçant.

Mais la nouvelle brève peut être aussi divertissement dans le devis. Lorsque Geburon décrit l'anthropophagie vengeresse d'un gentilhomme italien à l'égard d'un ennemi, il obtient un consensus aisé autour du cliché selon lequel les

³⁹p. 356.

⁴⁰*Ibid.*

pires excès n'étonnent pas lorsqu'est connue "la nature de l'Italien⁴¹". Voici les faits, rapportés par Geburon:

Vrayement, dist Geburon, quant Rivolte fut prins des François, il y avoit ung cappitaine Italien, que l'on estimoit gentil compaignon, lequel, voiant mort ung qui ne luy estoit ennemy que de tenir sa part contraire de Guelfe à Gibelin, lui arracha le cueur du ventre et, le rotissant sur les charbons à grand haste, le mangea, et, respondant à quelques ungs qui luy demandoient quel goust il y trouvoit, dist que jamais n'avoit mangé si savoureux ne si plaisant morceau que de cestuy-là; et, non content de ce bel acte, tua la femme du mort, et, en arrachant de son ventre le fruict dont elle estoit grosse, le froissa contre les murailles; et emplist d'avoynne les deux corps du mary et de la femme, dedans lesquelz il feit manger ses chevaulx⁴².

Une seule phrase, à nouveau, suffit à élaborer un bref effet de surprise, puisque le criminel est donné d'abord comme un "gentil compaignon", et à multiplier les verbes d'action dénotant l'excès. La nouvelle brève proposée par Geburon exploite les ressources du paradoxe en dénonçant la violence au moyen de termes violents. L'effort de dissociation requis pour distinguer le bien du mal est présenté par l'intermédiaire d'une figure de rhétorique; la

⁴¹p. 110.

⁴²p. 331-332.

polyptote, qui est "l'usage du même mot sous plusieurs formes grammaticales⁴³". Les verbes "arracher" et "manger" sont présentés successivement sous des déclinaisons variées et la répétition contribue à stigmatiser l'horreur du forfait. Cette nouvelle brève a une double fonction dans le devis: elle est, d'une part, comme la mise en abyme de la nouvelle 51 qui précède et qu'il faut commenter. D'autre part, elle illustre le point de vue critique des devisants à l'égard des Italiens, dotés par Longarine de "trois vices⁴⁴", ce sur quoi tous s'accordent. L'illustration choisie par Geburon est bâtie sur un cliché d'exclusion qui crée une facile communion avec les auditeurs. La formule clichée, en effet, "favorise le bien aller de la discussion⁴⁵". La densité du récit donne plus de force à l'argumentation. De plus, l'intrusion d'une nouvelle brève dans un devis prend l'allure d'un divertissement pour les auditeurs, quand bien même le conte décrit serait-il cruel. Oisille elle-même n'hésite pas à recourir au procédé, décrivant en une phrase l'exploit douloureux d'un gentilhomme voulant prouver son amour à sa dame⁴⁶. La

⁴³ C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 590.

⁴⁴ p. 331.

⁴⁵ C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 223.

⁴⁶ Nouvelle 64, p. 382.

frontière entre nouvelles et devis peut donc être aisément brisée.

Poèmes et contes

Mais les devis ne sont pas seuls à être sujets au mélange des genres: la nouvelle elle-même est perméable. A quatre reprises, en effet, dans l'*Heptaméron*, la poésie est mêlée au récit. Loin d'être convoqué comme simple ornement, le poème substitue le dialogue épistolaire au dialogue réel, devenu impossible par suite des détours de l'intrigue. Dans la nouvelle 13, l'épître est révélation d'un secret et elle pousse à transmettre un diamant à une femme délaissée. Plus directement encore, la chanson de la nouvelle 19 écrite par l'amant devenu cordelier oblige la destinatrice à agir: Poline, après lecture, décide de rentrer dans les ordres. Le poème peut précipiter le dénouement de l'intrigue, comme dans la nouvelle 24: l'épître d'Élisor à la reine de Castille révèle un amour resté sans réponse pendant sept ans et met un terme à l'aventure. Même sans efficacité immédiate, le poème parvient à révéler les desseins d'un destinataire. L'aveu et la prière de la dame dans la nouvelle 64 n'ont pas l'effet attendu, mais le gentilhomme, devenu cordelier, profite de l'occasion pour consommer sa vengeance.

La pratique du mélange des genres n'a, en soi, rien pour surprendre. Nicole Cazauran témoigne que "Poèmes et discours [...] pouvaient passer au contraire pour ajouter de l'éclat à la narration⁴⁷." Mais le poème ne se contente pas de servir l'intrigue et de contribuer au progrès de l'action. Il est l'indice d'une démultiplication volontaire des instances narratives. En effet, aucun des devisants pratiquant le mélange des genres ne souhaite se voir attribuer les vers cités. Dagoucin, contant la nouvelle 24, donne l'épître d'Élisor à la reine de Castille comme une traduction du castillan⁴⁸. Traduction encore que les vers proposés par Ennasuite dans la nouvelle 19, et affirmation que le "chant [...] italien (est) assez commun⁴⁹." La distanciation est plus grande encore lorsque Parlamente propose, dans la nouvelle 64, l'épître de la femme amoureuse: celle-ci est donnée comme "mal traducte⁵⁰". L'épître insérée dans la nouvelle 13 a, quant à elle, une structure complexe où se dédoublent les instances narratives, entre le "je" et "le Parler". Ce dernier est chargé d'énoncer ce que ne peut dire directement la subjectivité:

⁴⁷ N. Cazauran, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, p. 176.

⁴⁸ p. 198.

⁴⁹ p. 146.

⁵⁰ p. 384.

Que diras-tu? O Parler trop hardy,
 Que diras-tu? Je te laisse aller, dy?
 Pourras-tu bien luy donner congnoissance
 De mon amour?⁵¹ [...]

Le jeu oral/écrit permet donc de varier les structures, dans les nouvelles comme dans les devis: "Et nostre boucquet sera plus beau, tant plus il sera remply de differentes choses⁵²." Cette remarque d'Ennasuite est emblématique des choix de la narration: si l'artifice des rhéteurs est banni de la pratique, l'usage n'interdit pas de recourir aux ressources de la rhétorique pour donner de la vivacité à la langue utilisée, non plus qu'il n'exclut l'utilisation d'une écriture bigarrée, mêlant proverbes et poèmes au texte.

4- Polysémie

Mais les ambiguïtés de la mimésis, prise entre le simulacre d'oralité et la rectitude de l'écrit, n'ont pas pour seule fonction d'exposer la multiplicité des choses: elles témoignent aussi d'inquiétudes, voire d'incertitudes à l'égard du langage. Quelle confiance lui accorder lorsqu'est connue la possibilité de manipulations? Quels repères espérer lorsque le signe a

⁵¹p. 101.

⁵²p. 317.

un rapport arbitraire à la chose signifiée? Mais le débat n'a rien de saussurien: le constat d'un arbitraire du signe ne signifie pas l'évacuation du métaphysique. L'homme de l'*Heptaméron* est plongé dans l'empirique et tente de le déchiffrer, tandis que Dieu, retranché du monde, est seul dépositaire du Sens. En conséquence, puisque le sens est "retranché dans la Transcendance⁵³", puisque "le Logos est désormais incapable de rendre compte de l'intelligibilité⁵⁴", le discours est l'objet de toutes les suspicions. À la suite de la rupture d'une relation univoque entre signifiant et signifié, le langage confronte donc les devisants à la polysémie et à l'ambiguïté. À preuve les nombreux débats dans l'*Heptaméron* à propos du sens à attribuer aux mots "amitié" et "mercy". Le poème d'Alain Chartier, "La Belle Dame sans mercy", est cité à deux reprises lors des dialogues. Ceux-ci raniment des débats déjà vivaces lors de la parution du poème, en 1424. Parlamente utilise à deux reprises⁵⁵ la référence pour dénoncer la polysémie du mot "mercy" et le danger d'en négliger les sens cachés, au propre comme au figuré: "[...] ce mot de *mercy* sonne si mal entre les femmes, qu'elles n'en peuvent user sans offenser leur honneur; car

⁵³ P. Lajarte, *op. cit.*, p. 37.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 37.

⁵⁵ p. 95 et p. 352.

proprement *mercy* est accorder la grâce que l'on demande, et l'on sçait bien celle que les hommes desirent⁵⁶." L'analyse tient compte de l'ambiguïté sémantique de la "mercy", enchâssée entre la grâce demandée et le désir, c'est-à-dire prise dans l'incompatibilité de deux sens antinomiques et de deux attitudes opposées. Celle préconisée par Simontault montre que "mercy" et vertu, au sens premier du terme, sont liées:

S'il estoit ainsy, dist Simontault, que les dames fussent sans *mercy*, nous pourrions faire reposer nos chevaulx et faire rouler noz harnoys jusques à la premiere guerre, et ne faire que penser du mesnaige⁵⁷.

Dans chaque camp, féminin et masculin, la lucidité à l'égard des mots, de leur pouvoir coercitif est de rigueur: les uns énoncent, les autres dénoncent. Ainsi Longarine démonte-t-elle les mécanismes de la séduction et de son langage:

[...] tous les serviteurs que j'ay jamais eu, m'ont tousjours commencé leurs propos par moy, monstrans *desirer* ma vye, mon bien, mon honneur; mais la fin en a esté par eulx, *desirans* leur plaisir et leur gloire⁵⁸.

⁵⁶p. 352-353.

⁵⁷p. 352.

⁵⁸p. 115, nous soulignons.

Le désir est au coeur d'une analyse qui oppose les possessifs (mon/leur) afin de désigner une relation totalitaire, visant l'appropriation d'autrui, sa soumission aux velléités d'un seul. Pas de certitudes, sinon aléatoires, dans le champ de l'empirique: les stratégies de diffraction du sens, la démultiplication des voix présentent un monde de tensions et d'incertitudes. Chacun est poussé à explorer ou à démasquer les voies obliques du désir. Cependant, la priorité accordée à la voix sur le texte laisse quelques repères au sujet parlant. La mimétique de l'oralité, en effet, a les qualités mnésiques requises pour le conte et le devis: le rythme d'une répétition, d'un proverbe, d'une antithèse et même d'un poème, retrouvant alors le sens étymologique de "chant", donnent à la communauté parlante une cohésion essentielle à la cohérence de l'oeuvre. Toutes les traces scripturaires, en effet, sont susceptibles de prendre une dimension orale, soit parce que prises dans la dynamique du dialogue, soit parce que sujettes au "mélange des genres", à une liberté dans l'exposition des formes que ne peut tolérer qu'une structure ouverte d'expression. La mise en place d'une stratégie habile à exploiter les vertus de la parole, ne doit pas, pourtant, réduire l'activité dialogale à l'étude de ces procédés scripturaires disposés en vue d'une mimétique de l'oralité. L'élaboration d'un "sens commun" par les devisants n'est pas

construite seulement autour de la rupture entre signifiant et signifié. Pour valoriser l'oralité, il convient aussi de ne pas évacuer le symbolique. A quelle efficacité pourraient prétendre contes et devis s'ils se réduisaient à un seul échange argumenté? De plus, tout sujet devisant dans l'*Heptaméron* est, potentiellement, sujet désirant. Des signaux symboliques existent donc qui peuvent révéler les volutes de la subjectivité. Le corps est-il vraiment absent des dialogues? L'imaginaire peut-être exclu de l'activité des conteurs?

II-3-Signes et traces

1- Le corps en question

L'activité dialogale des devisants est une confrontation de personnes en quête d'une voie verbale d'affirmation. Il faut argumenter, réfuter, chercher à convaincre, c'est-à-dire mettre en oeuvre un pouvoir d'interaction.

La mimétique de l'oralité à laquelle s'adonne l'*Heptaméron* ne laisse pas oublier, cependant, qu'il s'agit d'échanger des propos fabriqués, existant d'abord sous forme écrite. En conséquence, est-il nécessaire de donner une spécialisation au terme "dialogue", telle que la propose D. André-Larochebouvy? Celui-ci écrit que "le terme de dialogue s'applique plutôt à une construction littéraire où des personnages échangent des propos soigneusement composés. Le dialogue est toujours écrit et peut même être lu des yeux sans être dit à haute voix¹."? Mais ce serait enchâsser le dialogue dans la fiction et en évacuer la quête de vérité et d'authenticité chère aux devisants. Il importe de ne pas négliger le jeu subtil de la *mimésis*. La stratégie

¹ D. André-Larochebouvy, *La Conversation quotidienne*, Paris, Didier Créatif, 1984, p. 9.

consiste à actualiser des modèles anciens, tel le *Décameron* de Boccace, et, en même temps, à produire une écriture en acte, habile à mimer la spontanéité du vivant. Comme le remarque Jeanneret, "sacrifier l'un ou l'autre des deux pôles [...] serait mutiler un système indivis²." La polyphonie laisse aux dialogues la possibilité d'être traversés d'inflexions variées: liberté du parler populaire ou élégance de la langue savante; libertés de l'oral ou contraintes de l'écrit. La polyphonie produit un bariolage linguistique qu'il convient de ne pas atrophier en croyant à une simple compilation de formes et de mots.

L'oralité est apte à prouver son efficacité mnémotechnique par le recours à divers procédés tels que la répétition, par l'intermédiaire de formules symétriques ou antithétiques. L'écrit pourrait contribuer à occulter cet exercice vivant de la parole mais l'oralité aussi est porteuse de leçons. Ainsi, Platon assure qu'un énoncé écrit, séparé des conditions naturelles où il devrait être proféré "n'est pas à lui seul de force à se défendre ni à porter secours à lui-même", privé qu'il est de "l'assistance de son père", et frêle "idole" du "discours vivant et animé³."

² M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 262.

³ Platon, *Oeuvres complètes*, t. IV, III^e partie, *Phèdre*, 275 e, texte établi et traduit par Léon Robin, Paris, Les Belles-Lettres, 1933.

L'*Heptaméron* se place à la jonction de l'oral et de l'écrit. Mais ces effets scripturaires témoignent d'une instabilité fondamentale des sujets et des référents. En effet, le dialogue engagé par les devisants révèle que les signes sont brouillés. La vertu est simulée, objet d'un refoulement autorisant toutes sortes de confusions au sujet de l'amour. Geburon, par exemple, assure que son "amour estoit fondée en ses vertuz⁴". Voici la réponse de Saffredent: "[...] vous usez encore des termes, dont nous avons accoustumé tromper les plus fines, et d'estre escoutez des plus saiges⁵." La réplique de Saffredent "remet les pendules à l'heure", à un double titre. D'une part, elle relègue aux temps passés le règne de la pureté et de l'unité. D'autre part, elle signale que langue et comportements sont sujets à des ambiguïtés visibles jusque dans les nouvelles. Pas de stabilité possible dans un monde où règne en maître la dissimulation. G. Mathieu-Castellani a étudié en détail le paradigme de la dissimulation⁶ dans l'*Heptaméron* et observé son ample déploiement. "Couvrir" et "couverture" sont termes d'usage, impliquant une adaptation des comportements, voire un infléchissement des positions les plus marquées. Même les tenants du "parti des

⁴p. 96.

⁵*Ibid.*

⁶G. Mathieu-Castellani, *op. cit.*, p. 232-233.

dames" s'accordent à juger essentielle la sauvegarde des apparences, comme le signifie le débat suivant:

Vous louez doncques, dist Dagoucin, l'ypocrisie des dames autant que la vertu? -La vertu seroit bien meilleure, dist Longarine; mais, où elle défaut, se fault ayder de l'ypocrisie, comme nous faisons de pantoufles pour faire oblier nostre petitesse. Encores est-ce beaucoup, que nous puissions couvrir nos imperfections⁷.

La problématique énoncée dans ce passage est la suivante: puisque le langage est masque, de quels moyens disposer pour découvrir la face cachée de la parole? Au moins sait-on que l'impossible coïncidence entre signifiant et signifié est l'effet d'un abandon, d'une solitude humaine qu'aime à rappeler Geburon: "Et pensez, mes dames que, sans la grace de Dieu, il n'y a homme où l'on doibve croire nul bien, ne forte tentation dont avec luy l'on n'emporte victoire." Or, si ce qui se dit est toujours biaisé, reste à l'analyse les signes, étudiés selon deux perspectives complémentaires. L'une entend scruter "l'éloquence du corps"; les signes corporo-visuels qui échappent consciemment aux interlocuteurs mais règlent néanmoins leur échange. L'autre s'attache au symbolique, à même de décrire la position du locuteur dans

⁷ p. 335.

un univers biaisé. Dans les deux cas, les devisants ne sont plus saisis au seul rythme de la parole. Le sens de leur interaction passe en effet aussi par les mouvements singuliers de la corporéité et par les formes de l'imaginaire.

3-2- Signes

La découverte d'une intention, l'extériorisation, volontaire ou non, des sentiments passent par des signes qui transcendent la parole et la révèlent. En effet, lors d'un échange dialogal, il ne suffit pas que deux devisants, ou plus, parlent alternativement; encore faut-il qu'ils s'entendent, c'est-à-dire qu'ils produisent des signes qui prouvent l'efficience de l'échange. Parmi les divers procédés de "validation interlocutoire"⁸ auxquels peuvent recourir les devisants sont exclues toutes les traces prosodiques d'une oscillation: les vocalisations, les intonations, les changements de ton ne sont pas inscrits dans le texte écrit qu'est l'*Heptaméron*. En revanche, l'expression des émotions n'y est pas absente. Une sorte "d'écriture corporelle"⁹ est inscrite dans l'échange. Cela n'a rien pour surprendre dans la mesure où la rhétorique est toujours attentive au langage

⁸ C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 17.

⁹ *Ibid.*, p. 148.

du corps, susceptible d'orienter l'orateur dans son effort d'adaptation à l'auditoire. L'article "Action" de l'*Encyclopédie* de d'Alembert porte trace de cet intérêt et en propose le résumé suivant: "L'action, dit Cicéron, est pour ainsi dire l'éloquence du corps: elle a deux parties, la voix et le geste, l'une frappe l'oreille, l'autre les yeux. Deux sens, dit Quintilien, par lesquels nous faisons passer nos sentiments et nos passions dans l'âme des auditeurs¹⁰." Les encyclopédistes puisent, vraisemblablement, leur savoir aux sources des *Partitiones oratoriae* de Cicéron et du *De Institutione Oratoria* de Quintilien des constats valables lors de tout échange communicatif. Décrite en termes "d'inter-synchronisation comportementale¹¹" par les psychologues modernes, "l'éloquence du corps" fait entrer le paraverbal dans le champ des interactions.

L'existence de ces signes témoigne de la variété des moyens par lesquels les devisants peuvent interagir et révéler leur subjectivité; les traces ténues de leur singularité. Il est de fait que le paradigme de la dissimulation a pour corollaire celui de la découverte. Grâce au relevé proposé, G. Mathieu-Castellani met en évidence un des projets essentiels à l'*Heptaméron*. Si les verbes "découvrir" et

¹⁰ C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 148.

¹¹ *Ibid.*, p. 22.

"révéler" sont omniprésents dans le texte, c'est qu'il faut "découvrir et mettre à nu ce que femmes et hommes dissimulent par leurs feintes et leurs artifices, consciemment ou inconsciemment : toute l'oeuvre [...] se soutient de la dialectique de la *couverture* et de *l'ouverture*¹²." Mais l'accès à l'ouverture, le déchiffrement patient des détours du désir ne passe pas par la seule activité verbale. Parlamente, par exemple, est habile à manier la parole mais les subtilités de sa rhétorique disent-elles autant que son "touret de nez"? Face à une remarque de Saffredent, Parlamente expose ses griefs, souhaitant se "venger de celle qui me tient si grand tort. En disant ces parolles, Parlamente meit son touret de nez¹³ [...]". La note 373 de l'édition François précise que le "touret de nez" est un masque ou un loup dissimulant le haut du visage, c'est-à-dire le lieu où se trahissent le plus facilement les émotions. Le masque protège autant qu'il dénonce. Le voile jeté sur le désir par Parlamente est l'indice d'une dialectique apparence/réalité peu valorisante pour l'une des porte-paroles de la rectitude et de l'honnêteté. Mais le masque est partie intégrante de la vie mondaine, comme l'admet Dagoucin: "Si nous estions tous de bonne foy, le

¹² G. Mathieu-Castellani, *op. cit.*, p. 133.

¹³ p. 156.

regard et la parole n'y seroient poinct dissimullez¹⁴." Si la parole peut être maîtrisée, lorsque jaillissent les émotions, le devisant "est pris dans un processus pulsionnel¹⁵". Fuir le désir n'est pas y renoncer: tout au plus s'agit-il d'éviter qu'en société l'émotion dénonce les voluptés secrètes de l'intimité. Les conséquences d'une éviction des signes extérieurs du désir trouvent leur expression extrême dans la nouvelle 10: Floride s'automutile le visage pour échapper à la concupiscence d'Amadour: "bouche, nez, oeilz¹⁶" sont déformés. C'est dire que Floride a souhaité détruire les attributs de la beauté, objets des blasons poétiques et expressions de la sensualité.

Cependant, dans l'*Heptaméron*, le corps est bavard. D'autres signes, en effet, se joignent au regard pour dénoncer l'émotion. La rougeur, par exemple, atteint souvent les dames de l'assemblée. Poussée par la colère, Ennasuite répond à Parlamente "en changeant de couleur¹⁷". La pudeur, peau de chagrin du désir, masque issu de la socialisation et de ses contraintes, produit aussi des changements de couleur: "Parlamente commença à rougir¹⁸"

¹⁴ p. 341.

¹⁵ C. Hagège; *op. cit.*, p. 281.

¹⁶ Nouvelle 10, p. 78.

¹⁷ p. 261.

¹⁸ p. 8.

en entendant son mari se réjouir de "passe-temps" privés. Lorsque le devisant est touché par l'éruption inattendue de sensations, il tente par tous les moyens, y compris physiques, de les masquer. En réponse à un compliment voilé de Simontault, Parlamente "se print à tousser; parquoy Hircan ne s'apperceut de la couleur qui lui venoit aux joues¹⁹."

Les personnages des nouvelles ont aussi de ces états d'âme et de corps qu'il importe de décrire. Parlamente, conteuse de la nouvelle 10, décrit en ces termes l'émotion de Floride: "la jeune dame, oyant ung propos non accoustumé, commença à changer de couleur et baisser les oeils comme femme estonnée²⁰." Description similaire de la part d'Ennasuite, contant la nouvelle 19, qui explique l'émotion de Poline à la vue de l'homme qu'elle aime: elle "fut si esmue et troublée, que, pour couvrir la cause de la couleur qui luy venoit au visaige, se print à toussyr²¹." Les contes décrivent avec plus d'intensité que les devis les effets du refoulement et la peur d'être exposé au regard. Lorsque la conscience se refuse à admettre le désir, le mieux est de la perdre: l'évanouissement des suites d'une tension amoureuse frappe hommes et femmes dans l'*Heptaméron*. La dame de

¹⁹p. 10.

²⁰p. 64.

²¹p. 149.

Valence²² et Poline²³ perdent littéralement conscience tout comme Amadour²⁴ ou le capitaine amoureux²⁵. Les devisants restent, quant à eux, modérés dans l'expression des sensations. Mais croire, comme Jeanneret que dans ces dialogues, "les corps sont en repos²⁶." est exagéré. Les corps subissent quelques soubresauts; rappels que la chair est faible et reste active lors des échanges dialogaux. Mais il semble en effet que les nouvelles produisent quelques amplifications de signes paraverbaux qui dénoncent de secrètes convoitises.

En accord avec Jeanneret, force est de constater que "les voluptés de la chair sont déplacées à l'intérieur des nouvelles où, toute bienséance levée, des personnages sans pudeur laissent libre cours à leurs instincts, renvoyant ainsi aux devisants l'image inverse, et complaisante, de leur délicatesse²⁷." Meurtres et viols sillonnent les nouvelles de Marguerite de Navarre comme pour prouver que si les sens ne sont pas contenus, les dérèglements du corps peuvent produire les pires désordres sociaux.

²² p. 386.

²³ p. 145.

²⁴ p. 71.

²⁵ p. 100.

²⁶ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 109.

²⁷ *Ibid.*

3-3- L'imaginaire et le symbolique

Si le dialogue est action, le corps révèle les tensions qui peuvent l'agiter, consciemment ou non. Des signes paraverbaux dénoncent, dans les devis comme dans les nouvelles, une des antithèses structurelles de l'*Heptaméron*, à savoir le masque et la découverte. *A fortiori*, l'analyse de l'imaginaire peut contribuer à l'exploration des ressorts cachés de la parole. En effet, les devisants, relayés souvent en ce domaine par Geburon, constatent un manque ontologique primordial: il ne leur appartient pas de discerner le bien du mal, de connaître l'origine et la vérité du monde. Or, c'est dans cette absence que s'intègre le mieux l'imaginaire et, surtout, les formes symboliques de l'imaginaire, comme le constate C.G. Dubois:

Le point de départ est ici l'expression d'un manque, d'une impossibilité d'accès au réel: la désignation, qui seule est possible, n'est en aucun cas substantielle; par défaut d'accès aux substances, il est possible d'établir un mode de signification: les objets n'ont rien d'objectif, ils ne vivent que par leur sens, leur situation dans un univers de signes²⁸.

²⁸ C.G. Dubois, *L'Imaginaire de la Renaissance*, Paris, P.U.F., 1985, p. 18.

L'analyse des structures majeures de l'imaginaire dans l'*Heptaméron* entend préciser la nature des rapports du dialogue avec le réel. Puisque les repères face au réel sont frappés d'ambiguïtés ou de polysémie, reste le symbolique comme viatique et motif d'espérance.

1- Eau

La stabilité des formes de l'imaginaire dans l'*Heptaméron* est à repérer dans ce que Gilbert Durand nomme "le régime nocturne"²⁹. Celui-ci a pour fonction de produire constantes rythmiques et cycles pour lutter contre les incertitudes. Dans ce "régime de l'euphémisme"³⁰, l'eau a une place majeure parce qu'elle est placée "au commencement et à la fin de ces événements cosmiques", parce que l'eau "précède toute création et toute forme"³¹.

Pour les devisants les bains salvateurs de Cauterets, habiles à guérir tous les maux du corps³², s'opposent à la figure du Gave de Pau du prologue, produisant ravages et inondations. Les devisants réunis sont donc à la fois soignés

²⁹ Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1963, p. 220.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*, p. 261.

³² Voir l'*incipit* de l'*Heptaméron*, p. 1.

par les eaux et rescapés des eaux. Ils trouvent refuge à Notre-Dame de Serrance, c'est-à-dire qu'ils rejoignent la terre après avoir subi des déchaînements apocalyptiques. Or, si, comme le dit Gilbert Durand, les eaux sont "les mères du monde [...] la terre est mère des vivants et des hommes³³". Doublement mis au monde, et par l'eau et par la terre, les devisants confirment leur besoin de sécurité et d'intégrité en s'installant dans l'espace rectangulaire d'un pré, symbole d'une "défense de l'intégrité intérieure", d'une "intimité³⁴" qu'il leur appartient de sauvegarder. En conséquence, le prologue est marqué par une "structure glischromorphe³⁵", pour reprendre la terminologie de Gilbert Durand, c'est-à-dire une structure dénotant liens et viscosité, notamment par l'intermédiaire de verbes tels rattacher, attacher ou souder.

En effet, la compagnie "miraculeusement *assemblée*" souhaite remercier "celluy qui les avoit *assemblez*³⁶". Chacun se retrouve, noue ou renoue des liens. Tous, par ailleurs, gravitent plus ou moins autour de la cour de France. Le prologue a pris soin d'éloigner tous les "parasites" de

³³ G. Durand, *op. cit.*, p. 261.

³⁴ *Ibid.*, p. 284.

³⁵ *Ibid.*, p. 311.

³⁶ p. 6, nous soulignons.

cette intimité reconstituée: les eaux "en se contentant des serviteurs, avoit sauvé les maistres et maistresses³⁷ [...]".

L'*Heptaméron* s'ouvre donc sur un imaginaire qui valorise les images de sécurité fermée, qui lutte contre le morcellement et l'étalement. Or, cette capacité que l'on attribue à l'eau de pouvoir rassembler, réunir ce qui était séparé, n'est pas une structure constante dans l'oeuvre et, notamment, dans les nouvelles. En effet, lorsque l'eau entre en action dans les nouvelles, elle symbolise les dérèglements des désirs et les refoulements, comme en témoigne la nouvelle 30, récit d'un inceste. Le conteur Hircan décrit ainsi le comportement de la mère:

Et, tout ainsy que l'eaue par force retenue court avecq plus d'impetuosité quant on la laisse aller, que celle qui court ordinairement, ainsy ceste pauvre dame tourna sa gloire à la contraincte qu'elle donnoit à son corps³⁸.

L'eau, alors, est à nouveau destructrice, image d'une séparation, d'une rupture radicale avec les règles fondatrices de toute société: l'inceste est perte de repères, tout comme le désir non maîtrisé.

³⁷ p. 5.

³⁸ p. 230.

Se pourrait-il que l'oeuvre, fondée sur le rêve d'équilibre du régime nocturne, s'épanouisse, dans l'*Heptaméron*, sous la forme du régime diurne, que Gilbert Durand donne comme "essentiellement polémique" et marqué par "l'antithèse"³⁹?

2- Feu

Plus encore que l'eau, la figure du feu envahit les nouvelles contées par les devisants. Reste à savoir si le feu est signe d'équilibre ou de dissociation.

Les devisants font appel au symbole du feu lorsqu'est en cause l'expression d'une impulsion physique communément admise, comprise et vécue, comme le stipule la mise au point de Simontault à l'adresse d'un Dagoucin entraîné dans des conjectures idéalistes au sujet de l'amour:

Je ne crois pas que jamais vous ayez esté amoureux; car, si vous aviez *senti le feu comme les autres*, vous ne nous paindrriez icy la chose publicque de Platon, qui s'escript et ne s'experimente poinct⁴⁰.

³⁹ G. Durand, *op. cit.*, p. 262.

⁴⁰ p. 48, nous soulignons.

Le même Simontault, serviteur éconduit par Parlamente, associe le feu au plaisir et à l'amour dans une même réplique:

Si mon *diable* devenoit aussy noir qu'il m'a esté mauvais, il feroit autant de paour à la compaignye que je prends de *plaisir* à la regarder; mais le *feu de l'amour* me faict oublier celluy de cest *enfer*⁴¹.

Simontault rapporte le feu à ses significations symboliques primordiales. En premier lieu, le feu est lié à la sexualité parce que sa première technique d'obtention est le frottement, image de l'acte sexuel, comme le remarque Gaston Bachelard:

L'amour est la première hypothèse scientifique pour la reproduction objective du feu et avant d'être le fils du bois, le feu est le fils de l'homme⁴² donc "la méthode de frottement apparaît comme la méthode naturelle [...] En vérité, le feu fut surpris en nous avant d'être arraché au ciel⁴³.

En second lieu, la sexualisation du feu a pour conséquence de lui donner un caractère ambivalent. Simontault, décrivant son désir, y associe diable et enfer et au plaisir est jointe la souffrance d'une non-réalisation d'élans

⁴¹ p. 18, nous soulignons.

⁴² Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu* Paris, Gallimard, 1949, p. 47.

⁴³ *Ibid.*, p. 58.

jugés naturels. Simontault recoupe, dans sa description, les appréciations universelles du feu sexualisé, décrites par Mircea Eliade. Le feu est, en effet, "d'origine soit divine, soit démoniaque (car, d'après certaines croyances archaïques, il s'engendre magiquement dans l'organe sexuel des sorcières⁴⁴) [...]". De l'ambivalence à l'ambiguïté et à la confusion, il n'y a qu'un pas, franchi allègrement par les conteurs dans les nouvelles. On y croise, en effet, maints religieux habités de désirs prohibés et pourtant actifs à les réaliser. Le feu, dans ce cas, traduit l'interdit social autant que le refoulement. Dans la nouvelle 23, par exemple, Oisille file la métaphore pour décrire les affres d'un cordelier convoitant en secret une femme:

Et, ainsy que le feu peu à peu s'allume tellament qu'il vient à embraser toute la maison, or pour ce, le *frater* commença de brusler par telle concupiscence, que soudainement delibera de venir à fin du desir, que, plus de trois ans durant avoit porté couvert en son cueur⁴⁵.

Le feu consume corps et esprit, rend vacillants les vœux les plus pieux: il est l'image des cavités souterraines de l'Inconscient. Feu infernal, il n'est rien pour le détourner de

⁴⁴ Mircea Eliade, *Forgerons et Alchimistes*, Paris, Flammarion, 1956, nouv. éd. corr. et augm., p. 41.

⁴⁵ p. 187.

ses velléités destructrices lorsqu'est produite l'étincelle. Ainsi, le prieur de Saint-Martin-des-Champs, repoussé par soeur Marie, retourne à son abbaye "auquel lieu ce meschant feu qu'il avoit en son cueur ne cessa de brusler jour et nuict⁴⁶." Si le feu traduit si aisément tensions et déchirements, c'est qu'il est, comme le constate Bachelard, "parmi les facteurs d'images, le plus dialectisé [...] Dès qu'un sentiment monte à la tonalité du feu, on peut être sûr qu'il va accumuler une somme de contraires⁴⁷." Serviteur malheureux, Simontault est pris au piège du feu, contraint par les normes sociales qui lui enjoignent de ne pas "brûler les étapes" et happé par des désirs qui réclament l'assouvissement. L'ambivalence est plus marquée, par exemple, chez un personnage des nouvelles comme Amadour. Disposant de qualités courtoises et mondaines, Amadour n'en subit pas moins le feu face à Floride. Il ne peut contenir "le feu caché en son cueur" qui "le brusloit si fort qu'il ne povoit empescher que la couleur ne luy montast au visaige, et que les estincelles jaillissent par ses yeux⁴⁸." L'image amplifie les effets du feu et produit un retournement des attributs héroïques d'Amadour. Au premier rang du

⁴⁶ p. 180.

⁴⁷ G. Bachelard, *op. cit.*, p. 182.

⁴⁸ p. 61.

symbolisme de l'héroïsme viennent le regard et les yeux. La vision, en effet, est "inductrice de clairvoyance et surtout de rectitude morale." Il en fallait, de fait, à Amadour pour être jugé, à 18-19 ans, "entre mil digne de gouverner une chose publique⁴⁹." Mais gouverner le domaine privé est une autre affaire et le héros solaire passe du ciel à l'enfer. Le renversement et les antithèses ont de tels attraits pour les conteurs qu'ils puisent largement aux sources de l'héroïque ou du religieux pour exposer les ravages d'une flamme amoureuse. Hircan, par exemple, choisit d'exposer les réactions d'une dévote, prise de passion pour un prédicateur:

Ainsy, ce feu, soubz tiltre de spirituel, fut si charnel, que le cueur qui en fut si embrasé brusla tout le corps de ceste pauvre dame; et tout ainsy qu'elle estoit tardive à sentyr ceste flamme, ainsy elle fut prompte à enflamber⁵⁰.

Fondée sur une opposition nettement marquée entre le spirituel et le charnel, la métaphore est filée méthodiquement, par substantifs (feu/flamme) et verbes (embrasé/brusla/enflamber) interposés. Le feu n'est pas seulement associé aux désirs contenus mais aussi à tout ce qui

⁴⁹ G. Durand, *op. cit.*, p. 172-173.

⁵⁰ p. 255-256.

est jugé socialement répréhensible et destructeur. Le meurtre, par exemple, est à proscrire, tout autant que la mise à mal d'un cadavre. Le procureur de Saint-Aignan, pourtant, dans la nouvelle 1, s'acharne sur le corps sans vie d'un homme assassiné et le brûle. Pour parfaire le forfait, le procureur élimine toute trace compromettante: "Les os, qui ne furent consommés par le feu, les fait mettre dans du mortier là où il faisait bastir en sa maison⁵¹." Il détourne ainsi de sa valeur spirituelle et purificatrice le rite d'incinération, symbole d'une "mort totale et sans trace [...] garantie que nous partons tout entier dans l'au-delà⁵²."

Donc le feu, le plus souvent, relève du régime diurne de l'imaginaire, tel que le définit Gilbert Durand. Il coupe, sépare, s'exprime au moyen d'antithèses et prouve son appartenance au "régime polémique⁵³". Mais l'ambivalence du feu serait moins sensible s'il n'existait dans l'*Heptaméron* de quoi rappeler qu'il est aussi un outil de purification. Oisille introduit dans les devis une nouvelle brève qui décrit en une phrase l'étrange preuve d'amour produite par un gentilhomme:

⁵¹ p. 15.

⁵² G. Bachelard, *op. cit.*, p. 36.

⁵³ G. Durand, *op. cit.*, p. 202.

Et j'ai congneu ung gentil homme qui, pour monstrier avoir plus fort aymé sa dame que nul autre, avoit faict preuve à tenir une chandelle avecq les doigtz tout nudz, contre tous ses compaignons; et, regardant sa femme, tint si ferme, qu'il se brusla jusques à l'oz; encores, disoit-il n'avoir poinct senty de mal⁵⁴.

Les variantes de ce passage, proposées par l'édition François⁵⁵, renforcent encore la valeur apparemment sacrificielle de l'acte. Pour l'une, le gentilhomme aurait tenu la chandelle "avecq les dentz trois nuytz" tandis que l'autre rapporte que la chandelle fut tenue "les doigtz tous nudz, l'espace de troys nuytz". Le feu paraît transporter l'amant au delà de l'humain, jusqu'à négliger l'enveloppe charnelle et ne plus sentir la souffrance physique. Le feu est-il, dès lors, feu purificateur, à même d'évacuer toute sensualité? Mais l'ambivalence n'est pas absente de cette scène décrivant un gage amoureux aux violences excessives. En effet, l'os ou la dent, signalés dans les variantes, laissent peser quelques suspicions sur l'exploit. L'os, par exemple, est symbole de fermeté, de permanence. Il est l'élément primordial de l'être, celui décrit par la Genèse au moment de la création; "l'os de mes os et la chair de ma chair"⁵⁶. Or, l'os brûle; l'intégrité

⁵⁴ p. 382.

⁵⁵ Note 776 dans l'édition François de l'*Heptaméron*

⁵⁶ *La Bible, Genèse*, 2, 23. Paris, Société Biblique Française et Éditions du Cerf, 1982.

physique est atteinte alors même qu'on entend faire abstraction du charnel. Les dents, quant à elles, qui eussent permis de tenir la chandelle, sont, par excellence, instruments de prise de possession, jusqu'à l'assimilation. Aliments du désir, "les dents symbolisent la force de mastication, l'agressivité dues aux appétitions des désirs matériels⁵⁷." Le désir, porté par le symbolisme du feu, avance toujours masqué: il rappelle la pesanteur du corps, alors même qu'elle semblait évacuée et montre que l'amour vise, le plus souvent, le règne de l'assouvissement.

3- Nourritures

Liée au feu en raison de son aptitude à signifier l'appropriation physique et la possession, l'ingestion et la digestion, la nourriture est aussi de ces éléments qui témoignent des affres du désir. Pourtant, la nourriture semblerait de ces voluptés du corps a priori interdite aux devisants: "Ils sont trop polis pour parler la bouche pleine⁵⁸", déplore Jeanneret, regrettant sans doute de ne pas trouver dans l'*Heptaméron* de titanesques banquets. Les devisants

⁵⁷ Paul Diel, *Le Symbolisme dans la mythologie grecque*, préface de Gaston Bachelard, Paris, 1966, p. 176, nous soulignons.

⁵⁸ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 109.

seraient retenus par "leur souci de raffinement, l'impeccable courtoisie qui préside à leurs jeux occultant les plaisirs trop sensuels⁵⁹." de la nourriture. Mais les limites données à l'appétence peuvent être purement physiques et résulter de restrictions occasionnées par la seule sénilité, comme le montrent les regrets de Geburon: "[...] j'ay les dentz si foibles que je ne puis plus mascher la venaison⁶⁰". Les nourritures terrestres restent dignes d'intérêt pour les devisants. Saffredent, par exemple, décrit au moyen d'images substantielles les appétits d'un personnage lubrique: "Il n'estoit friant, dist Saffredent, mais il estoit gourmand⁶¹ [...]". Et il a recours au symbole du pain pour exprimer de très physiques besoins:

Si est-ce, dist Saffredent, que celle qui refuse son pain au pauvre mourant de faim, est estimée le meurtrier [...] quant l'amour est forte, on ne congnoist autre pain ne aultre viande que le regard et la parole de celle que l'on ayme⁶².

Saffredent produit, dans son élan expressif, un retournement de la symbolique du pain: celui-ci, d'ordinaire, est nourriture

⁵⁹ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 109.

⁶⁰ p. 133.

⁶¹ p. 241.

⁶² p. 325-326.

spirituelle; il est la pâture de celui qui se réfère aux sources du Christ eucharistique. Le passage du pur contemplatif à l'actif n'échappe pas à dame Oisille, qui propose de vérifier ainsi la force et la véracité de l'image: "Qui vous laisseroit jeusner, dist Oisille, sans vous bailler aultre viande, on vous feroit bien changer de propos⁶³".

L'univers symbolique de référence dans l'*Heptaméron* est donc celui du régime diurne, enlisé dans l'ambiguïté et la contradiction, figuré par l'antithèse et par des outils symboliques tels l'eau, le feu ou la nourriture, tous également polyvalents.

4- Epée

Le symbole qui illustre le mieux le régime diurne et son aspect polémique est l'épée. Elle appartient, selon Durand, au "grand arsenal des symboles diairétiques dont l'imagination dispose pour couper, sauver, séparer et distinguer des ténèbres la lumineuse valeur⁶⁴." De fait, l'épée est symbole de l'état militaire et de sa vertu. Elle est l'arme noble, propre aux chevaliers et aux héros chrétiens, au point d'être souvent associée, dans les chansons de

⁶³p. 326.

⁶⁴G. Durand, *op. cit.*, p. 202.

gestes, à un personnage particulier, tel Roland ou Charlemagne⁶⁵. Or, les gentilhommes-devisants portent l'épée dès le prologue. Elle est arme de justice, capable de restaurer un ordre menacé, de sauver les vies d'Hircan, de Parlamente et de Longarine. Dagoucin et Saffredent, en effet, "frapperent sur (des) bandouliers", tuant ensuite leurs complices "par ung coup d'épée⁶⁶". Geburon, de son côté, n'hésite pas à recourir au même procédé défensif puisqu'il est attaqué par trois hommes dans son lit "avecq son épée seulement, en blessa si bien ung qu'il demora sur la place⁶⁷." Actes de bravoure illustrant que la mondanité n'exclut pas les vertus chevaleresques. L'épée, dans ce cas, est associée à la justice, même expéditive: elle sépare le bien du mal, frappe le coupable; elle est l'instrument d'une punition légitime et l'épreuve qualifiante pour celui qui en fait usage. Les conteurs, aussi, recourent régulièrement au motif de l'épée dans l'*Heptaméron*⁶⁸.

⁶⁵ Voir, à ce propos, l'article de J. Wathelet-Willem, "L'épée dans les plus anciennes chansons de geste. Étude du vocabulaire.", dans *Mélanges à René Croizet* Poitiers, 1966, p. 435-441.

⁶⁶ p. 3.

⁶⁷ p. 4.

⁶⁸ Le répertoire systématique du motif de l'épée dans l'*Heptaméron* a été établi par M. Bideaux, "Figures, thèmes, motifs et configurations: propositions pour une sémantique narrative de l'*Heptaméron*", dans *La Nouvelle: définitions, transformations, textes* recueillis par B. Alluin et F. Suard, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1991, p. 76-77.

Mais le passage du prologue aux nouvelles fait subir une véritable dégradation à la valeur de l'épée. Comme le constate M. Bideaux, l'épée est, le plus souvent, "instrument et symbole de violence⁶⁹", outil de meurtres et de vengeances. Le critique, cependant, ne dit pas pour quelles raisons l'épée quitte ses attributs gratifiant, laissant de côté combats singuliers et prouesses. Or, l'épée est, le plus souvent, associée à l'amour déçu. Le meurtrier Thomas Guérin, dans la nouvelle 1, est l'instrument de la vengeance du procureur Saint-Aignan et il "vint donner tant de coups d'espée à ce pauvre jeune homme que, quelque deffence qu'il peust faire, ne se peut garder qu'il ne tombast entre leurs mains⁷⁰." La multiplication des coups portés à une victime dépourvue de défense atteste de la violence d'une attaque subite. Dès la nouvelle 2, l'épée s'expose comme ultime recours lorsque les désirs n'obtiennent pas une satisfaction immédiate. Le valet concupiscent s'attaque à la muletière d'Amboise: "Ainsy que la pauvre femme estoit à son premier sommeil entra le valet, par l'ais qu'il avoit rompu, dedans son lict, tout en chemise, l'espée nue en sa main⁷¹." Dans la nouvelle 1 comme dans la nouvelle 2, l'épée frappe

⁶⁹ M. Bideaux, *op. cit.*, p. 80.

⁷⁰ p. 14.

⁷¹ p. 19.

des gens au lit, c'est-à-dire installés dans un lieu fermé, a priori sécurisant. L'épée transgresse l'ordre tranquille de l'intimité.

Une des formes les plus élaborées du meurtre par l'épée est celui du duc de Florence par Lorenzo de Médicis, dans la nouvelle 12. Le drame est mis en scène: un rideau s'interpose entre l'extérieur et l'intérieur de l'alcôve du duc:

Et, quant le duc l'ouyt revenir, pensant qu'il luy amenast celle qu'il ayroit tant, ouvrit son rideau et ses oeilz, pour regarder et recepvoir le bien qu'il avoit tant actendu: mais, en lieu de veoir celle dont il esperoit la conservation de sa vie, va veoir la precipitation de sa mort, qui estoit une espée toute nue que le gentil homme avoit tirée, de laquelle il frappa le duc qui estoit tout en chemise⁷².

Le passage joue de la lutte entre Eros et Thanatos et multiplie les effets de contraste: à l'attente de la femme aimée s'oppose encore "l'espée toute nue", au "bien [...] actendu" succède la frappe. La victime est sans défense, repliée dans l'enceinte protectrice de l'alcôve, et passe du repos momentané au repos éternel. L'épée coupe, sépare, dégrade celui qui l'emploie comme celui qu'elle atteint parce que jamais utilisée dans un combat équitable.

⁷²p. 92.

L'épée fournit donc un des points d'insertion de la violence dans l'*Heptaméron*. Elle prouve, surtout, que lorsque le corps entre en action, les désordres surviennent inexorablement. Figure du désir, l'épée illustre la tension Eros/Thanatos, qui trouble et dynamise le dialogue. En effet, le langage du corps comme celui des symboles rendent compte des équivoques de l'oeuvre dans la mesure même où le désir n'est jamais l'objet d'une expression directe. Les passions se déclarent obliquement et les conteurs laissent aux nouvelles la possibilité d'exposer la violence et les débordements physiques. A ce titre, les contes sont comme les formes médiatrices de l'univers auxquelles font face les devisants. Celui-ci est marqué par une instabilité transcrite en termes de polysémie, comme le montre le commentaire de Dagoucin, glosant la conduite d'un personnage de la nouvelle 58: "*Et, comme nulle chose n'est stable, souvent leur amitié tournoit en courroux, et puis se revenoit plus fort que jamais*⁷³ [...]". Paradoxalement, l'ouverture discursive de l'oeuvre est rendue possible grâce à cette instabilité des choses et des êtres. Mais ce vaste brassage d'idées semble produire un discours disparate, que seul le dialogue est à même de transcrire. Ces incertitudes de l'écrit peuvent se

⁷³p. 357, nous soulignons.

répercuter au niveau de la lecture: quelles sont les véritables orientations du dialogue? A quel système se rattache-t-il? Le seul axe narratif stable est donné dans le prologue. Mais juger de la cohérence à partir des prémisses d'une oeuvre est délicat. Puisque se joue sans cesse dans l'*Heptaméron* une dialectique du masque et du dévoilement, est-il possible de cerner une progression interne, un trajet narratif qui propose un point d'ancrage et une finalité au discours? Si le physique est le règne du disparate, faut-il recourir au métaphysique pour briser la spécularité du dialogue, toujours confronté au composite et à l'éclatement?

III- Une ultime tension: dialogue et interprétation

Le courant d'échanges réciproques qui circule du texte de l'*Heptaméron* à sa glose mouvante produit ambiguïtés et diffraction du sens, confronte aux instabilités et aux fragmentations du monde. L'écriture ne suffit pas à fixer le texte: à tout instant, en effet, la "parole" d'un devisant peut le remanier, proposer aux nouvelles d'autres finalités que celles que lui assigne le conteur. Le problème de l'interprétation est au coeur de l'échange dialogique. Puisque s'est effacée toute conscience auctoriale unique, l'*Heptaméron* donne forme à une pluralité de voix non hiérarchisées. Faut-il juger, en conséquence, qu'il n'est plus de vérité accessible à chacun, que les devisants, livrés à une réflexion individuelle, ont perdu tout repère et sont sans cesse happés par la diversité et le foisonnement du monde?

III-1- Immanence et transcendance:

Pour cerner le mode de fonctionnement de l'*Heptaméron* et, surtout, les outils proposés à l'interprétation, il convient d'en revenir aux choix du prologue. Fait marquant, l'*Heptaméron* y est l'objet d'une scission entre profane et sacré, qui renforce l'impression d'une pluralité fonctionnelle de l'oeuvre. Cette distinction entre deux ordres est instaurée d'abord par l'intermédiaire d'une rupture à l'intérieur même du cénacle. Deux couples antinomiques se forment, incarnés par Hircan et Oisille. Chacun d'eux, en effet, se réfèrent à des axes discursifs qui impliquent des interactions opposées, des "pratiques discursives opposées"¹.

Hircan réclame pour le groupe "quelque pasetemps et exercice corporel"², estimant que la chair a besoin d'être distraite "qui nous faict oblir mil folles pensées"³. Placée sur un axe horizontal, pour la situer dans l'espace, la pensée d'Hircan fait la part belle aux besoins physiques et aux impératifs d'une vie ancrée dans le charnel. Les activités

¹ P. Lajarte, "Le prologue de l'*Heptaméron* et le processus de production de l'oeuvre", dans *La Nouvelle française à la Renaissance*, p. 410.

² p. 8.

³ *Ibid.*

soumises à l'assemblée relèvent des plaisirs anciens d'hommes de cour puisqu'il est question de s'occuper de "la chasse et la vollerye" tandis que "les dames ont leur mesnaige"⁴, selon la bipartition médiévale des occupations sexuées. A l'inverse, c'est plutôt la verticalité qui symbolise la pensée de dame Oisille. Celle-ci propose, en effet, de prendre "la sainte Escripiture", de la lire et de la méditer, estimant que "ce contentement là" suffit à guérir "tous les maux"⁵. L'élévation spirituelle fait abstraction des désordres du corps. Elle suppose une ascèse et une allégeance à la parole divine, seule capable d'orienter l'homme dans l'exercice de sa vie.

Tandis que dame Oisille se reporte au Verbe divin, à cette "Verticalité lumineuse jaillissant des ténèbres intérieures"⁶, portée par la Parole, Hircan se réfère à une parole ancrée dans l'ordinaire et le profane. Tandis que le message divin, saisi dans sa "double procession, *Verbum* et *Scriptura*" interdit que "fût jamais remise en question son autorité"⁷, la parole commune peut toujours être sujette à contradiction.

⁴ p.8.

⁵ p. 7.

⁶ Paul Zumthor, *La Lettre et la Voix de la "littérature" médiévale*, Paris, Seuil, 1987, p. 83.

⁷ *Ibid.*

Mais le prologue n'entend pas en rester à cette scission initiale. Instaurer un dialogue, en effet, suppose une compréhension, voire des accords mutuels permettant un échange constructif. La radicalisation de l'emploi du mot "dialogue" peut être telle que Francis Jacques considère que "les actes du langage qui interviennent dans la dispute ou la controverse échappent à la praxis interactionnelle qui caractérise le dialogue véritable⁸". A tout le moins, un dialogue ne peut se concevoir s'il n'y a pas, de part et d'autre, entente, au sens propre comme au sens figuré. Il convient de trouver un terrain d'entente où puissent se concilier des activités a priori opposées. C'est à Parlamente que revient la tâche de trouver le "point d'intersection", la médiation qui permet à la parole de s'épanouir. Parlamente propose d'occuper les matinées avec les activités sacrées de méditations et prières et renvoie le profane des créations de contes à l'après-midi. Cette répartition laisse plus de place, quantitativement parlant, au profane qu'au sacré. Reste donc à savoir si la distinction établie marque une rupture dans le texte: les deux univers concomitants entrent-ils en interaction ou ressortissent-ils à deux activités hétérogènes?

⁸ F. Jacques, *Dialogiques*, p. 307.

L'opposition initiale Hircan/Oisille est-elle reconduite dans l'exercice des contes et devis?

Hircan et Oisille présentent dans le premier prologue des axes pragmatiques opposés. Cette dichotomie initiale se reproduit d'abord en termes d'organisation spatiale: au pré ouvert des devis s'opposent les lieux fermés de la réflexion spirituelle commune. Plus encore, le statut des devisants varie de l'univers sacré à l'univers profane. Placés sous le signe de l'égalité des rôles et fonctions dans le profane, les devisants perdent toute singularité face au discours religieux. "Ils" vont ouïr "la leçon de madame Oisille"⁹ et le pronom pluriel de l'indifférencié et de l'anonymat s'oppose au "madame" honorifique et respectueux qualifiant Oisille. Elle n'est plus simple prénom, à l'égal de ses pairs, mais marque sa prééminence face à un groupe indistinct. Tout au long des prologues se dresse "madame Oisille" face à "la compaignye"¹⁰. Celle-ci désigne de simples écoutants et non plus des devisants, habilités à énoncer leur subjectivité et à affirmer leur personnalité. La perte de toute individualité, hormis celle de dame Oisille, sorte d'abbesse laïque, intermédiaire entre l'ici-bas et l'au-delà, fait partie du contrat

⁹ Prologue de la deuxième journée, p. 88.

¹⁰ Voir, par exemple, le prologue de la troisième journée, p. 157, ou celui de la sixième journée, p. 328.

implicite de l'herméneutique religieuse. Être le réceptacle de la Parole divine, déjà médiatisée par l'écrit, suppose la découverte d'un sens toujours préexistant mais que l'on sait absolument impossible à cerner: le dernier mot reste au divin, inaccessible en totalité à l'humain. L'impossibilité de franchir entièrement la porte du savoir, de cerner le Logos est un thème récurrent lors des interventions d'Oisille pendant les devis. La foi est le seul moyen d'envisager l'univers de la Transcendance; encore cet accès ne dépend-il pas de l'homme: "Toutefois si Dieu ne luy ouvre l'oeil de foy", affirme Oisille "seroit en danger de devenir, d'un ignorant, ung infidele philosophe¹¹ [...]". La méconnaissance n'est pas moins dramatique que l'orgueil, le "cuyder" qui laisse croire ce que l'on ne cesse pourtant d'ignorer par l'intermédiaire d'un savoir objectif. Lorsque dame Oisille redevient simple devisante, elle ne dément donc pas les options prises dans le premier prologue: toute parole proférée se veut témoignage, au sens religieux du terme, et Oisille attribue aux récits de ses pairs une visée exemplaire, justifiant jusqu'aux excès décrits dans les nouvelles:

[...] car les maulx que nous disons des hommes et des femmes ne sont poinct pour la honte particulliere de

¹¹p. 152.

ceulx dont est faict compte, mais pour oster l'estime de la confiance des creatures, en monstrant les miseres où ilz sont subgetz, afin que nostre espoir s'arreste et s'appuye à Celluy qui est parfaict et sans lequel tout homme n'est que imperfection¹².

Les interprétations d'Oisille rapportent tout discours profane au sacré et cette "contamination" régulière atteint certains membres du cénacle. Geburon, par exemple, rejoint Oisille dans sa recherche d'exemplarité et dans sa volonté de donner une finalité au conte, une direction méditative qui éviterait chutes et faiblesses humaines. L'introduction et la conclusion de la nouvelle 22, par exemple, indiquent que les propos d'Oisille et ceux de Geburon sont soutenus par la même perspective. Geburon commence son récit en estimant que "s'il y a du bien, on le doit attribuer à Celluy qui en est la source, et non à la creature, à laquelle par trop donner de gloire et louange, on estime de soy quelque chose de bon¹³". La conclusion est reprise de la même thématique et synthétise les propos initiaux: "Sans la grace de Dieu, il n'y a homme où l'on doibve croire nul bien¹⁴." Or, ce postulat théologique qui implique que "le partage se fait entre ceux qui ont la

¹²p. 317.

¹³p. 175.

¹⁴p. 185.

grâce et ceux que la grâce a abandonnés¹⁵ est repris même par Hircan, au terme d'une nouvelle:

Voilà, mes dames, comme il en prent à celles qui cuydent par leurs forces et vertu vaincre amour et nature avecq toutes les puissances que Dieu y a mises. Mais le meilleur seroit, congnoissant sa foiblesse, ne joster point contre tel ennemy, et se retirer au vray Amy et luy dire avecq le Psalmiste: "Seigneur, je souffre force, respondes pour moy"!¹⁶

La contamination du profane par le religieux prouve au moins que les idées défendues par Oisille ne sont pas contestées. Mais suffit-il qu'on reconnaisse la validité d'une thèse pour juger de son efficacité? Le débat est d'importance: il s'agit de savoir si le religieux est placé tout à fait hors du champ du profane ou s'il est à même de l'orienter encore. Philippe Lajarte¹⁷ fait une place à part au religieux et estime qu'il n'est pas de point d'intersection possible entre l'axe horizontal du profane et l'axe vertical du sacré. Opposé à cette radicalisation de la perspective, Robert D. Cottrell¹⁸

¹⁵ G. Mathieu-Castellani, *op. cit.*, p. 207.

¹⁶ Nouvelle 30, p. 233.

¹⁷ Voir la liste des articles publiés par Philippe Lajarte dans la bibliographie: cette thèse est une constante de sa réflexion.

¹⁸ Robert D. Cottrell, "Inmost Cravings: The Logic of Desire in the *Heptameron*", dans *Critical Tales. New Studies of the Heptameron and Early*

estime que le sacré est toujours inscrit dans le texte. Mais il ne dit pas si le religieux conserve toute l'autorité et l'efficacité revendiquées par Oisille ou par Geburon. Pourquoi dissocier dans l'espace et dans le temps exercices religieux et pratiques dialogiques? Pourquoi placer le sacré en retrait du champ de l'empirique, dans l'espace restreint assigné aux prologues?

III-2- Les problèmes de l'interprétation

1- Les conséquences d'une scission profane / sacré

Les idées religieuses défendues par Oisille et Geburon prennent difficilement forme dans le monde réel. Utopie, au sens premier du terme, la vertu active, en effet, n'est visible en aucun lieu ou, si elle l'est, fait figure d'exception au point que Parlamente elle-même vient à douter de son efficience: "Ce serait belle chose, dit Parlamente, que nostre cueur fust si remply de foy, de Celluy qui est toute vertu et toute joie, que nous le puissions librement monstrer à chascun¹⁹". Mais la réponse sceptique d'Hircan rappelle la nature corporelle

Modern Cultu", articles réunis par John D. Lyons et Mary B. McKinley, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, p. 3-23.

¹⁹p. 250.

de l'homme et l'opposition corps/esprit: "Ce sera à l'heure, dit Hircan, qu'il n'y aura plus de chair sur noz os²⁰." Les formes anciennes de savoir dont sont dépositaires Oisille et Geburon ne sont donc plus aptes à maintenir leur hégémonie: elles ont perdu une partie de leur pouvoir. En conséquence, les devisants écartent le sacré de l'analyse du réel, comme le montre cette remarque de Simontault:

Mais remarquons, dit Simontault, de là où nous sommes venuz: en partant d'une très grande follye, nous sommes tombez en la philosophie et theologie. Laissons ces disputes à ceulx qui sçavent mieux resver que nous²¹

C'est l'inefficacité du "rêve" mystique que vise le devisant, et non sa validité et son authenticité. Même genre de remarque de la part de Geburon, lors d'un devis, conseillant de laisser "ces disputes aux théologiens²²". Ils sont exclus de l'étude non seulement parce que leurs propos relèvent, le plus souvent, de l'écrit alors que l'oeuvre se doit à l'oral, mais aussi parce qu'ils ne détiennent pas la clé permettant d'ouvrir les portes du Savoir. A celui qui l'oublierait dans l'exercice de la parole est proposée une mise au point, parfois rude: "Je

²⁰ p. 250.

²¹ p. 254.

²² p. 207.

vous pryé, Dagoucin, dist Hircan, ne vous meslez point de parler de nostre mere sainte Eglise²³ [...]". Dagoucin venait d'avouer sa surprise, constatant qu'une femme peut abandonner maison et époux pour se jeter dans les bras d'un religieux. Or, il n'est pas question là de spiritualité mais plutôt des désordres de la chair.

Le couple antinomique Oisille/Hircan du premier prologue est reconduit, d'une certaine façon, dans les nouvelles: Geburon et Oisille, forts de leurs convictions et de leurs espérances, sont face à leurs compagnons, observateurs des désordres du monde, confrontés aux significations plurielles, rendant délicate la coïncidence entre l'être et le paraître. Alors que dans le monde sacré "le mot proféré par la voix crée ce qu'il dit²⁴", dans l'univers profane des nouvelles, celui qui prononce, par exemple, le mot "vertu" ne rend pas nécessairement la vertu efficiente. L'activité herméneutique est confrontée sans cesse aux masques qui en troublent l'acuité.

²³p. 269.

²⁴P. Zumthor, *op. cit.*, p. 83.

2- Illusions et équivoques

Les nouvelles et devis abondent en constats d'illusions, d'erreurs de perspectives ou d'analyses erronées, comme en témoigne le constat de paradoxe établi par Parlamente:

Il n'y a nul de vous, dit Parlamente, qui ne confesse que tous les péchez extérieurs ne soient les fruyts de l'infidélité intérieure, laquelle plus est couverte de vertus et miracles, plus est dangereuse à arracher²⁵.

Les images renversées fournissent matière à de nombreux divertissements dans l'*Heptaméron*: il s'agit de décrire les affres des religieux, le plus souvent cordeliers. Dévoyés, dépravés, amoraux ou immoraux, les cordeliers s'illustrent en majorité dans des contes tragiques²⁶ mais peuvent, à l'occasion, entrer dans des schémas comiques²⁷. L'antithèse est la figure la plus fréquemment utilisée pour décrire les désordres suscités, comme si apparence et vérité ne pouvaient se dire que par retournements successifs. Avant de les faire déchoir, la critique rappelle les vertus des cordeliers: plus haute sera l'élévation, plus profonde la chute.

²⁵ p. 219.

²⁶ 11 nouvelles tragiques leur sont consacrées: les nouvelles 5, 22, 23, 29, 31, 33, 41, 48, 49, 60 et 71.

²⁷ 7 nouvelles utilisent le registre comique: les nouvelles 1, 29, 33, 41, 46, 56 et 72.

Le contraste est saisissant entre ce jeune moine qu'une religieuse craint "plus que le prieur ny autre, pour la grande austérité dont il usoit tant en parolles que en vie²⁸" et la séduction que l'homme habile accomplit sur celle-ci. Ce comportement éveille la verve de dame Oisille et le devis lui laisse exprimer une vive indignation:

Vrayement, dist Oisille, voylà ung bien meschant cordelier! Estre religieux, prestre et predicateur, et user de cette villenye, au jour de Noël, en l'eglise et soubz le manteau de confession, qui sont toutes circonstances qui aggravent le peché²⁹!

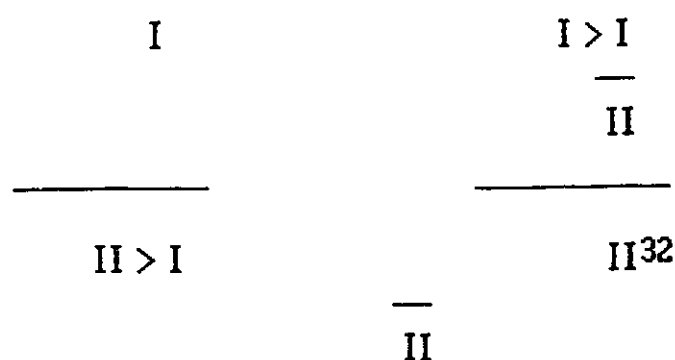
L'émoi provoqué par les exactions du religieux est noté par les exclamatives successives. Après qu'un adverbe présentatif (voylà) a défini l'homme pervers, les propositions se juxtaposent, comme pour donner l'impression d'un souffle coupé par l'étendue du mal. La liste des manquements aux règles se fait dans une double énumération ternaire: "religieux, prestre et prédicateur" rappelle les fonctions tandis que "jour de Noël, en l'eglise et soubz le manteau de confession" scandent les déviances vis à vis des charges et sacrements. Geburon propose, à l'annonce de la nouvelle 22,

²⁸ Nouvelle 72, p. 425.

²⁹ p. 285.

une synthèse à ces dissociations, à ces antithèses formulées pour définir les perversions religieuses. Le conte est donné "afin que vous ne trouvez impossible que soubz extrême austérité soit extrême concupiscence³⁰ [...]".

Le thème de la perversion religieuse suscite des approfondissements successifs. Cette exigence de la démonstration est un trait d'observation classique lorsqu'il est question d'user d'antithèses, d'établir des couples notionnels antinomiques, comme le remarque Perelman: "Aussi observe-t-on, tant dans la pensée pratique que philosophique, une tendance à de nouvelles subdivisions³¹." Les subdivisions portent sur le terme I ou sur le terme II des dissociations, et un schéma proposé par Perelman permet de les qualifier en éventail:



³⁰ p. 175.

³¹ C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 573.

³² Reproduction du schéma synthétique proposé par C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *op. cit.*, p. 574.

Dans le cas de la nouvelle 22, le schéma présente "austérité" en regard de "concupiscence". La nouvelle permet de développer le thème des désordres de la chair, et les oppositions qui en résultent, comme l'indique le schéma suivant:

I= austérité

II= concupiscence > "ardeur si véhémence"
/ "la dissimuloit"³³

Si le motif des prêtres paillards est, traditionnellement, le pain béni des conteurs³⁴, l'approfondissement de cette thématique est d'abord l'expression d'une tension entre le sacré et le profane qui montre l'existence d'une distorsion entre le mot proféré et la chose, entre la parole divine et la pratique effective de celle-ci.

Les interprétations ne parviennent donc pas à contrôler la fiction: elles lui laissent sa flexibilité et la possibilité de s'épanouir au gré de paroles multiples. Cette pratique qui

³³ Nouvelle 22, p. 177.

³⁴ Voir, à ce propos, Philippe Mesnard, *Les Fabliaux: contes à rire du moyen-âge*, Paris, P.U.F., 1983.

induit un système pluriel et hétérogène va jusqu'à inverser les processus de contamination du profane par le sacré qu'Oisille tente d'intaure. Celle-ci est le porte-parole d'une voix qui intervient "toujours à la fois comme puissance et comme vérité³⁵", qui a une fonction totalisante et qui ne devrait pas souffrir de contestations et d'interprétations multiples. Or, si les devisants ne contestent pas la foi et certains canons théologiques tels que la doctrine de la prédestination, ils s'octroient la possibilité d'une interprétation individualisée du texte sacré. Yves Delègue³⁶ a repéré 15 citations de l'Écriture dans l'*Heptaméron*, ce qui est assez peu. Mais il faut ajouter que certaines citations sont récurrentes et passées au crible de discours interprétatifs contradictoires. Un même passage de saint Jean³⁷ est utilisé, par exemple, à trois reprises dans l'*Heptaméron*. Saffredent l'utilise dans la nouvelle 26, en rapportant ces propos du seigneur d'Avannes à une dame: "Dieu, incongneu de l'homme, sinon par la foy [...] s'est voulu servyr des moyens visibles, pour nous faire aimer par la foy les choses invisibles³⁸." Replacée dans son contexte, la citation est

³⁵ P. Zumthor, *op. cit.*, p. 84.

³⁶ Yves Delègue, "La présence et ses doubles dans l'*Heptaméron*", *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, tome LII, 2, 1990, p. 287.

³⁷ Saint Jean, *Épître I* chap. IV, v.20.

³⁸ Nouvelle 26, p. 214.

utilisée non pour viser l'élévation spirituelle mais pour exploiter de très charnels besoins. Mais l'épître de saint Jean peut parfois être rapportée à la notion de perfection mystique, comme l'indique cet échange:

Si je sçavois bien parler latin, dist Simontault, je vous allegueroye que saint Jehan dict: "Que celluy qui n'ayme son frere qu'il voit, comment aymera-il Dieu qu'il ne veoit poinct" [...] Mais, dist Ennasuite, *quis est ille et laudabimus eum*, ainsy parfaict que vous le dictes? - Respondit Dagoucin: il y en a qui ayment si fort et si parfaictement [...] -Ceux-là, dist Saffredent, sont de la nature de la camaler cite³⁹, qui vit de l'aer⁴⁰.

Dans ce passage, c'est non à la vérité de la parole divine que s'attaquent Ennasuite et Saffredent mais à son efficacité, à son pouvoir d'influence dans le monde. Mais le jeu de l'interprétation peut être poussé encore plus loin, notamment par Saffredent. Il s'agit de pervertir le sens de la citation exemplaire, c'est-à-dire de plier le théologique à la pragmatique, de le détourner d'une recherche purement mystique et méditative pour servir les voies du désir et les desseins d'une séduction conquérante. Le passage suivant est illustration de ces détournements de sens:

³⁹ C'est-à-dire du caméléon.

⁴⁰ p. 152.

[...] ung homme bien fort amoureux, quoy qu'il face, ne peult pecher, sinon de peché veniel [...] je croys que Dieu ne se courrouce poinct de tel peché, veu que c'est ung degré pour monter à l'amour parfaicte de luy [...] Car saint Jehan dict: Comment aymerez-vous Dieu, que vous ne voyez poinct, si vous n'aymez celluy que vous voyez -Il n'y a si beau passaige en l'Escripture, dist Oisille, que vous ne tirez à vostre propos. [...] Et si vous advisez qu'il est dangereux d'alleguer l'Escripture sans propos ne nécessité!⁴¹

Dans cet échange, Oisille dénonce les contorsions de l'argumentation, les jeux d'une rhétorique habile à pervertir. Elle joint aussi à la réprobation la menace implicite de punition qui pèse sur tout sacrilège. Mais loin de désarçonner son adversaire, la réprimande d'Oisille donne l'occasion à Saffredent de souligner "l'équivoque des choses⁴²": "Appelez-vous *dire vérité* estre sans propos ne nécessité? dist Saffredent⁴³." En effet, face à l'opacité du monde, tout signe peut être perverti et donc toute herméneutique sujette à caution. Face à l'inefficacité des arguments et menaces de dame Oisille, Longarine prend le relais et déplace sensiblement le débat engagé par Saffredent, lequel déclare les hommes incapables d'allumer "le feu de charité" dans les

⁴¹ p. 264-265.

⁴² Y. Delègue, *op. cit.*, p. 290.

⁴³ p. 265.

"cœurs de glace⁴⁴" féminins: "C'est signe, dist Longarine, que tous vous mentez, car, si la vérité estoit en vostre parole, elle est si forte, qu'elle vous feroit croyre⁴⁵." La réponse de Longarine permet de passer du sacré de l'herméneutique au profane des discours humains, de la Parole aux paroles. Ce déplacement permet d'écartier momentanément l'équivoque de l'étude des textes religieux mais elle ne peut préjuger de nouvelles confrontations à venir. De fait, un peu plus loin, Saffredent engage à nouveau un débat d'interprétation avec Parlamente, cette fois-ci à partir des écrits de saint Paul:

Si vous avez bien veu l'Escripture, dist Saffredent, saint Pol dist que: "Apollo a planté, et qu'il a arrousé"; mais il ne parle poinct que les femmes ayent mis les mains à l'ouvrage de Dieu. -Vous voudriez suyvre, dist Parlamente, l'opinion des mauvais hommes qui prennent ung passaige de l'Escripture pour eulx et laissent celluy qui leur est contraire. Si vous avez leu saint Pol jusques au bout, vous trouverez qu'il se recommande aux dames, qui ont beaucoup labouré avecq luy en l'Evangile⁴⁶.

⁴⁴ p. 265.

⁴⁵ *Ibid*

⁴⁶ p. 394. D'après les notes 806 et 807 de l'édition François, Saffredent cite saint Paul, *Aux Corinthiens*, Épître I, chapitre III, verset 6; et Parlamente cite saint Paul, *Aux Philippiens*, IV,3.

Cet échange entre Parlamente et Saffredent est plus que la reproduction d'une *disputatio* médiévale. Il montre le pouvoir de transgression de la parole humaine et la présence d'un système interprétatif pluriel et hétérogène qui rend non seulement toute clôture impossible, confirmant l'absence de transparence du langage, mais laisse, en plus, des tensions irrésolues. Quelle est la voix, parmi celles des devisants, qui peut être habilitée à désigner le sens à donner à tel conte, à telle parole, à telle action? Oisille ne parvient pas à transformer tout conte en *exemplum*, toute discussion en méditation religieuse mais Saffredent, Simontault ou Hircan ne parviennent pas non plus à imposer à la communauté entière leur vision et leur interprétation du monde.

Le profane et le sacré coexistent donc dans l'*Heptaméron* sans que soient exclues la contradiction et l'altérité. Les conséquences pour l'interprétation et l'appréhension du langage sont capitales. Il est dit que l'homme n'a pas accès à la connaissance des choses, qu'il ignore les prémices de l'action. Il est donc réduit à une quête perpétuelle des "similitudes", pour reprendre les termes de Foucault: "le propre du savoir" au XVI^e siècle "n'est ni de voir ni de démontrer, mais d'interpréter". En conséquence, de commentaires en dialogues,

on ne demande pas à chacun de ces discours qu'on interprète son droit à énoncer une vérité; on ne requiert de lui que la possibilité de parler sur lui. Le langage a en lui-même son principe intérieur de prolifération⁴⁷

Geburon a l'intuition de cette dimension ouverte du langage en assurant que les devisants pourront toujours trouver "toutes choses nouvelles⁴⁸". Aucun membre du cénacle ne viendrait à douter qu'il existe une vérité unique, une Parole. Mais tous savent que l'herméneutique les conduit à cheminer de signes en signes, indéfiniment. Quelles sont les conséquences de cette ouverture constante du dialogue, de cette absence de clôture autant que de l'irréductibilité des tensions entre des systèmes de pensée différents?

⁴⁷ Michel Foucault, *Les Mots et les Choses* p.55.

⁴⁸ p. 327.

III -2- Tensions et "inquiétisme"

Dans l'*Heptaméron*, il n'est pas de voix capables de dominer ou d'organiser la polyphonie; il n'est pas de voix ultime délivrant un message univoque de vérité. Si le procédé laisse aux devis et nouvelles toute leur flexibilité, il oblige à affronter à un système pluriel et hétérogène où les tensions paraissent irrésolues. Le problème de l'irrésolution des tensions ne tient pas seulement aux différences instaurées entre devisants, à leur autonomie et à leur singularité mais il est aussi donné comme inhérent à la multiplicité des faits, à l'immense variété des phénomènes auxquels ils se rapportent. Submergés par la pluralité et l'hétérogénéité des phénomènes, les devisants sont réduits à la production continue de variations, au constat d'exceptions qui entrent en collusion avec des exemples ou des règles de vie estimées stables. A ce titre, les dix devisants sont toujours "en quête d'auteur", à la recherche d'une unité dont ils sont dépossédés. Or, les choix de l'auteur de l'*Heptaméron* ne sont pas plus aisément identifiables que ceux de ses personnages. En effet, tentant de dégager les axes majeurs

de la pensée de Marguerite de Navarre, V.L. Saulnier constate qu'elle ne peut être réduite à un dogmatisme donné, et ce d'abord pour des raisons historiques: dans cette première moitié du siècle, "Rien n'est bien rangé, dans l'arsenal de pensée et de verbe [...] on se sert un peu au hasard, on prend l'article comme il vient, sans toujours vérifier l'étiquette¹." Les conséquences de cette liberté s'énoncent en termes de crise et d'inquiétude: Marguerite est "une conscience toujours en crise [...] Sa religion, le quietisme? Tout le contraire. L'inquietisme, si l'on veut²." De même, les devisants sont confrontés à l'instabilité et l'incertitude, voire à l'angoisse.

1- Masques, Diable et angoisses

C'est au discours théologique que revient d'abord l'énonciation des errements humains, la description des masques qui engendrent soupçons et inquiétudes. Il s'agit de traquer le suspect, d'entreprendre une activité critique qui vise le dévoilement. Oisille, par exemple, contribue à faire

¹ Verdun Louis Saulnier, préface au *Théâtre profane de Marguerite de Navarre*, Genève-Paris, Droz-Minard, 1978, p. 17.

² *Ibid.*

éclater la cohérence supposée d'une conduite ou d'un caractère, comme le montre la remarque suivante: "[...] je dis que le mal qui peut advenir ne se peult trop soupçonner³." Cette tension d'une mise en doute continue ressortit au postulat métaphysique de la dualité humaine, prise entre sa faiblesse ontologique et la possibilité d'une grâce divine. Oisille s'évertue à énoncer les pouvoirs de la grâce autant que son inaccessibilité par le seul fait de la volonté humaine; tout est entre les mains de Dieu: "Les graces de Dieu ne se donnent point aux hommes, pour leurs noblesses et richesses, mais selon qu'il plaist à sa bonté⁴ [...]". Geburon se fait, à l'occasion, le relais du credo d'Oisille et présente successivement la grâce et la prééminence du soupçon: "Sans la grâce de Dieu" dit-il "il n'y a homme où l'on doibve croire nul bien⁵." Tout comportement humain est suspect à l'homme car Dieu seul est habilité à sonder et juger les coeurs. Cette infirmité du discernement humain est exposée en terme de péché originel par Parlamente:

[...] car l'âme, qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien, ne fait, tant qu'elle est dedans ce corps, que désirer d'y parvenir. Mais, à cause que les sens [...]

³p. 311.

⁴p. 21.

⁵p. 185.

sont obscurs et charnels par le péché du premier père, ne lui peuvent montrer que les choses visibles plus approchantes de la perfection, après quoi l'âme court, cuidant trouver, en une beauté extérieure, en une grâce visible et aux vertus morales, la souveraine beauté, grâce et vertu⁶.

Comme le dit Parlamente, le religieux pourrait produire la métamorphose. Mais l'homme est pris au piège de la dualité et la condition humaine se réduit au constat d'une force jouxtant la faiblesse, d'une corporéité qui entre en collusion avec les aspirations mystiques:

Il n'y a nul de nous, dist Parlamente, qui [...] ne confesse que tous les pechez extérieurs ne sont que les fruictz de l'infélicité intérieure, laquelle plus est couverte de vertu et de miracles, plus est dangereuse à arracher⁷.

Dans ce passage, Parlamente fait écho à Oisille qui, pour la première et unique fois du recueil, répète, lors d'un devis, la leçon du matin de cette quatrième journée. Parlamente commente donc l'*Épître aux Romains* de saint Paul et en tire conclusion.

Le problème de l'activité de mise en contes et devis des dix est celui de la méconnaissance: les devisants savent qu'ils

⁶ p. 151.

⁷ p. 254.

ne savent pas et ne peuvent savoir sans l'entremise de la grâce divine. En conséquence, comme le remarque G. Mathieu-Castellani, "l'homme reste obscur à l'homme⁸" dans *l'Heptaméron*. Les devisants sont face à un paradoxe insurmontable: ils dévoilent ce qu'ils savent ne pouvoir dévoiler tout à fait. Quelle que soit leur ambition de vérité, pourtant hautement revendiquée dans le prologue, les devisants sont conscients de leur faillibilité et sont incapables de garantir la véracité exposée, comme le déclare Simontault dans ce passage:

Je croy, mesdames, que vous n'estes pas si sottes que de croire en toutes les Nouvelles que l'on vous vient compter, quelque apparence qu'elles puissent avoir de sainteté, si la preuve n'y est si grand qu'elle ne puisse estre remise en doute⁹.

Pourtant, le postulat métaphysique présenté par Oisille entraîne la devisante à espérer pour ses collègues que le sacré se substitue au profane, que le mystique vienne au secours de la difformité humaine, comme l'indiquent les termes de sa septième leçon. Il y est fait lecture

⁸ G. Mathieu-Castellani, *op. cit.*, p. 228.

⁹ p. 246.

des Actes et vertueux factz des glorieux chevaliers et apostres de Jesus-Christ, selon Sainct Luc, leur disant que ces comptes-là debvoient estre suffisans pour desirer veoir un tel temps et pleurer la difformité de cestuy-ci envers cestuy-là¹⁰.

L'espoir d'une contamination du profane par le sacré est avéré puisque Oisille entend substituer "ces comptes-là" à ceux élaborés pendant les après-midis. Mais les leçons métaphysiques de dame Oisille comme les contes profanes prennent en charge la même impossibilité: celle d'accéder au vrai, au sens, au divin. Si les efforts de dame Oisille pour convaincre ses pairs de l'importance d'une ascèse sont entendus par l'assemblée, repris par quelques-uns comme Geburon ou Parlemeute, c'est que tous les devisants sont imprégnés par la certitude de leur méconnaissance. Ainsi, le métaphysique ne s'oppose pas au profane: il lui est concomitant. La traque des masques est donc caractéristique de la quête de sens des devisants, qu'elle prenne directement une forme théologique avec Oisille ou qu'elle s'attache davantage à l'étude empirique, comme pour les devisants en général. Le problème est que le masque est incarné et que l'ôter est un constant défi.

Ces tensions et luttes de l'humaine condition trouvent une traduction extrême sous la forme de l'opposition entre

¹⁰p. 370.

Dieu et le Diable. Le Diable, en effet, use des attributs du divin pour troubler et assombrir la conscience, pour la faire régresser vers l'indéterminé et l'ambivalent. Oisille est habile à produire des variations sur ce thème. De fait, Satan trouve de nombreux synonymes, notamment dans le Nouveau Testament¹¹. C'est sous l'appellation d'Ennemi que le présente Oisille dans le passage suivant:

[...] je croy que ce n'est pas pour chercher la confession, qu'ilz cherchent les confesseurs, car l'Ennemy les a tellement aveuglez, qu'elles regardent à s'arrester au lieu qu'il leur semble le plus couvert et le plus seur¹² [...]

Oisille s'efforce toujours de caractériser cette forme polymorphique du mal, désignée par le diable, et dénonce les outils d'une séduction, comme dans cette analyse:

[...] congnoissant que souvent l'ange Sathan se transforme en ange de lumiere, afin que l'oeil extérieur, aveuglé par l'apparence de Sainteté et de dévotion, ne s'arreste ad ce qu'il doibt fuir¹³

¹¹ Satan, nom commun d'origine hébraïque, peut être nommé "le diable, le Mauvais (Jn 17, 15), le Malin (Ep. 6, 16), le Tentateur (Mt 4, 3), Béhar (2 Co 6, 15), le pouvoir des ténèbres (Lc 22, 53), le prince de ce monde (Jn 14, 30), l'ennemi (Mt 13, 39), etc ...". *La Bible*, Paris, Éd. Société Biblique Française et Éd. du Cerf, 1982, glossaire, article "Satan", p. 1858.

¹² p. 369.

¹³ p. 186.

Mais le combat, tel que l'expose Oisille, concerne tous les membres du cénacle, puisque chacun se consacre à traquer les masques, puisque chacun est atteint par l'ère du soupçon. En conséquence, Parlamente peut user de l'opposition Dieu/Diable pour définir les comportements contemporains:

[...] mais estre homme de bien envers les dames [...], je croy que de ce temps ne s'en trouveroient point jusques à ung; et celles qui se fient, le croyant autrement, s'en trouvent enfin trompées, et entrent en ceste amityé *de par Dieu*, dont bien souvent ilz en saillent de *par le Diable*¹⁴ [...]"

Cette opposition, cette perception d'une faillite ontologique, place le dialogue des devisants à l'unisson de maints textes publiés au XVI^e siècle, comme le constate Dubois:

Traité de l'Antechrist, L'Antichrist, Théâtre de l'Antechrist, le personnage de l'Antéchrist -si du moins il s'agit d'un personnage et non point d'une forme anonyme de subversion- hante les consciences des intellectuels et des moins doctes au XVI^e siècle.¹⁵

Ainsi, les dix mondains de l'*Heptaméron* sont imprégnés par le théologique mais non libérés, pour autant, de leurs

¹⁴ p. 260, nous soulignons.

¹⁵ C. G. Dubois, *La Conception de l'histoire en France au XVI^e siècle (1560-1610)* Paris, Nizet, 1977, p. 507.

incertitudes et inquiétudes puisque le sens n'est jamais univoque, puisque toujours des interprétations contradictoires sont susceptibles d'être présentées et que l'ambivalence est partout présente. Le doute est à l'ordre du jour. Le devis suivant la nouvelle 12 illustre cet éclatement de la cohérence en deux branches opposées:

Ceste histoire fut bien escoutée de toute la compaignye, mais elle luy engendra diverses oppinions: car *les ungs* soustenoient que le gentil homme avoit fait son devoir de sauver sa vie et l'honneur de sa seur [...] *les autres* disoient que non¹⁶ [...]

Donc, en dépit des certitudes religieuses, l'homme reste enfermé dans une forme charnelle qui le laisse à "l'obscur", qui l'éloigne du lumineux, de la "souveraine beauté, grâce et vertu¹⁷", pour reprendre les termes de Parlamente. Le religieux devenu partiellement inapte à exercer son efficacité dans le champ de l'empirique, l'homme de l'*Heptaméron* est jeté dans les incertitudes du monde et de l'histoire. Dès lors, la figure de l'Antéchrist devient emblématique d'une peur, d'une angoisse liée à la

¹⁶ p. 95, nous soulignons.

¹⁷ p. 151.

conscience d'une opposition entre un monde ancien et un monde à venir:

L'Antéchrist est la forme que prend, dans la conscience des peuples régis par des structures théologiques, l'angoisse de la corruption sociale¹⁸ [...] (en conséquence) La peur de l'Antéchrist exprime, dans les milieux populaires ou religieux, la traduction angoissée de cette découverte qu'un ordre, qui n'est pas celui de Dieu, peut régir la société¹⁹.

Le dialogue est au coeur de ces mutations, du drame d'une rupture entre les formes anciennes du savoir et l'émergence de forces idéologiques nouvelles. Il traduit le geste de sujets qui se cherchent au travers des mots, qui engagent un processus profondément dynamique, même si l'angoisse y est latente. La polyphonie n'est pas seulement l'indice des stratégies d'un programme mimétique; elle transcrit aussi la perception d'une disparité des systèmes signifiants. Il ne s'agit pas d'effacer incohérences, contradictions et ambivalences mais au contraire de laisser s'exposer des visions du monde, au gré de voix multiples, non hiérarchisées et singulières. Le dialogue donne à lire la pluralité autant que le montage problématique d'idées, de

¹⁸ C.G. Dubois, *op. cit.*, p. 570.

¹⁹ *Ibid.*, p. 571.

perspectives variées, de courants non uniformisés qui correspondent à la diffraction générale du sens. Que la recherche collective de vérité atteigne ou non son objectif²⁰, le dialogue sait multiplier les points de vue sans les asservir à un dogmatisme donné.

²⁰ L'inachèvement possible de l'*Heptaméron* laisse encore planer un certain suspens.

Conclusion: un pont à reconstruire

Le drame d'une tension irrésolue mis en scène dans l'*Heptaméron* est susceptible de faire rapidement basculer toute comédie dans le tragique, comme le montre le retournement produit par Hircan: "[...] encores n'est pas finée la tragédie qui a commencé par rire¹." Le péché, jugé constitutif de la nature humaine, produit un constant conflit entre la volonté et le désir. Cette dichotomie entre un monde d'ombre et un monde de lumière est conforme à l'idéologie de l'auteur, Marguerite de Navarre, telle, du moins, qu'elle s'énonce dans sa correspondance avec l'évêque de Meaux, Briçonnet. Les leçons de l'évêque, requises par une princesse en quête de spiritualité, privilégient, en effet, les développements concernant la lumière mais aussi, par contraste, les ténèbres, l'ombre et l'aveuglement². Face à

¹ p. 427.

² Guillaume Briçonnet-Marguerite d'Angoulême, *Correspondance (1521-1524)*, édition du texte et annotations par Christine Martineau et Michel Veissière, avec le concours de Henry Heller, 2 volumes, Genève, Droz, 1975 et 1979. Voir, par exemple, les lettres 16 et 32.

Dieu "seul nécessaire"³, inaccessible et incompréhensible, se place l'expression d'une humaine condition énoncée en termes de faiblesse et de force, de difformité et de beauté, de "terrestrité" et de "déiformité". J. Le Brun synthétise ainsi le réseau de sens d'une correspondance dense, limitée dans le temps⁴, mais qui influence durablement Marguerite de Navarre. Il y est question de "Néant et être, vie et mort, lumière et ténèbres, repos et mouvement, connaissance et inconnaissance⁵ [...]". Nul doute que les dissociations produites par les devisants tant dans leurs choix thématiques que dans les formes de leur expression ressortissent à cette certitude initiale d'une fracture au cœur de l'humain. Mais l'*Heptaméron*, par sa forme comme par son objet, se place hors de la rigueur de l'exégèse religieuse. En conséquence, la variété des thèmes et des tons est possible ainsi que la mise en scène d'une rupture partielle entre profane et sacré. Cette rupture, seulement amorcée dans l'*Heptaméron*, montre que profane et sacré sont deux domaines concomitants mais alors que le profane s'expose au rythme des nouvelles, le sacré n'a plus l'efficacité attendue, ne suffit

³ G. Briçonnet - Marguerite d'Angoulême, *Ibid.*, lettres 1 et 2.

⁴ L'échange épistolaire se poursuit de 1521 à 1524.

⁵ J. Le Brun: compte rendu de la correspondance; *Revue d'Histoire de la Spiritualité* t. 33, n° 209-210, Paris, 1977, p. 192.

plus à contrôler l'opacité du monde, à surmonter les difficultés de l'herméneutique.

Le dialogue a un rôle essentiel à jouer dans cet univers où règne en maître le soupçon. Il porte en lui la possibilité de joindre ce qui est apparemment disjoint. Faisant alterner sujets graves et propos divertissants, mêlant l'utile et l'agréable, conformément aux vœux du prologue, le dialogue a la capacité de se placer à l'intersection de pôles adverses, habiles à s'énoncer sous forme de polémique, et peut fusionner ces pôles opposés. Mais il existe encore une autre liaison possible. Le dialogue, en effet, permet à l'individu de s'agréger à la collectivité sans obérer, pourtant, ses déterminations spécifiques et singulières: des alliances se nouent, des idées s'échangent. Il s'agit d'obtenir un rapport maîtrisé à autrui, de reconnaître le partenaire dans l'échange dialogal, de s'adapter à autrui. En conséquence, le rôle du dialogue est double: il tempère la violence des passions mais il propose aussi un axe qui permet de rejoindre le monde. Le pont rompu du premier prologue illustre ce besoin de recomposition du réel et de reconstruction. Dans le prologue de la 5^e journée, "Saffredent leur dist qu'il voudroit que le pont demorast encore ung mois à faire pour le plaisir qu'il

prenoit à la bonne chere qu'ilz faisoient⁶ [...]". Le pont dont on souhaite retarder l'établissement apparaît comme une métaphore de la fiction et de ses incertitudes. Au pont réel s'est substitué la création. Tout se passe comme si les devisants devenaient eux-mêmes médiateurs entre le réel et le fictif, élaborant une transition entre deux états ou entre deux périodes. D'une certaine façon, les devisants sont tous également "pontife", au sens premier du terme. Le titre de *Pontifex*, en effet, qui fut celui de l'empereur romain et demeure celui du pape, signifie "constructeur de pont", Pringent constate que "Le Pontife est à la fois le *constructeur* et le pont lui-même, comme *médiateur* entre le ciel et la terre⁷." Mais la concurrence à ce pontificat communautaire vient directement de "l'abbé de leans" qui "faisoit bonne diligence" à la reconstruction du pont "car ce n'estoit pas sa consolation de vivre entre tant de gens de bien, en la presence desquelz n'osoit faire venir ses pelerines accoustumées⁸."

Or, en regard de cet univers religieux biaisé, les devisants portent une attention accrue au spirituel au moment

⁶ p. 282.

⁷ P. Pringent, article "Pont", *Dictionnaire des Symboles*, t. IV, Paris, Seghers, 1974.

⁸ p. 282.

même où l'importance symbolique du pont est rappelée par Saffredent. A partir du prologue de la 5^e journée, en effet, la "viande" dispensée par dame Oisille devient nourriture spirituelle et non plus simple produit de réfection comme lors des journées précédentes⁹. "[...] ma dame Oisille leur prepara ung desjeuner spirituel d'un si bon goust, qu'il estoit suffisant pour fortifier le corps et l'esperit¹⁰". Les devisants mangeurs laissent place à la saveur de la théologie. Si "Un bon mot vaut un bon mets¹¹", ceux proférés par Oisille sont dégustés avec une attention soutenue par la compagnie "en sorte qu'il leur sembloit bien jamais n'avoir oy sermon qui leur proffitast tant¹²." Est-ce à dire que le religieux serait l'élément de transition essentiel à la fiction, au passage à faire sur le pont? L'image des mets spirituels persiste, en tout cas, tout au long des prologues, créant une homogénéité insistante entre ces paratextes. Au début de la 6^e journée, le temps va jusqu'à acquérir une nouvelle élasticité:

La compaignye trouva ceste viande si douce, que,
combien qu'ilz y fussent demye heure plus qu'ilz

⁹ Voir, par exemple, le prologue de la 3^e journée, où les devisants sont invités à se nourrir "bien sobrement [...] des viandes", p. 156.

¹⁰ 282.

¹¹ M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 217.

¹² p. 282.

n'avoient esté les aultres jours, si leur sembloit-il n'y avoir pas esté ung quart¹³.

Cette distension temporelle est confirmée au début de la 7^e journée. Oisille administre toujours "la salutare pasture" et l'intérêt est tel "que *quasi* leur entreprinse estoit oubliée¹⁴." La survie de la fiction tient à l'adverbe "quasi" et à une question posée à Nomerfide: celle-ci charge Oisille de conter, c'est-à-dire de passer du sacré au profane pour que ne soit pas rompu le contrat. Ruses de la fiction qui utilise ses propres règles -tours de parole et élection du conteur- pour les opposer au rythme du religieux.

Donc, fiction et dialogues gardent leur fonction de liaison, leur rôle de médiateurs, en dépit d'une tentative hégémonique du religieux. "L'entreprise" des devisants n'est pas oubliée. En conséquence, "l'Homme dialogal¹⁵" de l'*Heptaméron* fait preuve d'une continue dynamique: il tente de s'approprier le monde par l'intermédiaire de la fiction, en dépit de la dialectique des contraintes à laquelle il est soumis: contraintes sociales, contraintes religieuses. Les devisants s'exercent à lever les masques, à s'approcher de la Vérité,

¹³ p. 328.

¹⁴ p. 370, nous soulignons.

¹⁵ Pour reprendre le titre du troisième chapitre de l'ouvrage de Claude Hagège, *op. cit.*

même si au stade de réflexion où se trouvent ces Hommes de la Renaissance, le dernier mot reste au divin.

L'intérêt de leur quête est qu'elle tente de réduire l'écart entre les mots et les choses, entre l'empirique et le métaphysique. Lutte historique, en ce début du XVI^e siècle, pour que la séparation entre les deux univers ne soit pas rédhibitoire, pour qu'une voie médiane soit trouvée.

Le choix autant que le rêve des évangélistes qui influencent Marguerite de Navarre ne vont pas sans une contrepartie d'angoisse et d'inquiétude qui tient, en grande partie, à la nature de l'épistémè à la Renaissance. En effet, comme le remarque Lucien Febvre, l'Homme de la Renaissance ne peut prétendre "à l'intelligibilité plénière¹⁶" car il se débat dans un monde où il n'est pas de "point fixe solidement assuré", où il n'y a "pas de prises sur le réel¹⁷". Mais ces incertitudes, ces méconnaissances au seuil de la connaissance permettent, paradoxalement, au savoir de se construire. L'attitude à adopter n'est jamais de "croyance aveugle [...] Mais elle est d'expectative¹⁸." Ainsi, "l'ordre

¹⁶ Lucien Febvre, *Au Coeur religieux du XVI^e siècle*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1983, p. 400.

¹⁷ *Ibid.*, p. 399.

¹⁸ *Ibid.*

dialogique¹⁹ mis en place dans l'*Heptaméron* permet-il d'approfondir les relations à autrui et au monde.

L'interprétation passe donc par un dialogue qui ne contrôle pas la fiction mais au contraire l'épanouit. Pour les dix mondains de l'*Heptaméron*, le pont est toujours à reconstruire entre l'empirique et le métaphysique, entre le réel et la fiction.

¹⁹ L'expression est de Marie-Luce Demonet: *Michel de Montaigne: les Essais*, Paris, P.U.F., 1985, p.84.

Annexe

I- Don de la voix (organisation des tours de parole)

Destinataires	Destinateurs				
	Hommes				
	Hircan	Saffredent	Simontault	Geburon	Dagoucin
Hircan	////				
Saffredent		////		1= 61 ^e N.	
Simontault	1= N. 1		////		
Geburon	1=31 ^e N.			////	
Dagoucin					////
Parlamente	2= 42 ^e N. + 57 ^e N.	3= 21 ^e N. + 40 ^e N.			3= 10 ^e N. + 13 ^e N. + 64 ^e N.
Longarine	2= 8 ^e N. + 50 ^e N.	1= 52 ^e N.	1= 15 ^e N.		3= 25 ^e N. + 38 ^e N. + 59 ^e N.
Oisille	1 ¹ = 70 ^e N.		2= 2 ^e N. + 46 ^e N.	3= 17 ^e N. + 23 ^e N. + 32 ^e N.	
Ennasuite	2= 19 ^e N. + 36 ^e N.	2= 4 ^e N. + 27 ^e N.	1 ² = 53 ^e N.	1= 66 ^e N.	1= 48 ^e N.
Nomerfide		1= 55 ^e N.	3= 29 ^e N. + 34 ^e N. + 68 ^e N.	2= 6 ^e N. + 44 ^e N.	

¹ Cas particulier: Oisille est, en fait, plébiscitée par les devisants pour conter: le don de la voix est donc collectif. Voir p. 400.

² S'agit-il d'une erreur? La nouvelle était contée par Simontault (voir p. 333). Or, le don de la voix est proposé par Geburon (voir p. 336).

Destinataires	Destinateurs				
	Femmes				
	Parla- mente	Longarine	Oisille	Ennasuite	Nomerfide
Parlamente	////		1= 71 ^e N.		
Longarine		////			
Oisille		1= 51 ^e N.	////		
Ennasuite				////	
Nomerfide	1= 11 ^e N.				////
Hircan			1= 18 ^e N.	1= 49 ^e N.	5= 7 ^e N. + 30 ^e N. + 35 ^e N. + 56 ^e N. + 69 ^e N.
Saffredent	1= 41 ^e N.	2= 26 ^e N. + 39 ^e N.	1= 3 ^e N.	2= 20 ^e N. + 54 ^e N.	
Simontault	1= 14 ^e N.		2= 33 ^e N. + 52 ^e N.	2= 28 ^e N. + 67 ^e N.	1= 45 ^e N.
Geburon	3= 22 ^e N. + 43 ^e N. + 65 ^e N.	2= 16 ^e N. + 60 ^e N.		1= 5 ^e N.	
Dagoucin	2= 58 ^e N. + 72 ^e N.	2= 9 ^e N. + 63 ^e N.	2= 24 ^e N. + 47 ^e N.	1= 37 ^e N.	1= 12 ^e N.

**II- Interventions des devisants
(études statistiques)**

Première Journée

Hommes					
Nouvelle	Interventions				
	Hircan	Saffredent	Simontault	Geburon	Dagoucin
1			2		
2					
3		2			
4	3				
5				1	
6	4				
7	1				
8	2	3	2	2	6
9	1	3			
10	1	1		1	

Femmes					
Nouvelle	Interventions				
	Parla- mente	Longarine	Oisille	Emmasuite	Nomerfide
1	1		1		
2			1		
3				1	
4					2
5		1	2		2
6	1				2
7	1	2			
8	1	4			
9	2		1		
10	1	1	1		

Deuxième Journée

Hommes					
Nouvelle	Interventions				
	Hircan	Saffredent	Simontault	Geburon	Dagoucin
1					
2	1	4	1		3
3	2	1		1	
4	1	1	1	1	1
5	2	1	1		
6	1	1		2	
7	1			1	
8	1	3	1	1	1
9	2	3	1	1	1
10	1		1		

Femmes					
Nouvelle	Interventions				
	Parla- mente	Longarine	Oisille	Emmasuite	Nomerfide
1		1	1		
2	2			1	
3			2	1	1
4	1		1	2	1
5	1		1	1	
6			2		1
7	1			1	
8	1	1	1	2	1
9	2	1	1	1	
10	1	1	2		

Troisième Journée

Hommes					
Nouvelle	Interventions				
	Hircan	Saffredent	Simontault	Gébron	Dagoucin
1	1		1	1	
2					
3	1	2	1	1	
4	1	3	2	1	
5	3			2	
6	2	1		1	
7			1		
8				1	
9		1			
10		1		2	

Femmes					
Nouvelle	Interventions				
	Parla- mente	Longarine	Oisille	Emasuite	Nomerfide
1	3	1	1		
2			2	1	1
3	1			1	
4	1			1	1
5	2		2		1
6	2	1	1		1
7			1		
8	1				
9	2				
10	1	2	2	1	

Quatrième Journée

Hommes					
Nouvelle	Interventions				
	Hircan	Saffredent	Simontault	Geburon	Dagoucin
1		1	1		1
2			1	1	3
3	2	1		1	
4	3	3	2	4	
5	1		1		
6	2	4		1	
7	1		1		
8	1	1	1	1	
9			1	1	
10	2	3	4	4	1

Femmes					
Nouvelle	Interventions				
	Parla- mente	Longarine	Oisille	Emasuite	Nomerfide
1	1		2		
2	1	2		3	1
3	1	1	2		2
4	1	2			
5	5		2	2	
6	3	3	1		
7	4	3	2		2
8	2	1	1		
9			2	2	
10	2	2	1		4

Cinquième Journée

Hommes					
Nouvelle	Interventions				
	Hircan	Saffredent	Simontault	Geburon	Dagoucin
1	1		1	1	2
2	2	1	1		
3	2				
4	1		1		
5	2		1		
6	1				1
7	1				
8					
9	1		1	1	1
10		4	3		

Femmes					
Nouvelle	Interventions				
	Parla- ment	Longarine	Oisille	Emasuite	Nomertide
1	2	2	3		1
2	1		1		
3	2	1	1		1
4	4		1		
5	4				
6	2		1		
7	1	1	2	3	
8			1	1	
9		3	3	1	
10	2	1	2	1	

Sixième Journée

Hommes					
Nouvelle	Interventions				
	Hircan	Nomerfide	Simontault	Geburon	Dagoucin
1	1	2	2	2	2
2	4	1	1	1	
3	3	3	1	2	
4	1	2	1		
5	1			3	1
6		2	6		
7	1	2	1	2	
8			2		
9	6				1
10	2	1	1		1

Femmes					
Nouvelle	Interventions				
	Parla- mente	Longarine	Oisille	Emasuite	Nomerfide
1	1	4	1	1	1
2	2	1	2	1	
3	1	2	1	2	1
4	2	2	1	2	
5	2		1		
6	4	1	3		
7			1	1	1
8	1	1		1	
9	3		1	2	1
10			1	1	

Septième Journée

Hommes					
Nouvelle	Interventions				
	Hircan	Saffredent	Simontault	Geburon	Dagoucin
1	2		1		2
2					
3	2			1	
4	1		1		
5	2	1			1
6	2		1		
7		1			
8	1			1	
9		1	2	1	1
10	2	2	1		1

Femmes					
Nouvelle	Interventions				
	Parla- mente	Longarine	Oisille	Emasuite	Nomerfide
1	1	2	1		1
2	3		1	1	1
3	1		2		
4				1	1
5			3		
6	2				2
7	2		1	2	1
8			1		
9	1			1	
10	3	1		2	3

Huitième Journée

Hommes					
Nouvelle	Interventions				
	Hircan	Saffredent	Simontault	Geburon	Dagoucin
1	1	1			
2	3	1			

Femmes					
Nouvelle	Interventions				
	Parla- mente	Longarine	Oisille	Emmasuite	Nomertide
1					
2					

Nouvelles contées par chaque devisant

I- Femmes

Parlamente								
Journée	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Nouvelle	10	13	21	40	42	57	64	71
nb. de p.	28	11	16	3	?	2	4	1

Longarine								
Journée	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Nouvelle	8	15	25	38	50	59	62	
nb. de p.	3	11	4	1	2	4	1	

Nomerfide								
Journée	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Nouvelle	6	11	29	34	44	55	68	73
nb. de p.	1	1	1	2	1	2	2	

Ennasuite								
Journée	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Nouvelle	4	19	27	36	48	53	66	
nb. de p.	6	8	2	2	1	5	1	

Oisille								
Journée	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Nouvelle	2	17	23	32	46	51	70	
nb. de p.	2	3	6	3	2	2	17	

II- Hommes

Geburon								
Journée	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Nouvelle	5	16	22	31	43	60	65	
nb. de p.	2	4	9	4	4	3	1	

Dagoucin								
Journée	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Nouvelle	9	12	24	37	47	58	63	72
nb. de p.	3	5	7	2	2		2	2

Simontault								
Journée	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Nouvelle	1	14	28	33	45	52/58	67	
nb. de p.	7	5	2	2	3	2/2	2	

Saffredent								
Journée	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Nouvelle	3	20	26	39	41	54	61	
nb. de p.	5	2	12	1	2	1	5	

Hircan								
Journée	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
Nouvelle	7	18	30	35	49	56	69	
nb. de p.	1	3	4	5	4	4	1	

BIBLIOGRAPHIE

I- OEUVRES DE MARGUERITE DE NAVARRE

I-1- ÉDITIONS DE L'HEPTAMÉRON:

L'Heptaméron, éd. critique avec une introduction, des notes et un index des noms propres, par Michel François, Paris, Garnier, 1967 (1^{re} éd.: 1943).
Cette édition est celle de référence pour la thèse mais n'empêche pas une consultation comparative d'autres éditions savantes.

L'Heptaméron, texte transcrit, avec une introduction, des notes, un glossaire et une chronologie, par Simone de Reyff, Paris, Flammarion, 1982.

Marguerite de Navarre: Heptaméron, éd. critique par Renja Salminen, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1991.

I-2- OEUVRES POÉTIQUES:

Les Marguerites de la Marguerite des princesses, éd. critique, avec une introduction, un glossaire et des notes, par Félix Frank, 1873, 4 volumes, Genève, réédition Slatkine reprints, 1970.

Dernières Poésies, éd. critique par Abel Lefranc, Paris, Colin, 1896.

La Navire, éd. critique par Robert Marichal, Paris, Champion, 1956.

La Coche, éd. critique par Robert Marichal, Genève-Paris, Droz-Minard, 1971.

Chansons spirituelles, éd. critique par Georges Dottin, Genève-Paris, Droz-Minard, 1971.

Les Prisons, éd. critique par Simone Glason, Paris, Droz, 1978.

Le Miroir de l'âme pécheresse, éd. critique par Renja Salminen, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1979.

L'Oraison à Notre Seigneur Jésus Christ, éd. critique par Renja Salminen, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1981.

Dialogue en forme de vision nocturne, édité par Renja Salminen, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1985.

I-3- CORRESPONDANCE:

Guillaume Briçonnet et Marguerite d'Angoulême. Correspondance (1521-1524), éd. critique établie par Christine Martineau, Michel Vessière et Henry Heller, 2 vol., Genève, Droz, 1975.

II- OUVRAGES ET ARTICLES CRITIQUES
CONCERNANT L'OEUVRE DE MARGUERITE DE
NAVARRÉ:

II-1- OUVRAGES:

ALLAIRE, Joseph L., *L'Évangélisme de Marguerite de Navarre*, Ann Arbor, Michigan University, Microfilm, 1972 (1967).

BIDEAUX, Michel, *Marguerite de Navarre; l'Heptaméron: de l'enquête au débat*, Mont-de-Marsan, Éd. Inter Universitaires, 1992.

CAZAURAN, Nicole, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, Paris, Sedes, 1976.

CHOLAKIAN, Patricia Francis, *Rape and Writing in the Heptameron of Marguerite de Navarre*, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press, 1991.

COTTRELL, Robert D., *The Grammar of Silence: "a Reading of Marguerite de Navarre's Poetry"*, Washington, The Catholic University Press of America, 1986.

DÉJEAN, Jean-Luc, *Marguerite de Navarre*, Paris, Fayard, 1987.

DE LA GARANDERIE, Marie-Madeleine, *Le Dialogue des romanciers*, Paris, Archives des Lettres Modernes, 1977.

FEBVRE Lucien, *Amour sacré, Amour profane*, Paris, Seuil, 1944.

HANON, Suzanne, *Le Vocabulaire de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre. Index et concordance (avec 15 microfiches)*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1990.

JOURDA, Pierre, *Marguerite d'Agoulême, Reine de Navarre*, Paris, Champion, 1930.

MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, *La Conversation conteuse: les Nouvelles de Marguerite de Navarre*, Paris, P.U.F, 1992.

ORIA, Yoan, *Mysticism in the Work of Marguerite de Navarre*, Thesis submitted for the Degree of Doctor of Philosophy, Birbeck College, Londres, Université de Londres, 1981 (Thèse dactylographiée).

POLACHEK, Dora E. (ouvrage collectif sous la direction de), *Heroic Virtue, Comic Infidelity. Reassessing Marguerite de Navarre's Heptaméron*, Amherst, Massachusetts, Hestia Press, 1993.

RITTER, Raymond, *Les Solitudes de Marguerite de Navarre*, Paris, Champion, 1953.

SOMMERS, Paula, *Celestial Ladders. Reading in Marguerite de Navarre's Poetry of Spiritual Ascent*, Paris, Droz, 1989.

TELLE, Émile Villemeur, *L'Oeuvre de Marguerite de Navarre et la Querelle des Dames*, Genève, réédition Slatkine, 1972.

TETEL, Maurice, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre: thèmes, langages et structures*, Paris, Klincksieck, 1991 (1^{re} éd.: 1973).

II-2- ARTICLES:

BERNARD, John D., "Sexual Oppression and Social Justice in Marguerite de Navarre's *Heptameron*", *The Journal of Medieval and Renaissance Studies*, Vol. 19, number 2, Durham, Duke University Press, 1989, p. 251-283.

BICHARD, Michel, "Images de la mort dans l'*Heptaméron* *Realia et Topoi*", dans *Autour du Roman*, études présentées par Nicole Cazauran, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1990.

BIDEAUX, Michel, "Figures, Thèmes, Motifs et Configurations: propositions pour une sémantique narrative dans l'*Heptaméron*", dans *La Nouvelle: définitions, transformations*, textes recueillis par Bernard Alluin et François Suard, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1991, p. 72-87.

- BOYER, François, "Marguerite de Navarre, fleur de gauloiserie et d'Évangile", dans *XVI^e siècle français: la Renaissance*, Paris, Seghers, 1961, p. 81-86.
- CAZAURAN, Nicole, "Marguerite de Navarre et son théâtre: dramaturgie traditionnelle et inspiration sacrée", *Nouvelle Revue du XVI^e siècle*, n^o 7, France, 1989, p. 37-52.
- _____ "La Nouvelle exemplaire ou le Roman tenu en échec", dans *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre, Cahiers Textuel*, 1991, p. 11-27.
- CONLEY, Terence, "The Graphics of Dissimulation: Between *Heptameron* 10 and *l'histoire tragique*", dans *Critical Tales. New Studies of the Heptameron and Early Modern Culture*, éd. John D. Lyons et Mary B. McKinley, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, p. 65-83.
- COTTRELL, Robert D., "Inmost Cravings: The Logic of Desire in the *Heptameron*", dans *Critical Tales. New Studies of the Heptameron and Early Modern Culture*, éd. John D. Lyons et Mary B. McKinley, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, p. 2-24.
- DELÈGUE, Yves, "L'*Heptaméron* est-il un anti-Boccace?", dans *Travaux de linguistique et de littérature de l'Université de Strasbourg* IV, 2, Strasbourg, 1966, p. 23-37.

_____ "La Présence et ses Doubles dans l'*Heptaméron*", *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. LII, 2, 1990, p. 269-293.

DUBOIS, Claude G., "Fonds mythique et Jeu de sens dans le prologue de l'*Heptaméron*", dans *Pages seizièmistes offertes à V.L. Saulnier*, éd. Robert Aulotte, Genève, Droz, 1980.

FERGUSON, Gary, "Gendered Opposition in Marguerite de Navarre's *Heptameron*. The Rhetoric of Seduction and Resistance in Narrative and Society", dans *Renaissance Women Writers*, éd. Anne R. Larsen et Colette H. Winn, Detroit, Wayne State University, 1994, p. 143-159.

HELLER, Henri, "Marguerite of Navarre and the Reformers of Meaux", *Bulletin d'Humanisme et de Renaissance*, XXXIII, 1971.

JEANNERET, Michel, "Modular Narrative and the Crisis of Interpretation", dans *Critical Tales. New Studies of the Heptameron and Early Modern Culture*, éd. John D. Lyons et Mary B. McKinley, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, p.85-103.

KUPISZ, Kazimierz, "Autour des poèmes funéraires de Marguerite de Navarre et de Jean Kochanovski", *Quaderni Francesi 1*, Naples, 1970, p. 57-91.

_____ "Autour de la technique de l'*Heptaméron*", dans *La Nouvelle française à la Renaissance*, études réunies par L. Sozzi, Genève-Paris, Éd. Slatkine, 1981, p.379-395.

LAJARTE, Philippe de : "L'*Heptaméron* et la Naissance du récit moderne: essai de lecture épistémologique d'un discours narratif", *Littérature*, 1975, p. 31-42.

_____ "Le Prologue de l'*Heptaméron* et le Processus de production de l'oeuvre", dans *La Nouvelle française à la Renaissance*, études réunies par L. Sozzi, Genève-Paris, Éd. Slatkine, 1981, p.397-422.

_____ "D'une Fonction à l'autre: pour une pragmatique de la nouvelle dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre.", dans *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre, Cahiers Textuel*, 1991, p. 93-113.

_____ "The Voice of the Narrators in Marguerite de Navarre's Tales", dans *Critical Tales. New Studies of the Heptameron and Early Modern Culture*, éd. John D. Lyons et Mary B. McKinley, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, p. 172-187.

LEBÈGUE, Raymond, "La Fidélité conjugale dans l'*Heptaméron*", dans *La Nouvelle française à la Renaissance*, études réunies par L. Sozzi, Genève-Paris, Éd. Slatkine, 1981, p.423-433.

LE BRUN, Jean, Compte rendu de la correspondance Guillaume Briçonnet-Marguerite d'Angoulême, *Revue d'Histoire de la Spiritualité*, t. 53, N° 209-210, Paris, 1977.

LEFÈVRE, Suzanne, "L'*Heptaméron* codices et indices", dans *Autour du roman*, études présentées par

Nicole Cazauran, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1990, p.69-95.

LEFRANC, Abel, "Les idées religieuses de Marguerite de Navarre d'après son oeuvre poétique; les *Marguerites* et les *Dernières Poésies*", *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1897, p. 7-30, 72-84, 137-148, 295-311, 418-442 et 1898; p. 68-91, 115-132.

LYONS, John D., "The Heptameron and the Fundation of Critical Narrative", dans *Images of Power, U.S.A, Yales French Studies*, N° 10, p. 150-163.

RIGOLOTT, François, "The *Heptameron* and the "Magdalen Controversy": Dialogue and Humanist Hermeneutics", dans *Critical Tales of the Heptameron and Early Modern Culture*, éd. John D. Lyons et Mary B. McKinley, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, p. 218-231.

SAULNIER, Verdun Louis, "Recherches sur la correspondance de Marguerite de Navarre", *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XXXIV, 1972, p. 283-336.

STONE, Donald, "La Malice des hommes: "L'Histoire des satyres" and the *Heptameron*", dans *Critical Tales. New Studies of the Heptameron and Early Modern Culture*, éd. par John D. Lyons et Mary B. McKinley, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, p.53-65.

- TETEL, Maurice, "The Rhetoric of Lyricism in the *Heptameron*", dans *Critical Tales. New Studies of the Heptameron and Early Modern Culture*, éd. par John D. Lyons et Mary B. McKinley, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, p.41-53.
- TOURNON, André, "Rules of the Game", dans *Critical Tales. New Studies of the Heptameron and Early Modern Culture*, éd. par John D. Lyons et Mary B. McKinley, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993, p. 188-199.
- WINN, Colette H., "Toward Dialectic of Reconciliation. The *Navire* and the *Heptameron* of Marguerite de Navarre", dans *The Dialogue in Early Modern France: 1547-1630*, éd. par Colette H. Winn, Washington, The Catholic University of America Press, 1993, p. 79-120.
- WINANDY, André, "Piété et Symbolique humaniste dans l'oeuvre de Marguerite de Navarre", dans *L'Humanisme français au début de la Renaissance*, Colloque International de Tours, XIV^e stage, Paris, 1973, p. 225-239.
- WRIGHT, E.C., "Marguerite Reads Giovanni: Gender and Narration in the *Heptameron* and the *Decameron*", *Renaissance et Réforme*, Vol XV, No 1, 1991, p. 21-57.

III- OUVRAGES ET ARTICLES CRITIQUES CONCERNANT LE MOYEN-ÂGE ET LA RENAISSANCE

III-1- OUVRAGES:

- BAKHTINE, Mikhaïl, *L'Oeuvre de François Rabelais et la Culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.
- BEDOUELLE, Guy, *Lefèvre d'Étaples et l'Intelligence des Écritures*, Genève, Droz, 1976.
- BLUM, Claude, *La Représentation de la mort dans la littérature française de la Renaissance*, Paris, Champion, 1989.
- BUTSCH, Alfred Fidelis, *Handbook of Renaissance Ornament*, Mineola, Dover Publications, 1969.
- CATACH, Nina, *L'Orthographe*, Paris, P.U.F., 1988 (1re éd.: 1978).
- CROUZET, Denis, *Les Guerriers de Dieu: la violence au temps des guerres de religion; vers 1525-1610*, t. I, Paris, Champ Vallon, 1990.
- DEFAUX, Gérard, *Marot, Rabelais, Montaigne: l'écriture comme présence*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1987.

- DEMONET, Marie-Luce, *Michel de Montaigne. Les Essais*, Paris, P.U.F, 1985.
- DUBOIS, Claude G., *La Conception de l'histoire en France au XVI^e siècle (1560-1610)*, Paris, Nizet, 1977.
- _____ *L'Imaginaire de la Renaissance*, P.U.F., Paris, 1985.
- DUBY, Georges, PERROT, Michelle, *Histoire des femmes, XVI^e-XVIII^e siècles*, sous la direction de Nathalie Zemon Davis et Arlette Farge, Paris, Plon, 1991.
- DUBY, Georges, *Histoire de la France de 1348 à 1852*, Paris, Larousse, 1991 (1^{re} éd.:1987).
- FEBVRE, Lucien, *Au Coeur religieux du XVI^e siècle*, Paris, Sevpen, 1957.
- FUMAROLI, Marc, *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et "res literaria" de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 1980.
- GARCIN, Etienne, *Moyen-Âge et Renaissance*, Paris, Gallimard, 1987.
- JEANNERET, Michel, *Des Mets et des Mots: banquets et propos de table à la Renaissance*, Paris, Corti, 1987.
- GOUREVITCH, Aaron J., *Les Catégories de la culture médiévale*, Paris, Gallimard, 1983.

LEGRAND, Marie-Dominique, *Lire l'humanisme*, Paris, Dunod, 1993.

LE ROY LADURIE, Emmanuel, *L'État Royal de Louis XI à Henri IV, 1460-1610*, Paris, Hachette, 1987.

LHOLEST, Bernard, *L'Amour enfermé: Amour et sexualité dans la France du XVI^e siècle*, Paris, Olivier Orban, 1990.

LUBAC, Henri de, *L'Écriture*, 4 vol., Paris, Aubier, 1959-1964.

MÉNARD, Philippe, *Les Fabliaux: contes à rire du Moyen-Âge*, Paris, P.U.F., 1983.

MESSADIÉ, Gérard, *Histoire générale du Diable*, Paris, Laffont, 1993.

MONTAIGNE, Michel de, *Essais*, éd. critique par Alexandre Micha, 3 vol., Paris, Garnier-Flammarion, 1979.

ROUSSEL, Bernard, BEDOUELLE Guy, *Le Temps des réformes et la Bible*, Paris, Éd. Beauchesne, 1989.

SCREECH, Michael Andrew, *Rabelais*, Londres, Duckworth, 1979.

VERVILLE, Béroalde de, *Le Moyen de parvenir*, transcription avec présentation, notes et index par

Hélène Moreau et André Tournon, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1984.

VESSIÈRE, Michel, *L'Évêque Briçonnet (1470-1534): contribution à la connaissance de la réforme catholique à la veille du concile de Trente*, Provins, éd. Société d'histoire et d'archéologie, 1986.

ZUMTHOR, Paul, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil, 1972.

_____ *Langue, Texte, Énigme*, Paris, Seuil, 1975.

_____ *La Lettre et la Voix de la littérature médiévale*, Paris, Seuil, 1987.

III-2- ARTICLES:

BUZON, Claude de (sous la direction de), "Le Roman à la Renaissance", dans *Actes du Colloque International du Centre d'Études Supérieures de la Renaissance*, Tours, 1990.

CAVE, Terence, "The Mimesis of Reading in the Renaissance", *Mimesis*, éd. D. Lyons et St. G. Nichols, Hanovre et Londres, U.P. of New England, 1982, p. 149-165.

COLOMBAT, Bernard, "Le Vocabulaire des figures de construction à la Renaissance", dans *Rhétorique et discours critiques*, Paris, Éd. de L'École Normale Supérieure, 1989, p. 41-59.

- DAGENS, Jean, "Humanisme et Évangélisme chez Lefèvre d'Étaples", dans *Courants religieux et humanisme du XV^e siècle et au début du XVII^e*, Paris, 1959, p. 121 et suivantes .
- DUBUIS, Roger, "Le Mot *nouvelle* au Moyen-Âge: de la nébuleuse au terme générique", dans *La Nouvelle: définitions, transformations, textes* recueillis par Bernard Allein et François Suard, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1991, p. 13-27.
- FRAGONNARD, Marie-Madeleine, "De la narration orale à l'écriture. Les débuts de la nouvelle au XVI^e siècle", *FA* 87, 1989, p. 13-17.
- FRAPPIER, Jean, "Sur Lucien Febvre et son interprétation psychologique du XVI^e siècle", dans *Mélanges à R.aymond Lebègue*, Paris, 1969, p. 19-31.
- JONES-DAVIES, Marie-Thérèse (sous la direction de), *Le Dialogue au temps de la Renaissance*, Paris, publication du *Centre de Recherches sur la Renaissance*, 1984.
- JULIEN, J., "La Terminologie française des parties du discours et leurs sous-classes au XVI^e siècle", *Langage*, XXIII, 92, 1988, p. 65-78.
- KRITZMAN, Laurence D. (textes réunis par), "Le Signe et le texte: études sur l'écriture au XVI^e siècle", *French Forum*, 1990.

KUSHNER, Éva, "Réflexions sur le dialogue en France au XVI^e siècle", *Revue des Sciences humaines* 38, oct.-déc. 1972, p. 151-167 et p. 485-501.

_____ "The Dialogue of the French Renaissance: Work of Art or Instrument of Inquiry?", *Zagadnienia Rodzajow Literackich* 20, 1977, p. 23-35.

_____ "Le Dialogue en France au XVI^e siècle: quelques critères génologiques.", *Canadian Review of Comparative Literature*, 1978, p. 142-153.

_____ "Le Dialogue de 1580 à 1630: Articulations et Fonctions.", dans *L'Automne de la Renaissance 1580-1630*, XXII^e Colloque International d'Études Humanistes, éd. par Jean Lafond et André Stegmann, Paris, Vrin, 1981, p. 149-161.

_____ "Le Rôle structurel du *locus amoenus* dans les dialogues de la Renaissance.", *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises* 34, 1982, p. 39-57.

_____ "Le Dialogue en France de 1550 à 1560.", dans *Le Dialogue au temps de la Renaissance*, éd. par M.T. Jones-Davies, Paris, Touzot, 1984, p. 151-169.

_____ "Structure et Dialogue dans le *Cymbalum mundi* de Bonaventure des Périers.", dans *Crosswards and Perspectives: French Literature of the Renaissance, Studies in Honor of Victor E. Graham, Travaux d'Humanisme et Renaissance*, n^o 211, ed. par Catherine M. Grisé et C.D.E. Tolton, Genève, Droz, 1986, p. 181-189.

_____ "The Dialogue of Dialogue", dans *The Dialogue in Early Modern France; 1547-1630*,

éd. Colette H. Winn, Washington, The Catholic University of America Press, p. 259-283.

LECOINTE, Jean, "Naissance d'une prose inspirée: prose poétique et néo-platonisme au XVI^e siècle en France", *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 1989, p. 13-57.

MEYLAN, Henri, "Lefèvre d'Étaples; les thèmes théologiques des Épîtres et Évangiles des 52 dimanches", dans *L'Humanisme français au début de la Renaissance*, Colloque international de Tours, Paris, p. 185-205.

SOZZI, Lionello (sous la direction de), *La Nouvelle française à la Renaissance*, Éditions Slatkine, Genève-Paris, 1981.

WATHELET-WILLEM, Jean, "L'Épée dans les plus anciennes chansons de geste. étude du vocabulaire", dans *Mélanges à René Crozet*, Poitiers, 1966, pp. 435-441.

IV- OUVRAGES, ARTICLES THÉORIQUES OU MONOGRAPHIES

IV- 1- OUVRAGES:

ANDRÉ-LAROCHEBOUVY, Danielle, *La Conversation quotidienne*, Paris, Didier Créatif, 1984.

- ANSCOMBE, Jean-Claude, DUCROT, Oswald,
L'Argumentation dans la langue, Liège-Bruxelles,
Éd. Pierre Mardaga, 1988.
- ARRIVÉ, Michel, GADET, Françoise, GALMICHE, Michel:
La Grammaire d'aujourd'hui, Paris, Flammarion,
1986.
- ARISTOTE, *Rhétorique*, texte établi et traduit par Médéric
Dufour, Paris, Les Belles Lettres, 1932.
- AUSTIN, J.L, *Quand Dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970
(1^{re} éd.: 1962).
- BACHELARD, Gaston, *La Psychanalyse du feu*, Paris,
Gallimard, 1949.
- Bakhtine, Mikhaïl, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris,
Seuil, 1970.

Esthétique et Théorie du roman,
Paris, Gallimard, 1978.
- BÉNOUIS, Mustapha Kemal, *Le Dialogue philosophique
dans la littérature française du seizième siècle*, The
Hague, Mouton, 1976.
- BENVENISTE, Émile: *Problèmes de linguistique générale*,
t I, Paris, Gallimard, 1966.
- BERGSON, Henri, *Le Rire*, Paris, P.U.F, 1940.
- CHOMSKY, Noam, *Aspects de la théorie syntaxique*,
Paris, Seuil, 1971.

_____ *Réflexions sur le langage*, Paris, Maspéro, 1981 (1^{re} éd.: 1977, en anglais).

COSNIER, Jacques, KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Décrire la conversation*, Presses Universitaires de Lyon, 1987.

COURTÈS, Jean, *Le Conte populaire: poétique et mythologie*, Paris, P.U.F., 1986.

DERRIDA, Jacques, *L'Écriture et la Différence*, Paris, Seuil, 1967.

_____ *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972.

DIEL, Paul, *Le Symbolisme dans la mythologie grecque*, Paris, P.U.F., 1966.

DISPAUX, Gilbert, *La Logique et le Quotidien: une analyse dialogique des mécanismes d'argumentation*, Paris, Éd. de Minuit, 1984.

DUCROT, Oswald, *Les Mots du discours*, Paris, Éd. de Minuit, 1980.

_____ *Le Dire et le Dit*, Paris, Éd. de Minuit, 1984.

DURAND, Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1963.

ELIADE, Mircea, *Forgerons et Alchimistes*, Paris, Flammarion, 2^e éd. corr. et augm., 1956.

- FRANCES, A.Yates, *L'Art de la mémoire*, traduit de l'anglais par Daniel Arasse, Paris, Gallimard, 1975.
- FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- GADAMER, Hans Georg, *Vérité et Méthode*, Paris, Seuil, 1976.
- GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.
- GREIMAS, Algirdas Julien et COURTES, Joseph, *Dictionnaire de sémiotique II*, Paris, Hachette, 1986.
- GREIMAS, Gérard, *Du Sens*, Paris, Seuil, 1970.
- HAGÈGE, Claude, *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard, 1985.
- HYMES, Dell H., *Vers la Compétence en communication*, Paris, Hatier-Crédif, 1984.
- JACQUES, Francis, *Dialogiques; recherches logiques sur le dialogue*, Paris, P.U.F, 1979.
 _____ *Différence et Subjectivité*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982.
 _____ *L'Espace logique de l'interlocution*, Paris, P.U.F., 1985.
- JANKÉLÉVITCH, Wladimir, *L'Ironie*, Paris, Flammarion, 1964.

_____ *La Mort*, Paris, Flammarion,
1977.

KRISTEVA, Julia, *Semiotiké*, Paris, Seuil, 1969.

_____ *Le Texte du roman*, Paris, La Hague,
Mouton, 1970.

MOESCHLER, Jacques, *Argumentation et Conversation*,
Paris, Hatier, 1985.

MORAWSKI, Jean, *Proverbes français antérieurs au
quinzième siècle*, Paris, Champion, 1925.

OLBRECHTS-TYTECA, Lucie et PERELMAN, Charles, *Traité
de l'argumentation*, Bruxelles, Éd. de l'Université de
Bruxelles, 1992.

MOLINIÉ, Georges, *Éléments de stylistique française*,
Paris, P.U.F, 1986.

NOT, André, *Les Dialogues dans l'oeuvre de Bernanos*,
Toulouse, Éd. Universitaires du Sud, 1990.

PASCAL, *Pensées et Opuscules*, éd. avec une introductio,
des notices et des notes par Léon Brunschvicg,
Paris, Hachette, 1953.

PLATON, *Oeuvres complètes, Gorgias*, t. III, texte établi
et traduit par Alfred Croiset et Louis Robin, Paris,
Les Belles Lettres, 1923, et *Oeuvres complètes*, t.
IV, III^e partie, *Phèdre*, texte établi et traduit par
Louis Robin, Paris, Les Belles-Lettres, 1933.

PERELMAN, Charles, *L'Empire Rhétorique. Rhétorique et Argumentation*, Paris, Vrin, 1988.

REBOUL, Olivier, *Introduction à la rhétorique*, Paris, P.U.F, 1991.

RICOEUR, Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.
 _____ *Temps et Récit*, t. I, II et III, Paris, Seuil, 1983, 1984 et 1985.

SAUSSURE, Ferdinand de: *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916.

SEARLE, John R., *Les Actes du langage*, Paris, Hermann, 1972.

WEINRICH, Harald, *Le Temps. Le récit et le commentaire*, Paris, Seuil, 1973 (1re éd.: 1964, en allemand).

WELLECK, René, WARREN, Andrew, *Théorie littéraire*, traduit de l'anglais par J.P. Audigier et J Gattégno, Paris, Seuil, 1971.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, Paris, Gallimard, 1965.

IV- 2- ARTICLES:

AUCLIN, A., ZENONE, André, "Conversations, Actions, Actes du langage: éléments d'un système d'analyse", *Cahiers de linguistique française*, I, 1980.

- AUCHLIN, Antoine, "Réflexions sur les marqueurs de structuration de la conversation", *Études de Linguistique Appliquée*, 44, 1981.
- BARTHES, Roland, "L'Ancienne Rhétorique; aide mémoire.", *Communications*, N° 16, 1970, p. 172-229.
- BIALOSTOSKY, Don H., "Dialogic Criticism", dans *Contemporary Literary Theory*, éd. G. Douglas et L. Morrow, U.S.A, MacMillan, 1989, p.214-228.
- DEMONET, Marie-Luce, "Binarité et Dialogisme", dans *Mélanges Lafond*, Tours, 1988.
- DUCROT, Oswald, "Énonciation", *Encyclopedia Universalis*, vol. 17, 1980, p. 656-660.
 _____ "Sémantique et Vérité: un deuxième type de rencontre", dans *Recherches Linguistiques de Vincennes* 16, 1987, p. 53-63.
- GELAS, Nadine, COSNIER, Jacques, KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Échanges sur la conversation*, Paris, Éditions du C.N.R.S, 1988.
- KUSHNER, Éva, ANGENOT, Marc, BESSIÈRE, Jacques, FOKKEMA, Douve, *Théorie littéraire. Problèmes et perspectives*, Paris, P.U.F, 1989.
- MARTIN, Robert, "Les Sciences du langage en France au XX^e siècle", *Société d'Études Linguistiques et Anthropologiques de France*, n° 24, France, 1992, p. 11-27.

- MOESCHLER, Jacques, "Pragmatique conversationnelle: aspects théoriques, descriptifs et didactiques", *Études de Linguistique Appliquée* 61, 1986, p. 40-49.
- PRINCE, Georges, "Introduction à l'étude du narrataire", *Poétique*, IV 14, 1973, p. 178-196.
- RÉTHORÉ, Jacques, "La Pragmatique linguistique de Peirce", *Études littéraires*, 21, n^o 3, Canada, 1988, p. 49-58.
- ROULET, Eddy, "Complétude interactive et Mouvements discursifs", *Cahiers de Linguistique française* 10, 1987, p. 11-140.
- STAROBINSKI, Jean, "Le Style de l'autobiographie", *Poétique* 3, 1970, p. 257-265.
- SUARD, François et ALLUIN, Bernard, *La Nouvelle: définitions, transformations*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1991.
- Verbum*, "L'Interlocution", *Revue de Linguistique de l'Université de Nancy II*, t. VII, Fascicule 2-3-, 1984.

TABLES DES MATIÈRES

Remerciements	4
Introduction	5
Première partie: Cohérences et choix; les dispositifs unificateurs de l'Heptaméron	15
I- Le contrat dialogique de l'<i>Heptaméron</i>	—
1- Modèles	—
2- Destinataires	20
3- Destinateurs	26
4- Programme d'écriture:	35
a) Histoire et fiction	—
b) Rhétorique	39
c) Composition narrative: les choix de la rhétorique	48
II- Les instances énonciatives de l'<i>Heptaméron</i>	54
1- Portrait et autoportrait; l'identité soumise à l'interaction:	56
a) Portraits	—
b) Autoportraits	67
2- La relation polémique:	77
a) La polémique comme distorsion du dialogue	—

b) Désir et polémique	90
III- Les outils régulateurs du dialogue: civilité et gestion de la parole	96
1- Outils structurels	102
2- Adjuvants	104
3- Don de la voix et alternance	107
4- Éclatement du sens et polyphonie	121
Deuxième partie: Polyphonie et polysémie; l'ouverture dialogale	126
I- Opacités et instabilités:	—
1- Le monde à déchiffrer	—
2- L'exemple en question	136
3- Les diffractions du sens: alterité et contradiction	143
II- Écriture et oralité:	158
1- Chatolement	—
2- Proverbes	164
3- Mélange des genres:	171
a) Devis et nouvelles	—
b) Poèmes et contes	176
4- Polysémie	178

III- Signes et traces	183
1- Le corps en question	—
2- Signes	187
3- L'imaginaire et le symbolique:	193
a) Eau	194
b) Feu	197
c) Nourritures	204
d) Épée	206
Troisième partie: une ultime tension: dialogue et interprétation	212
I-1- Immanence et transcendance	213
I-2- Les problèmes de l'interprétation:	220
1- Les conséquences d'une scission profane / sacré	—
2- Illusions et équivoques	223
II - Tensions et "inquiétisme":	233
- Masques, Diable et angoisses	234
Conclusion	244
Annexe	252
Bibliographie	265
Table des matières	289